# Irénikon

TOME VII

1930 Novembre-Décemb re

IEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

---



*Imprimi potest.*

Lovanii, 15 nov. 1930.

† Bernardus, Abb. Coadj.

*Imprimatur.*

Namurci, 17 nov. 1930.

A. Collard, Vic. gen.

*Prieuré d'Amay-sur-Meuse,* 30 *novembre* 1930.

*M* ,

*A partir de l'an prochain* IRÉNIKON *publiera trois fois par an, en pagination spéciale, un* Bulletin du mouvement pour l'Unité chrétienne.

*En inaugurant cette nouvelle rubrique, nous poursuivons un double dessein : renseigner nos lecteurs aussi promptement et aussi complètement que possible sur les publications courantes (livres, brochures, articles de revues) touchant les questions d'Union et leur fournir sur les principales d'entre elles une brève analyse critique.*

*Nous sommes persuadés que vous saurez apprécier à sa valeur ce nouvel effort pour enrichir toujours davantage l'intérêt de la Revue.*

*Tout en perfectionnant ainsi la valeur documentaire et la forme extérieure d'*IRÉNIKON, *nous tenons à lui garder l'esprit qui le distingua dès l'origine.* IRÉNIKON *veut être un ouvrier de paix. S'abstenant de toute polémique interconfessionnelle, il entend travailler pour sa part au rapprochement spirituel des intelligences et des cœurs en vue de l'Unité.*

*Dans cet apostolat très délicat et très lent, nous avons besoin du soutien et de la sympathie de nos amis de plus en plus nombreux. Nous espérons que vous voudrez bien, en restant notre abonné, continuer à vous associer à l'œuvre de rapprochement que nous poursuivons.*

*Pour qu'aucune interruption ne se produise dans l'envoi de la Revue, nous vous serions reconnaissants de nous adresser le montant de votre abonnement ou de donner des instructions à votre libraire pour qu'il nous le fasse parvenir.*

*Le prix de l'abonnement pour* 1931 *est de* 40 *fr. pour la Belgique, de* 12 *belgas* (*soit* 43 *fr. fr.*, 4.5 *flor. holl.*, 7 *marks) pour les pays à tarif postal réduit (la liste des pays à demi-tarif postal figure à la* 2e *page de la couverture de la Revue) et de* 7 *belgas (soit* 10 *Sh.*, 2.5 *Dl.) pour les pays à plein tarif postal.*

*Les abonnés de* Belgique, Allemagne, Autriche, Congo Belge, Danemark, G.-D. de Luxembourg, Pologne, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie et Yougoslavie *peuvent virer directement, par l'intermédiaire de l'Office des chèques postaux de leur pays, le montant de l'abonnement au compte chèque postal* Bruxelles, 1612.09 (Irénikon, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belg.)

*Nous invitons nos abonnés de* France *et des* Pays-Bas *à virer le montant de leur abonnement à notre compte chèque postal* Paris 1300.79 (Laporta, Prieuré bénédictin d'Amay-sur-Meuse, Belgique) *ou* La Haye 1455.29 (Laporta, Prieuré, Amay-sur-Meuse, Belgique).

English *and* American *subscriptions* (Sh. 10, Dl. 2.5) *are to be paid by cheque or Postal Order, payable to « Administration Irénikon » and addressed to Amay-sur-Meuse, Belgium.*

*Avec nos remerciements anticipés, veuillez agréer, M ,
l'assurance de notre considération distinguée.*

L'ADMINISTRATION.

N. B. *Les abonnés qui nous auraient déjà adressé le montant de leur réabonnement sont priés de considérer comme nul le présent avis.*

# Liturgie et catéchisme en Occident et Orient.

Un séjour en Orient pose, par comparaison, certains problèmes religieux qui gagnent à ne pas être envisagés trop unilatéralement. La question de l'enseignement religieux et des méthodes employées éveille particulièrement l'attention d'un occidental qui séjourne en Orient. L'exposé méthodique de notre *Credo*, je veux dire l'enseignement didactique du catéchisme, et même de la prédication, est inconnu, ou du moins peu vulgarisé jusqu'ici dans les Églises orthodoxes ; lacune que nos frères séparés regrettent, en rendant hommage au zèle du clergé catholique pour l'enseignement religieux des fidèles. D'autre part, la participation active à la vie liturgique, sans être suffisante encore, est plus développée et je dirais plus vivante en Orient que chez nous.

Ne faisons pas de comparaisons désobligentes et de statistiques, d'ailleurs bien difficiles à établir. Mais à notre avis les deux moyens d'enseignement doivent être combinés. La liturgie et le catéchisme, en Orient comme en Occident, sont indispensables pour assurer une formation religieuse profonde et vivante.

C'est ce que je voudrais démontrer.

Tout l'enseignement religieux n'a qu'un but: augmenter ou fortifier la foi dans les âmes : l'éducation religieuse qui n'aboutit pas à ce résultat, fait faillite.

Or une double activité prépare et constitue l'acte de foi : travail naturel et travail surnaturel.

Il faudra donc que l'éducation religieuse génératrice de foi réalise ce double élément. L'intelligence des dogmes de la foi et des preuves qui en confirment la divine origine ; la connaissance du donné révélé et des formules dogmatiques,

même proposées dans l'exposé méthodique de nos catéchismes, tout cet ensemble constitue la condition normale et l'élément matériel de la foi : ce n'est pas l'acte de foi, pas plus que les matériaux accumulés sur les chantiers, même taillés et équarris, ne constituent l'édifice lui-même. L'acte de foi n'est pas la conclusion d'un syllogisme et l'acceptation théorique et distante du donné révélé : c'est là un travail rationnel, dont l'impie lui aussi est capable, mais qui ne suffit pas à engendrer la foi.

Que manque-t-il donc ? L'élément surnaturel fait défaut. Rien n'est fait si l'Esprit d'adoption n'illumine et ne transfigure à nos yeux ce donné révélé et n'arrache à nos âmes, transformées par l'esprit de Dieu et comme stupéfaites de leur audace, ce cri d'admiration et d'amour : *Abba*, Père ! Sous cette secousse divine, grâce à ce courant aussi puissant que mystérieux, nos volontés rétives et rebelles, nos aspirations assoupies et étouffées, nos intelligences bornées, sans envergure et sans élan, toute notre âme, comme ankylosée après la chute, sort de son engourdissement et de ses ténèbres. Aimantée par l'Esprit de Dieu, elle subit maintenant l'irrésistible attraction du grand Mystère (*nisi Pater traxerit eum*) ; elle s'élance vers le donné révélé, non comme vers un système philosophique solidement établi — c'est le travail naturel, — mais vers le message d'ineffable amour qui nous apporte les gages de l'héritage, et nous ouvre les voies de la vie divine.

L'acte de foi n'est donc pas l'acceptation froide et distante du philosophe ; c'est une possession, une étreinte, un abandon spontané et sans réserve : *adhaesit anima mea post te* : vertu divine qui permet à nos âmes de s'assimiler l'élément matériel de la foi, de le faire passer dans notre substance et notre vie.

Il n'est pas question, est-il besoin de le dire, de minimiser l'apport intellectuel dans l'acte de foi. Bien au contraire : les fondements rationnels de nos croyances doivent être

d'autant plus rigoureux et plus scientifiques que les âmes ont été davantage mises en défiance par l'esprit rationaliste et les infiltrations modernistes : sans un enseignement religieux sérieux et précis, tel que le catéchisme le propose, les dogmes catholiques s'estompent de plus en plus dans le vague d'une notion atavique sentimentale ou faussement mystique. Les croyances précises feraient bientôt place à de simples intuitions religieuses, indépendantes de tout magistère, soustraites à toute direction.

Mais sous prétexte d'éviter ces excès, ne tombons pas dans cet intellectualisme outrancier et exclusif qui croit avoir suffisamment assuré l'éducation religieuse des fidèles par l'étude théorique de formules abstraites, sans faire la place nécessaire à l'élément surnaturel, je veux dire aux énergies divines enfouies dans les âmes baptisées.

* * *

Pour assurer cette vraie éducation chrétienne des fidèles, l'Église utilisait jadis un procédé que l'on peut appeler *surnaturel. L'enseignement était une prière et la prière un enseignement.* La vérité religieuse, pour franchir le sanctuaire de l'âme, n'est pas coulée au préalable dans des formules dogmatiques et des exposés méthodiques : elle se fait adoration, louange, action de grâces, prière. Elle se fuse dans des hymnes, des antiennes, des doxologies, des péricopes, des homélies, des chants, tout palpitants de foi et d'amour. La vérité qui s'est faite ainsi prière, descend dans le cœur toute chargée des bénédictions célestes ; et l'âme qui l'accueille se trouve dans l'attitude religieuse qui convient pour recevoir dignement le don de Dieu ; en d'autres termes, l'enseignement religieux revêt une forme cultuelle, sacrée, sanctifiante. L'église, le sanctuaire, l'autel sont le lieu où les fidèles apprennent à vivre leur religion, le foyer d'où elle

rayonne : *quand il s'agit de religion*, l'école *c'est avant tout l'église.*

Prenons dans l'ancienne Église un exemple typique qui nous dispensera d'aligner ici de nombreux documents. L'*Ordo* romain VII (qui date du VIII^e siècle, mais qui, de l'avis unanime des historiens, codifie des usages beaucoup plus anciens, venus du III^e et du IV^e siècle, et résume dès lors toute la tradition de l'époque des Pères), l'*Ordo* romain décrit toute la formation religieuse préparatoire au baptême, nous dirions aujourd'hui toute la formation catéchistique. Et ce qui frappe surtout, c'est le caractère de *sacramental* que revêt l'enseignement de la religion, en d'autres termes, le *procédé surnaturel.* Les leçons de catéchisme sont des actes rituels et sacerdotaux où l'on touche du doigt l'œuvre de la grâce. La foi est un don de Dieu et une vertu théologale ; l'âme s'y prépare par le contact de signes sensibles chargés d'énergies surnaturelles. A chaque réunion, ( et elles se multiplient pendant le carême) s'accomplissent de multiples exorcismes : *exorciso te, immunde spiritus* ; des prières collectives : *Complete orationem vestram et dicite* : *Amen* ; des impositions des mains et des oraisons solennelles : *imponit manus super capita eorum dicendo* : *Deus cœli et terrae...* Et surtout, les catéchistes, à plusieurs reprises, marquent le front des catéchumènes du signe de la croix : *Dicet diaconus* : *Signate illos. Et signent illos infantes in frontibus eorum.* De là que l'ensemble des rites catéchistiques est appelé *signatio.*

L'*Ordo* décrit ensuite longuement les grandioses fonctions liturgiques par lesquelles on communique aux jeunes initiés les saints Évangiles, le Symbole de la foi, l'Oraison dominicale, tandis que les exorcismes, les oraisons, les impositions de mains se renouvellent.

Et cette initiation, ce *catéchisme*, se déroulant au cours de l'avant-messe, constituait essentiellement un *acte liturgique* que les ministres du Christ accomplissaient au pied

de l'autel. L'éducation religieuse se faisait par un procédé surnaturel.

Dans tout son enseignement S. Augustin se montre fidèle au même principe. C'est dans la célébration des saints Mystères, et par la participation active des néophytes, qu'il achève l'initiation de ceux-ci aux saints Mystères.

«A vous qui venez d'être baptisés, dit-il, dans le CCXXVIIe sermon, j'avais promis un discours sur le sacrement de la table sacrée, sacrement auquel vous participez en ce moment même, et que vous avez connu la nuit dernière. Voyez comment dans ces Mystères, tout se suit naturellement. Après avoir prié en secret, je vous inviterai à élever vos cœurs... N'est-ce pas ce que doivent faire les membres du Christ ? Vous êtes devenus la nuit dernière les membres du Christ ; mais où réside votre Chef ? Des membres ont un chef et si celui-ci ne les précède comme un guide, les membres ne le suivront pas. Où donc est allé votre Chef ? Qu'avez-vous répété dans le symbole ? « *Le troisième jour il est ressuscité d'entre les morts ; il est monté au ciel ; il est assis à la droite du Père.* » Ainsi notre Chef est au ciel ; et voilà pourquoi lorsque je vous inviterai à élever votre cœur vers notre Seigneur, vous répondrez : « *Nous avons les cœurs vers le Seigneur* ». Mais c'est par la grâce de Dieu que vous avez d'être ainsi unis au Seigneur. Aussi quand je dirai : « *Rendons grâces au Seigneur, notre Dieu* », vous y applaudirez en répondant : « *Il est bien juste et bien convenable...* »

« Une fois la consécration achevée, nous disons l'Oraison dominicale, celle que je vous ai enseignée et que vous avez répétée. Puis, à la suite de cette oraison, je vous souhaiterai la paix en disant : « *La paix soit avec vous* ». Et nous échangerons alors entre nous un saint baiser. Ce baiser est un gage de paix : ce que tu as sur les lèvres doit remplir ton cœur. Et si tes lèvres s'approchent des lèvres de ton frère, veille à ce que ton cœur ne s'éloigne pas du sien. »

Incontestablement, c'est *par la prière* et *dans la prière*

que l'ancienne Église faisait l'éducation de ses enfants. Sans doute, elle était moins riche en formules. Elle ne possédait pas l'exposé méthodique de nos catéchismes, les symboles même de sa foi ne furent rédigés qu'après des siècles de lutte, comme un chant de victoire, après d'héroïques combats. Mais ses enfants vivaient ardemment, passionnément cette foi, qui ne fut que plus tard coulée dans des moules. Chaque chrétien se savait uni au Père, par son Fils éternel venu dans la chair, et par leur commun Esprit. On était passé de la mort à la vie, à la vraie vie ; on était des dieux d'adoption, des fils du Père, des frères du Christ, des saints : c'est toute la moelle du christianisme.

* * *

Mais il est temps d'en venir à la *situation actuelle.* Le procédé surnaturel, n'est-il pas trop négligé et les formules des prières sont-elles encore en nous le principal véhicule de la doctrine chrétienne ? Les *méthodes* d'enseignement suivies dans les leçons de catéchisme (qu'elles se donnent à l'église ou à l'école) et dans les cours de religion (qu'ils soient professés dans les établissements officiels ou dans les instituts catholiques), les méthodes d'enseignement religieux ne sont-elles pas identiques à celles employées pour l'enseignement des *matières profanes* ; et n'est-ce pas pourtant le principal, pour ne pas dire l'unique facteur d'initiation religieuse aujourd'hui ? Jadis, pour fixer le symbole des croyances des chrétiens, il suffisait d'écouter leurs adorations et leurs prières : ils priaient leur foi ; et selon un axiome dogmatique du IV$^{e}$ siècle : *la règle de la prière servait à établir la règle de la croyance* ; tant s'identifiaient les deux éléments... Notre foi paraîtra bien suspecte aux générations futures et notre orthodoxie douteuse, si, pour fixer le symbole de nos croyances, on a recours aux manuels de piété et aux formulaires de prières dont les éditions ne sont pas épuisées aujourd'hui.

Ce procédé surnaturel était tellement habituel jadis, que, lorsque l'hérésie rendait nécessaire la définition de la doctrine en une formule précise et la fixation d'un symbole, cette profession de foi se transformait aussitôt en hymne liturgique chantée à l'autel, et intégrée dans la célébration des saints Mystères. On se contenterait aujourd'hui d'ajouter une leçon au catéchisme.

Entendons-nous, cet *enseignement catéchistique* est légitime, nécessaire, indispensable aujourd'hui ; il sert à fixer l'élément matériel de la foi, le donné révélé, défini par l'Église, et celui-ci a besoin d'être connu avec précision, sous peine de compromettre la foi elle-même. On ne saurait donc exagérer l'importance de cet exposé méthodique de la doctrine chrétienne proposé dans les chapitres de nos catéchismes.

Mais s'il faut affirmer cette nécessité, il faut être plus catégorique encore dans l'affirmation de son insuffisance à former des chrétiens fortement trempés, de vrais fidèles qui vivent ardemment leur foi et pratiquent une piété profonde, solide, nourrie de saine doctrine et gardée pure de tout alliage. Aussi constatons-nous que ces textes sacrés, appris et retenus comme une lettre morte, demeurent trop souvent dans la plupart des esprits à l'état de formules sèches, sans rayonnement, sans sève, inopérantes. Le procédé surnaturel, je veux dire l'enseignement religieux distillé dans l'âme goutte à goutte et comme par endosmose, grâce à la *prière doctrinale et collective* du corps mystique du Christ, est donc le *complément indispensable du procédé catéchistique*, que l'on pourrait appeler, si l'on ne craignait les formules outrancières, un procédé trop naturel.

Heureusement tout est à pied d'œuvre pour remettre pleinement en valeur cette *méthode traditionnelle*, sans création de nouveaux organismes, ni déploiement de nouvelles forces : *la participation des fidèles aux actes cultuels* devenus conscients et vécus, la restauration de la *vie* liturgique dans la

communauté chrétienne entraîne infailliblement la *restauration du procédé traditionnel* dans l'enseignement religieux.

Évidemment, le dogme n'est pas proposé dans les textes liturgiques sous forme de canon ou de thèse, pas plus d'ailleurs que dans la sainte Écriture et les écrits des Pères ; le missel n'est pas un traité de dogmatique ou un symbole de définitions conciliaires. Mais la liturgie s'assimile le dogme, l'assouplit à sa nature, le tamise dans ses formules, ses rites, ses symboles. Elle est notre foi confessée, sentie, priée, chantée, ravivée au contact de la foi de nos frères, de toute l'Église.

La tradition chrétienne atteste à l'évidence que c'est au cours des saints Mystères que les Pontifes, s'inspirant des textes liturgiques et des péricopes de la sainte Écriture lues à l'avant-messe, faisaient l'éducation chrétienne de leurs fidèles. C'est à l'occasion de ces homélies liturgiques que saint Jean Chrysostome en particulier initiait son Église à la compréhension et à l'amour des saintes Écritures : connaissance que le grand Docteur byzantin considérait comme indispensable à la vie chrétienne, et qui est malheureusement si négligée aujourd'hui.

Voici comment il s'exprimait au début d'une homélie sur la parabole du mauvais riche :

« Poursuivons et développons encore aujourd'hui le même sujet. J'aurais pu développer cette parabole en un seul discours. Si une tendre mère quand elle allaite son enfant et le dispose de la sorte à prendre plus tard une nourriture solide, versait sans ménagement dans sa bouche du vin même excellent, elle ferait une action inutile, puisque l'enfant rejetterait cette liqueur et la répandrait sur sa petite tunique qui lui couvre la poitrine. En la lui donnant au contraire avec précaution et goutte à goutte, on le voit l'absorber sans difficultés. Ainsi aussi nous ne vous avons pas versé tout d'un coup la coupe des Écritures ; mais nous l'avons

divisée en plusieurs entretiens, vous laissant ainsi le loisir de détendre votre esprit.

« C'est pour cela aussi que j'ai fréquemment le soin de vous annoncer plusieurs jours d'avance le sujet du discours suivant, pour que vous puissiez dans l'intervalle, par *la lecture des Livres saints*, saisir la marche de notre commentaire et vous préparer à comprendre. Aussi ne cesserai-je jamais de vous exhorter à réfléchir à nos instructions, non seulement ici mais dans votre maison, en relisant les saintes Écritures et en vous appliquant à leur étude. Et qu'on ne vienne pas me tenir ce langage : « Je me dois à mes plaidoiries, les affaires de l'État m'absorbent, j'exerce un art, je suis marié, j'ai des enfants, je gouverne ma maison, je suis un homme du siècle, il ne m'appartient pas de lire les Écritures ! » Que dites-vous, homme, mais votre devoir est de vous appliquer à l'étude des saintes Écritures, plus encore que les solitaires. » (1)

Aussi était-ce une déduction de ses études sur l'antiquité chrétienne autant qu'une constatation d'homme d'œuvres qu'exprimait le grand historien Godefroid KURTH, en réponse à une enquête organisée par *La Croix* (5 août 1911) sur les causes de l'ignorance religieuse : « Selon moi, l'une des plus grandes causes de l'ignorance religieuse, sinon la plus grande, est l'*ignorance liturgique*. Rendre aux fidèles l'intelligence et par suite l'amour des Mystères qui se célèbrent à l'autel, *remettre dans leurs mains le missel* qu'ont remplacé tant de livres de dévotion vulgaires et médiocres, c'est la vraie manière d'enseigner la religion, d'attacher au temple ceux qui le visitent encore et d'y ramener plus tard ceux qui l'ont déserté. »

Sans diminuer en rien l'enseignement méthodique de la religion tel qu'il se pratique dans nos catéchismes, il faut affirmer l'insuffisance de ce moyen et la primordiale nécessité de l'éducation religieuse par la vie liturgique : l'Occident

(1) 3e Homélie. Trad. Bareille. Paris, Vivès, 1870 ; t. II, p. 573.

aussi bien que l'Orient doit faire sur ce point son examen de conscience et prendre de sérieuses résolutions.

Et comment terminer cet exposé sans rappeler les graves et décisives paroles de S. S. Pie XI dans son encyclique *Quam primas* du 11 décembre 1925 :

« Pour instruire le peuple des vérités de la foi et l'élever par leur intermédiaire aux joies de la vie intérieure, les solennités annuelles des mystères sacrés ont bien plus d'efficacité que tous les documents, même les plus graves, du magistère ecclésiastique ; ceux-ci n'atteignent, en effet, qu'un nombre restreint d'hommes éclairés ; celles-là frappent et instruisent tous les fidèles ; les uns touchent l'esprit surtout, les autres affectent salutairement l'homme entier, esprit et cœur. Composé d'âme et de corps, l'homme se laisse nécessairement émouvoir et exciter par les solennités des fêtes ; la variété et la splendeur des cérémonies sacrées l'imprègnent abondamment de la doctrine sacrée ; et les changeant en suc et en sang, l'homme les fait servir au progrès de sa vie spirituelle. Les documents historiques témoignent d'ailleurs que ces fêtes ont été introduites l'une après l'autre quand les besoins ou l'utilité du peuple chrétien semblaient le demander ».

DOM LAMBERT BEAUDUIN.

---

*O Seigneur... préservez-nous de toute maladresse qui pourrait éloigner de nous les peuples chrétiens de l'Orient.* (Prière de Benoît XV pour l'union des chrétiens d'Orient à l'Église romaine.)

---

# La fête de la Nativité du Christ.

*Ses particularités liturgiques dans l'orthodoxie et les usages russes qui l'entourent.* (1)

On estime couramment que la Résurrection du Christ, la fête de Pâques, se présente comme une particularité liturgique caractéristique de l'orthodoxie ; et assurément il en est ainsi. Le miracle de la Résurrection et de la Transfiguration de la chair, miracle de la réalisation de ce qui avait été montré d'avance sur le mont Thabor, reflète plus que toute autre chose le côté liturgique et ontologique de l'orthodoxie (2). Le contenu liturgique et dogmatique de la sainte Pâque du Christ dans sa particulière plénitude, fournit l'enseignement métaphysique et dogmatique sur les énergies de Dieu et sur la « lumière du Thabor », comme il est dit dans les œuvres de S. Grégoire Palamas. Seulement, la Pâque de la Résurrection (Πάσχα ἀναστάσιμον, *Pascha resurrectionis*) est précédée de la Pâque de la Crucifixion (Πάσχα σταυρόσιμον, *Pascha crucifixionis*) (3). Jésus-Christ a dit : « C'est pour cette heure que je suis venu » (*Jean*, XII, 27), ce qui veut dire qu'il s'est *incarné* pour *souffrir*. En conséquence la Pâque de la Crucifixion est en relation étroite mystico-ontologique et dogmatique avec le mystère de l'Incarna-

(1) Cet article est traduit du russe. En raison de son originalité, on lui a gardé son allure littéraire propre et son vocabulaire liturgique. Une note explicative a été ajoutée pour les lecteurs occidentaux non initiés aux termes ecclésiastiques byzantins chaque fois que cela a paru utile. (N. d. l. R.)

(2) La fête de la Transfiguration du Sauveur se présente comme une des douze grandes fêtes de l'orthodoxie. On y développe cette pensée que le Christ s'est transfiguré pour manifester la puissance de la Divinité.

(3) La *Pâque de la Crucifixion* signifie, chez les orientaux, les jours douloureux de la Semaine sainte, qui est appelée par eux *Semaine de la Passion*, que nous avons traduite ici par *Semaine douloureuse*. (N. d. l. R.)

tion, qui, lui, trouve sa partie centrale dans la plus grande des fêtes après Pâques, celle de la Nativité du Christ.

A proprement parler, selon la terminologie orthodoxe, cette fête se présente comme la première quant au degré parmi celles qu'on appelle « les douze fêtes », car la sainte Pâque du Christ se trouve en dehors de toute catégorie et est hors de pair (1) ; elle est, dans toute l'acception des termes, une « sortie » hors des limites de toute fête de la terre. La fête de Pâques, en effet, est en étroite relation avec le mystère de la vie du siècle à venir, avec le mystère de la nouvelle Jérusalem ; c'est la vision de ce qui est caché dans l'Apocalypse ; ainsi parlent les textes liturgiques. La fête de la Nativité du Christ, au contraire, est reliée à l'anéantissement, à l'abaissement et à l'humiliation du Verbe. A complies du 23 décembre, on chante le canon incomplet (trois chants du Triodion) où il est dit :

Je te cherche dès l'aurore à cause de ta miséricorde, toi *qui t'es* immuablement *anéanti* et qui a pris de la Vierge la figure du serviteur ; Verbe de Dieu, ô ami des hommes, donne-moi la paix, à moi qui tombe !

* * *

Le principe particulier d'où découle la liturgie de la fête de la Nativité du Christ, dans l'orthodoxie, se manifeste ainsi : *la semaine qui la précède est composée d'une manière analogue à celle de la Semaine douloureuse avant Pâques.* L'office de la veille de la Nativité est construit comme le Grand samedi. De même, si l'on prête davantage attention, on constate qu'il y a un jeûne de quarante jours avant la Nativité, correspondant au Grand carême avant Pâques ; ainsi donc la ressemblance est complète.

(1) Les « douze fêtes » suivant l'usage byzantin sont : la Nativité de la Ste Vierge, l'Exaltation de la Ste Croix, la Présentation de la Ste Vierge, la Nativité de Notre-Seigneur, l'Épiphanie, la Purification, l'Annonciation, la Transfiguration, l'Assomption, l'Entrée de N.-S. à Jérusalem (dimanche des Rameaux), l'Ascension, la Pentecôte. (N. d. l. R.)

Il est remarquable que dans la fête de la Nativité on retrouve deux choses qui sont semblablement observées pour la fête de Pâques : le jeûne et la solennité. Le jeûne de quarante jours, la semaine qui précède la Nativité, et la solennité même de Noël, répondent aux quarante jours de jeûne du Carême, à la Semaine douloureuse et au jour de Pâques ; c'est pourquoi, depuis longtemps, la Nativité est appelée *la Pâque de trois jours* (1). Seulement, l'analogie s'atténue lorsqu'on considère que Pâques est une fête mobile quant à la date mais fixe quant au jour de la semaine, tandis que la fête de la Nativité est fixe quant à la date et mobile quant au jour de la semaine.

D'une certaine manière, l'avant-fête commence déjà le 21 novembre (2) quand, aux matines de la fête de l'*Entrée de la très sainte Mère de Dieu dans le Temple*, l'une des stances nous fait chanter les irmos de la Nativité : « Le Christ naît, rendez gloire ».

De plus, deux dimanches avant la fête sont sanctifiés par les mémoires et la glorification des Patriarches et des Justes de l'Ancien Testament (dimanche des Aïeux), et des Patriarches de la génération dont est issu le Seigneur Jésus-Christ (dimanche des saints Pères).

Ce dernier dimanche tombe entre le 18 et le 24 décembre, et c'est la date qui détermine la structure de l'office divin du jour : s'il tombe après le 20 décembre ou bien ce jour-là, on chante deux canons : celui du Grand samedi : « Par la vague de la mer » sur le sixième ton, et celui de l'avant-fête de la Nativité : « Le Christ naît, rendez gloire », sur le premier ton.

(1) Au lieu des huit jours de fête qui accompagnent la fête de Pâques, la Noël n'en comporte que trois. (N. d. l. R.)

(2) L'avant-fête correspond à peu près à ce que les latins appellent la vigile, c'est-à-dire la veille de la fête, mais avec cette différence que, chez les Byzantins, cette préparation peut durer plusieurs jours. A la fête de Noël, cette avant-fête commence le 20 décembre. (N. d. l. R.)

Il est difficile de présenter un contraste plus émouvant que cet assemblage de textes funèbres de la Passion et de textes joyeux de la Nativité à laquelle correspond l'union du sixième ton, sombrement majestueux, et du premier, joyeusement triomphal. Pour donner un exemple, mettons en parallèle le premier chant de ces deux canons (1) :

*Canon du dimanche* :

*Irmos* : Celui qui, par la vague de la mer (2), a recouvert jadis le bourreau persécuteur, a été recouvert de terre par les enfants de ceux qui furent sauvés ; mais nous, comme les vierges, chantons le Seigneur, car il s'est glorieusement glorifié.

*Tropaire* : Avec effroi les portes de la mort s'ouvrent à Toi, les verrous séculaires se sont brisés ; par ta descente, en effet, les morts de jadis se sont levés, ô Christ, chantant avec joie ta résurrection.

Devant le tribunal de Pilate, le juge veut paraître comme un condamné, selon la sentence inique ; Dieu est frappé au visage par une injuste main, lui qui fait trembler le ciel et la terre.

*Canon de l'avant-fête* :

*Irmos* : Le Christ naît, rendez gloire ; le Christ venant des cieux ! Allez au devant de lui, le Christ est sur la terre ! élevez vos âmes ! Chantez le Seigneur, habitants de la terre entière; peuples, exultez de joie, parce qu'il s'est glorifié.

*Tropaire* : Le Christ s'est fait enfant dans la chair ; le Christ a embrassé volontairement le dénuement ; le Christ est visible : la Vierge vient à présent à Bethléem pour le mettre au monde ; que la terre et le ciel se réjouissent !

Montagnes et collines, transportez-vous de joie ! Prophètes, interprètes de Dieu, chantez en chœur ! peuples et nations, applaudissez ! Celui qui est le salut et l'illumination de tous, prochainement va naître dans la ville de Bethléem.

(1) Un *irmos* (lien), plusieurs *tropaires* (chant rythmé) et une *katàvasia* (irmos chanté au milieu du chœur pour terminer le chant) forment une ode d'un *Canon* (composition de huit pièces ou odes en l'honneur d'une fête ou d'un saint, se chantant d'ordinaire à l'office de matines). (N.d.l.R.)

(2) Il s'agit du passage de la mer Rouge. (N. d. l. R.)

Le 20 décembre, aux vêpres, se chante à la doxologie ce chant de l'avant-fête sur le premier ton :

Prépare-toi, Bethléem ; ouvre-toi à tous, Éden ; embellis-toi, Ephrata ; car l'arbre de vie a fleuri de la Vierge dans la caverne ; ses entrailles se sont manifestées comme un paradis spirituel dans lequel se trouve le jardin divin. En mangeant de son fruit, nous vivons, nous ne mourrons pas comme Adam. Le Christ va naître pour relever la face de ce qui était précédemment déchu.

Ce verset renferme l'idée fondamentale de toute l'avant-fête : *La nativité du Christ ouvre les portes du Paradis et de nouveau rend accessible à l'humanité l'arbre de vie.*

A complies, on chante trois chants semblables aux trois chants de matines de la Semaine douloureuse. Cela se présente ainsi parce que, à matines, se trouvent deux canons complets, celui de l'avant-fête et celui du saint du jour, et à cause de cela l'analogie se reporte des matines sur complies.

Le service divin du 21 décembre est construit de même. Ces jours correspondent aux trois premiers de la Semaine douloureuse.

Le contenu liturgique du 22 décembre est construit analogiquement au Jeudi saint et là de nouveau la ressemblance se reporte des matines sur complies ; on y chante un canon du sixième ton avec l'acrostiche suivant : « Je chante le long chant du Grand jeudi ». C'est le canon fameux de saint Côme de Maiouma : « La mer Rouge se divise, l'abîme saturé de vagues se d ssèche. » Tous les irmis sont absolument identiques à ceux qui leur correspondent dans le canon du Grand jeudi. Dans les tropaires on a substitué, avec un art consommé et dans le même esprit, les thèmes de la Cène mystique et de la Passion par ceux de la Nativité. Au lieu de l'Eucharistie et des apôtres, la Mère de Dieu et les Mages sont glorifiés ; au lieu de Judas, c'est le roi Hérode, abominable pour Dieu, qui est condamné.

Le 23 décembre, dans les chants des versets des vêpres (εἰς τοὺς στίχους), à la doxologie, on chante de nouveau :

« Prépare-toi, Bethléem... », que nous connaissons déjà. A complies on chante, comme à matines du Grand vendredi — nommées communément en russe : *Les douze évangiles* (1), — trois chants dont l'acrostiche est : « Avant samedi », ce qui montre encore une fois la ressemblance de ce jour avec le Grand vendredi.

Comme dans l'exemple précédent, les irmis des trois chants de l'avant-fête de la Nativité sont absolument les mêmes que ceux des trois chants des matines du Grand vendredi, et avec encore plus d'art, on a changé les tropaires dans l'esprit de la Nativité : on y invite les croyants à accueillir avec respect l'annonce de l'accomplissement du mystère de l'Incarnation ; on y condamne la rage méchante d'Hérode et l'on nous propose de veiller avec les bergers pour être témoin de la gloire du Christ qui se manifeste.

A matines, on chante deux canons, celui de l'avant-fête et celui des saints ; celui de l'avant-fête est du sixième ton et est composé sur le type du canon du Grand samedi : « Par la vague de la mer », mais modifié selon l'esprit de l'avant-fête, tant pour les irmis que pour les tropaires.

Dans ce canon on glorifie l'anéantissement du Christ et l'instrument de cet anéantissement, la très sainte Mère de Dieu ; on fait mémoire des Mages et des bergers, témoins du glorieux et joyeux événement. On chante des versets ; après le chant de la doxologie se chante une composition de la vigile qui parle de l'éloignement du glaive de feu qui gardait l'entrée de l'Éden, et de la réunion des anges et des hommes.

* * *

Jusqu'ici, il s'agissait plutôt de chants de l'avant-fête ; aux vêpres du 24 décembre on chante le tropaire spécial de la vigile proprement dite, dont voici le texte :

(1) Aux matines du Grand vendredi (Vendredi saint), on chante douze péricopes évangéliques se rapportant au récit de la Passion. (N. d. l. R.)

Marie fut inscrite autrefois dans Bethléem avec le vieillard Joseph, comme étant de la race de David, elle qui recevrait dans ses entrailles une conception sans semence ; voici venu le temps de la naissance et il n'y a pas de place pour loger ; mais la caverne, comme un magnifique palais, se présente à la reine ; le Christ va naître pour faire reprendre vie à ce qui était précédemment déchu.

Ici encore on voit l'union des motifs de la Nativité avec ceux de Pâques.

A complies on chante un canon complet avec, en acrostiche : « Aujourd'hui je chante le Grand samedi » ; c'est encore celui du sixième ton, avec l'irmos : « Par la vague de la mer... ». Si le 24 décembre coïncide avec le dimanche des Pères, ce canon vient à matines, et on y chante les mêmes irmis qu'au Grand samedi ; les tropaires unissent à la fois les thèmes de la Résurrection et de la Passion comme nous en avons fait déjà mention plus haut. Il s'y ajoute le canon de l'avant-fête.

Si le 24 décembre ne tombe pas un dimanche on ne chante qu'un canon à complies : « Par la vague de la mer... ». Dans ce canon les irmis et les tropaires sont variés selon l'esprit de l'avant-fête. Les tropaires présentent une ressemblance particulière avec le canon du Grand samedi ; on y emploie les mêmes procédés de littérature et de rhétorique en substituant aux motifs funèbres ceux de la Nativité. Le canon de l'avant-fête se chante séparément à matines et se présente comme une composition indépendante.

La veille de la fête de la Nativité du Christ est appelée *Sočeljnik* et se distingue principalement par un jeûne rigoureux. Le mot *Sočeljnik* est en relation avec le régime de ce jeûne et vient du mot *sočivo*, gruau cuit avec du miel, appelé aussi *kutja*. Anciennement Sočeljnik était appelé *soćevnik*.

Si ce jour ne tombe pas un samedi ou un dimanche, à la deuxième heure du jour, c'est-à-dire entre sept et huit heures du matin, ont lieu les Heures royales d'une composi-

tion spéciale (1). Dans chacune d'elles, après trois psaumes propres et le chant des tropaires correspondants, on lit des passages de la sainte Écriture, une épître et un évangile. A la septième heure (entre midi et une heure, selon la manière ordinaire de compter), on célèbre la Liturgie du grand Basile précédée des Grandes vêpres.

Si ce jour tombe un samedi ou un dimanche, il n'y a pas de jeûne, et les Heures royales ont lieu le vendredi qui précède ; on célèbre la Liturgie de saint Jean Chrysostome comme à l'ordinaire et à l'heure habituelle, et à la septième heure on célèbre les Grandes vêpres qui sont toujours séparées des matines de la fête.

Une telle ordonnance du service divin montre que les Heures royales et la Liturgie du grand saint Basile unie aux vêpres qui la précèdent donnent bien le type de l'ordonnance des jours de jeûne qui ne peuvent être le samedi et le dimanche, jours de détente où le jeûne est supprimé.



La veille de la fête de la Nativité du Christ se rattache déjà au 25 décembre, de telle sorte que, le soir de la veille et la fête elle-même se présentent comme un tout. Aussi les pieux fidèles doivent-ils rester dans l'église sans en sortir les dernières heures du jour et toute la nuit ; cette union de l'office de la veille avec la veillée de toute la nuit se nomme en grec παραμονήν et se célèbre trois fois par an, à la Nativité du Christ, à l'Épiphanie et à Pâques. (2) C'est comme si, vu la grandeur de la fête, la division normale du temps

(1) Les *Heures royales* sont Prime, Tierce, Sexte et None, chantées solennellement et comprenant une leçon de l'Ancien Testament, une épître de l'Apôtre et un évangile. (N. d. l. R.)

(2) A ce sujet, cf. V. N. Iljin, *Vsenošnoe bdĕnie* (*Vigile de toute la nuit*). Paris, 1927. — Cette analogie liturgique est le signe d'une analogie ontologique et dogmatique : de fait ces trois fêtes présentent trois aspects de l'abaissement de N.-S. Jésus-Christ en vue de notre salut, abaissement dans la caverne, abaissement dans les eaux du Jourdain, abaissement dans le tombeau.

était interrompue, et comme si nous revenions à l'ancienne manière juive qui comptait les jours du soir au matin, tout comme lorsque le monde est sorti du néant. On reprend cette manière de compter quand il s'agit du relèvement du monde déchu menacé de l'anéantissement.

Nous voyons ici la structure normale d'une veille de fête quand la Liturgie du grand saint Basile est précédée des Grandes vêpres. Si la veille est un samedi ou un dimanche, la structure de l'office divin est simplifiée en ce que, après la Liturgie ordinaire de saint Jean Chrysostome, se célèbrent les Grandes vêpres de la fête (1).

Ces Grandes vêpres commencent comme d'habitude. Les chants de la fin du tétrapsalme (ps. 140, 141, 129 et 116) ont été composés par saint Germain de Constantinople ; ils développent d'une part les thèmes de l'avant-fête, et de l'autre ils apportent des motifs complètement nouveaux qui ont une importance théologique considérable.

Remarquons d'abord quelque chose de tout à fait génial quant à la hardiesse de la pensée théologique et la clarté de l'expression littéraire dans un des chants que l'on répète deux fois avant la doxologie des psaumes :

> O Christ, que t'offrirons-nous, toi qui pour nous comme homme t'es montré sur la terre ? Chacune de tes créatures te rend grâces : les anges t'apportent leur chant, les cieux l'étoile, les Mages les dons, les bergers leur admiration, la terre la caverne, le désert la crêche, et nous la Vierge Mère. Toi qui existe avant le siècle, ô Dieu, aie pitié de nous.

Dans cette composition on découvre l'essence de ce qu'on pourrait appeler la liturgie de la Nativité : *l'Incarnation n'aurait pu s'accomplir si la créature si misérablement déchue n'avait pu préparer la réception et la demeure due à la Divinité qui descendait sur elle et en elle.* Tout ce que Dieu a

(1) Seul le Grand samedi fait exception, puisqu'on y célèbre les Grandes vêpres, suivies de la Liturgie de S. Basile.

fait, il l'a fait « et voici que c'était très bon » (πάντα καλὰ λιάν). Et dans toutes les sphères de la création on a trouvé des dons au Seigneur qui venait ; mais, dominant les créatures, l'homme se présente comme la couronne de la création, et au-dessus de l'homme la très sainte Mère de Dieu. Elle est le don le plus sublime qu'on puisse offrir à Dieu, don lié à la possibilité de l'Incarnation elle-même, c'est-à-dire à la possibilité de l'Homme-Dieu.

Un tel développement de la pensée théologique présente d'une manière typique une idée orthodoxe, et en général une des plus importantes : la créature fut si bien constituée par Dieu, que, malgré sa chute, il est resté en elle la possibilité de faire paraître la Mère de Dieu, condition de l'Incarnation. Malgré la chute, la créature y est parvenue. (1)

Revenons à notre exposé sur les Grandes vêpres. Après la Grande entrée avec l'évangile et l'encens, après l'hymne : « Douce lumière », on chante le prokimène du jour et on fait la lecture de la sainte Écriture (2). En tout, huit lectures qui forment comme une production unique intimement liée aux chants qu'on y intercale et à laquelle prend part le lecteur et le chœur.

Ces huit lectures de la Nativité composant, un tout vraiment artistique, font pendant, quant à la forme, aux treize lectures de l'Épiphanie et aux quinze lectures du Grand samedi qui, elles aussi, trouvent place aux Grandes vêpres et forment également un tout artistement composé du solo du lecteur et de la polyphonie du chœur.

Les lectures de Noël sont tirées des livres suivants : 1. *Gen.*, I, 1-14 ; 2. *Num.*, XXIV, 2-8 ; 3. *Mich.*, IV, 6-8 et V, 2-4 ; (c'est la prophétie disant que le Christ sortira de

(1) Pour nous, catholiques, Marie a reçu la plénitude de la grâce par le privilège de l'Immaculée Conception. (N. d. l. R.)

(2) Le prokimène est un verset qu'on chante avant la lecture de l'Écriture sainte (N. d. l. R.). — Sur l'emploi des termes et l'ordre des parties du service divin, cf. V. N. Iljin, *op. cit.*

Bethléem et règnera dans l'éternité.) Viennent ensuite des tropaires avec le refrain : « Avec eux (les Mages) aie pitié de nous ». Viennent ensuite : 4. *Is.*, XI, 1-10 ; 5. *Bar.*, III, 36-38 et IV, 1-4 ; 6. *Dan.*, II, 31-45. Le lecteur de nouveau chante le tropaire qu'il avait chanté après la prophétie de Michée, mais avec le refrain : « Toi qui donne la vie, gloire à Toi ! » et la série des chants avec le même refrain. Ensuite, 7. *Is.*, IX. 6-7 ; 8. *Is.*, VII, 10-15 et VIII, 1-4 ; ce dernier passage de la huitième lecture d'Isaïe peut être considéré comme le motif central de cet office et en général de toute la fête : « Dieu est avec nous, comprenez, nations et soumettez-vous ».

Nous entendrons de nouveau ce chant solennel aux Grandes complies qui font partie de la veillée de toute la nuit à la Nativité du Christ. Par ces lectures, s'achèvent à proprement parler les Grandes vêpres et commence la Liturgie ; entre les deux seulement une petite ekténie (1). Après la petite ekténie et le Trisagion, le prokimène de l'épître sur le premier ton : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, c'est moi aujourd'hui qui t'ai engendré », avec le verset : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage et pour domaine les extrémités de la terre ». (*Ps.* II, 8.)

Suit la lecture de l'épitre aux Hébreux (péricope 207, c'est-à-dire, *Hebr.*, I, 1-12). Ensuite l'alleluia sur le 5e ton avec les versets suivants :

Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. (*Ps.* 109, 1.)

Le Seigneur étendra de Sion le sceptre de sa puissance. (*ib.*, 2).

Ensuite l'évangile de S. Luc (péricope 5, c'est-à-dire II, 1-17) et la Liturgie du grand saint Basile se poursuit comme d'habitude.

Après le renvoi, on installe un chandelier au milieu de l'église, les deux chœurs se déplacent et vont se mettre

(1) Il faut remarquer cet art apporté dans la composition pour unir, contre l'habitude, les Grandes vêpres à la Liturgie.

autour ; ils chantent pour la première fois le tropaire de la Nativité, la doxologie et le kondak (1).

*Tropaire* : Ta naissance, ô Christ notre Dieu, a fait briller pour le monde la lumière de la raison. En elle en effet ceux qui rendaient un culte aux étoiles ont appris par l'étoile à t'adorer, Soleil de vérité, et à te connaître te levant des hauteurs de l'Orient. Seigneur, gloire à Toi.

*Kondak* : Aujourd'hui la Vierge enfante le Supersubstantiel et la terre présente à l'Inaccessible une caverne ; les anges et les bergers rendent gloire ; les Mages se mettent en marche avec l'étoile ; car pour nous est né un petit enfant, le Dieu éternel.

L'auteur du tropaire est inconnu ; vraisemblablement celui-ci fut composé au IIIe siècle, car on peut lire dans saint Grégoire de Néocésarée, le Thaumaturge, dans son discours sur l'Annonciation : « Le Christ comme le soleil de justice a brillé sur le monde »

Saint Romain le Mélode (Ve siècle) est l'auteur du kondak ; on ne peut le contester après les preuves fournies par le célèbre savant Karl Krumbacher (2).

De notre temps, des érudits allemands ont de nouveau soulevé la question de l'influence du culte du soleil couchant et de sa terminologie sur l'ancienne liturgie chrétienne. Les travaux de Dôlger sont particulièrement intéressants sous ce rapport (3). Il est impossible de ne pas compter avec ces recherches, mais on doit aussi remarquer que l'expression « soleil de justice » se rencontre dans Malachie (IV, 2) et « se levant des hauteurs, *oriens ex alto* » dans saint Luc (I, 78). Aussi c'est avec une vraisemblance d'une force vraiment extraordinaire qu'on peut maintenir que les Pères de l'Église et les hymnographes qui ont composé les textes cités plus

(1) Le kondak est une composition exprimant l'essence de la fête, écrite autrefois sur un parchemin se déroulant (rouleau = kondak).

(2) *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2e édit., p. 664.

(3) *Die Sonne der Gerechtigkeit und des Schwarze ; Sol salutis*.

haut n'ont pas été inspirés par le culte du soleil couchant, mais par la sainte Écriture. Connaissant la disposition d'esprit du christianisme primitif, on peut l'affirmer presque avec certitude. Il est vrai qu'il reste encore la question de l'introduction de ces expressions dans les prophètes et l'Évangile ; certainement les problèmes du culte du soleil et de la poésie inspirée et sacrée demeurent, mais il faut les examiner sous le point de vue profond métaphysico-ontologique. La vulgarisation et l'évolutionnisme ici ne nous apportent rien.

* * *

Expliquons maintenant la structure de la liturgie de Noël au cas où la veille de cette fête tombe un samedi ou un dimanche. On célèbre les Heures royales le vendredi précédent, il n'y a pas de Liturgie ce jour-là, mais on chante vêpres à l'heure ordinaire.

Après la Liturgie de saint Jean Chrysostome, selon l'ordre indiqué précédemment, on transporte le chandelier au milieu de l'église pour le chant du tropaire et du kondak de la Nativité, et le jour de la fête on célèbre la Liturgie du grand saint Basile. La veillée de toute la nuit de la Nativité du Christ est composée des Grandes complies, de matines et de prime ; on y chante solennellement les versets du prophète Isaïe : « Dieu avec nous ». Au lieu des tropaires habituels : « Illumine mes yeux », on chante le tropaire de la fête ; au lieu de : « Aie pitié de nous, Seigneur », on chante le kondak de la fête. Après :« Gloire à Dieu dans les hauteurs », les célébrants sortent dans le nartex et on chante la kitie sur le premier ton ; ces chants, selon la tradition, sont de saint Jean Damascène. Les chants pour les versets sont en partie de saint Germain et en partie de saint Jean Damascène.

Les matines suivent l'ordre habituel. Dans les chants qui suivent les kathismes, on glorifie la longanimité du Seigneur

et on confesse que la très sainte Mère de Dieu a porté dans ses entrailles de chair une des personnes de la très sainte Trinité. L'évangile des matines est de S. Matthieu (I, 18-25). Après le psaume 50, au lieu de : « Par les prières de apôtres », et : « Par les prières de la Mère de Dieu », on chante :

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. Toute chose aujourd'hui est remplie de joie, le Christ est né d'une Vierge. Et maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. Toute chose aujourd'hui est remplie de joie ; le Christ est né dans Bethléem.

On chante deux canons, un de Côme de Maiouma et l'autre de Jean. Le premier, celui de Côme de Maiouma, sur le premier ton, est de loin le plus connu et le plus célèbre. Il porte en acrostiche : « Le Christ s'est fait homme et il est resté Dieu ».

Ce canon remarquable est rempli de joie et d'éclat, et il rappelle par là le canon pascal de saint Jean Damascène. En voici les irmis :

1° Le Christ naît, rendez gloire ; le Christ venant des cieux, allez au devant de lui ! le Christ est sur la terre, élevez vos âmes ! Chantez au Seigneur, habitants de la terre entière ; peuples, exultez de joie parce qu'il s'est glorifié.

3° Avant les siècles, né du Père, Fils de toute éternité, conçu sans semence, incarné de la Vierge dans les derniers jours ! acclamons le Christ Dieu : Toi qui as exalté notre force, tu es saint, Seigneur !

4° Rejeton de la racine de Jessé et fleur qui en est sortie, ô Christ, tu as pris naissance de la Vierge, tu es venu glorieux de la montagne ombragée de taillis, t'étant incarné de celle qui n'avait point connu d'homme, ô Dieu immatériel, gloire à ta force, Seigneur.

5° Toi, le Dieu de paix, Père miséricordieux, tu nous a envoyé l'Ange de ton grand conseil pour nous donner la paix ; aussi, nous approchant de la lumière de la connaissance de Dieu, dans cette nuit matinale nous te glorifions, ami des hommes.

6° Le monstre marin a vomi Jonas de ses entrailles comme un enfant, tout comme il l'avait pris ; le Verbe ayant habité et pris chair dans la Vierge lui a conservé son intégrité et elle n'en a souffert aucune atteinte ; Il a gardé intacte celle qui donnait la naissance.

Vient ensuite le kondak déjà cité : « Aujourd'hui la Vierge enfante le Supersubstantiel... ».

7° Les enfants élevés dans la dévotion, méprisant les ordres impies, n'ont pas eu peur de la menace du feu ; mais debout au milieu de la flamme, ils ont chanté : Dieu de nos Pères, tu es béni.

8° La fournaise répandant la rosée représente l'image d'un prodige surnaturel ; elle n'a pas en effet consumé les jeunes gens. De même le feu de la divinité n a pas brûlé les entrailles de la Vierge dans lesquelles elle était entrée. Aussi célébrons et chantons ; que toute nature bénisse le Seigneur et l'exalte dans tous les siècles.

On ne chante pas : « Plus honorée que les chérubins », mais à la place, après l'acclamation du diacre et la neuvième ode du canon, on chante solennellement, avec des cierges allumés, des pièces particulières à la fête.

9° Je vois un mystère singulier et plein de gloire : le ciel est devenu caverne, le trône des chérubins est remplacé par la Vierge, et dans une crêche a été déposé le Christ-Dieu que rien ne peut contenir ; exaltons-le par nos chants.

Après les pièces particulières qui sont alternées par chacun des deux chœurs, tous les chantres se rendent au milieu de l'église pour chanter le premier chant de la fête et le neuvième irmos. Le lucernaire (světilien = φωταγογικόν) est remarquable par sa profondeur mystique :

Notre Sauveur nous a éclairés d'en haut, aurore des aurores ; nous qui sommes dans les ténèbres et dans l'ombre, nous avons rencontré la vérité, car de la Vierge est né le Seigneur.

Suivent les chants pour la louange (εἴς τοῦς αἵνοῦς, *Laudate*). Les quatre premiers sont de S. André de Jérusalem ; dans le second on chante la très sainte Mère de Dieu, abrogeant la malédiction d'Ève. Le cinquième chant, après la doxologie, est de S. Germain ; on y compare le recensement de César à la liste de ceux qui croient au Seigneur venant dans la chair ; le tribut présenté au César de la terre représente le tribut de la théologie orthodoxe qui est offert par ceux qui croient au Christ dans ce jour de sa Nativité :

... Aussi présentons-nous aussi notre tribut particulier, la théologie riche d'orthodoxie, à Dieu le Sauveur de nos âmes.

Après : « Et maintenant », un chant de S. Jean Damascène qui montre les antithèses de la théologie orthodoxe : sans commencement et commencement, Verbe et Incarnation :

Aujourd'hui le Christ est né de la Vierge à Bethléem ; aujourd'hui celui qui n'avait pas de commencement a commencé et le Verbe s'est incarné...

Tout le reste est conforme au typikon.

Parmi les particularités de la liturgie du jour de la Nativité du Christ, on peut remarquer le prokimène de l'épître sur le huitième ton :

Toute la terre se prosterne devant toi pour chanter ton nom, ô très Haut.

et le verset : « Que toute la terre acclame le Seigneur ».

C'est le même prokimène que celui du Grand samedi avant la lecture de l'épître et de l'évangile de Pâques de la Résurrection, à la Liturgie de S. Basile. On voit ici de nouveau la ressemblance qui existe entre l'ordonnance liturgique de la Nativité et de la Pâque de la Crucifixion.

Après l'épître (sect. 109, *Gal.*, IV, 4-7), on chante l'alleluia avec ses versets sur le premier ton : « Les cieux annoncent la gloire de Dieu » — « Les cieux crient au jour la parole ».

L'évangile est de S. Matthieu (sect. 7, *Matth.*, II,1-12).

Voici le verset de la communion : « Le Seigneur a envoyé la délivrance à son peuple. »

* * *

Comme coutume particulière à la Russie pour la fête de Noël, on peut noter :

1° le chant solennel du kondak de la fête après la Liturgie : « Aujourd'hui la Vierge enfante le Supersubstantiel... ».

2° Jusqu'à la guerre (1914-1918) on célébrait un *molé-*

*ben* solennel d'action de grâce en souvenir de la délivrance de l'Église et de l'empire russe de « l'invasion des Français et des douze nations qui étaient avec eux ». Il s'agissait de la campagne de Napoléon en 1812. En cette année en effet, comme on sait, après que Napoléon fut chassé pendant l'hiver, on put célébrer la Nativité du Christ en terre libérée.

Ceci montre pourquoi ce molében est adapté à la fête de la Nativité du Christ ; il est extraordinairement intéressant au point de vue liturgique mais cela forme déjà un sujet à part.

Le jour qui suit la Nativité du Christ s'appelle, dans la langue liturgique : *Synode de la très sainte Mère de Dieu* ; il est sanctifié par la glorification de la Mère de Dieu qui tient le premier rang après Notre-Seigneur Jésus-Christ, par son lien étroit avec la solennité de l'Incarnation du Verbe.

Le dimanche qui suit s'appelle *dimanche après la Nativité* et aussi *dimanche des saints Pères de Dieu*, où l'on fait mémoire de saint Joseph, le juste époux, du roi David et de saint Jacques, frère du Seigneur.

Ainsi la Nativité du Christ se célèbre cinq jours avant la fête (20-24 décembre) et six jours après (25-31) ; la clôture de la fête se fait le 31.

Alors commence un cycle particulier, relié à la fête du baptême du Seigneur ou Épiphanie. L'intervalle qui sépare la Nativité de cette nouvelle fête est appelé en russe populaire *svjatki* (de *svjatoï* = saint) Pendant cette période s'entremêlent l'après-fête de la Nativité et l'avant-fête de l'Épiphanie.

L'unification de ce cycle remonte à l'empereur Justinien (VI[e] siècle). Selon toute vraisemblance l'origine doit en être cherchée d'une part dans le fait qu'aux premiers temps chrétiens les deux fêtes se célébraient ensemble le 6 janvier, et d'autre part dans la tendance qui s'est fait jour sous Justi-

nien, de transformer en fête d'Église la fête païenne des calendes de Janvier (du 1 au 5 janvier) et des deux cycles qui la précédaient (du 17 au 23 décembre et du 23 au 1 janvier) : les Saturnales, les Opalies et les Voti (1).

L'ensemble christiano-païen obtenu est parvenu de l'époque de Justinien jusqu'à nos jours, et s'est conservé avec une originalité particulière et un profond symbolisme en Russie et surtout en petite Russie.

La source fondamentale des éléments chrétiens populaires est le synaxaire attribué à S. Dmitri de Rostov, mais cet ouvrage a tiré tous ses matériaux des livres apocryphes étroitement liés à l'iconographie et à la liturgie. La représentation du bœuf et de l'âne est aussi répandue en Orient qu'en Occident. On raconte dans le synaxaire de S. Dmitri et dans les chants populaires que, dans son voyage, la très sainte Mère de Dieu était montée sur un âne et que Joseph allait à pied conduisant un bœuf pour le vendre afin de payer l'impôt et d'entretenir la sainte famille à Bethléem ; ensuite on chante et on raconte que durant la froide nuit d'hiver, l'âne et le bœuf ont réchauffé de leur souffle leur Créateur et leur Maître.

La composition de l'ensemble christiano-païen des chants et des coutumes de la petite Russie se divise en deux groupes :

1° Les *koljadki* (du grec καλάνδα, en latin *calendae*) et 2° les *ščedrivki* du mot *ščiryj* = généreux, abondant).

Les koljadki se rattachent au cycle de la Nativité, les ščedrivki à celui de la nouvelle année. Dans les premiers, l'élément mythologique est constitué par la mention du soleil qui retourne vers l'été et par les pensées de la moisson future. L'image mythologique de la chèvre, qu'on ne réussit

(1) Les *Saturnales* avaient lieu du 17 au 23 décembre ; les *Opalies* qui y étaient intercalées, allaient du 19 au 23 du même mois. Quant aux *Voti*, qui commençaient le 1er janvier, ils étaient appelés *dies Principis*, jours qu'on réservait pour apporter les souhaits à l'Empereur.

pas à interpréter, y joue jusqu'à nos jours un rôle considérable (1). Quant aux ščedrivki, où l'élément païen est inspiré par la pensée de l'abondance de l'année nouvelle, ils sont en rapport avec la semence du blé et la manducation rituelle et sacrificielle du porc ; les andouilles, les cochons de lait, les jambons sont le complément nécessaire des fêtes de la Nativité en petite Russie.

Des groupes de chanteurs, à partir de la nuit du 24 décembre, s'en vont exécuter leurs koljadki appropriés sous les fenêtres choisissant principalement les habitations des gens aisés. Les maîtres de la maison leur offrent principalement des victuailles; quant aux ščedrovanija (de ščedryj, généreux) qui regardent les enfants, les jeunes gens et les jeunes filles, ils ont un caractère moins sérieux.

A part l'élément mythologique païen et christiano-rituel, entrent dans les koljadki les sujets de la vie courante et même quelquefois de la vie héroïque ; on fait la louange de la personne à laquelle les chants sont adressés, on lui souhaite l'abondance, le bonheur en ménage, et un bon mari aux jeunes filles.

La veille de la Nativité, on fait un souper copieux rattaché au culte des ancêtres, à leur mémoire et pour les régaler ; dans certaines contrées du sud-ouest on pose du foin sous les nappes : c'est une habitude d'origine polonaise, qui rappelle la crêche où fut déposé le Christ nouveau-né entouré de langes.

(1) Peut-être sommes-nous en présence d'un symbole remontant à une haute antiquité, figurant l'amour du soleil pour la terre et la fécondité qui en résulte. La science contemporaine a relevé une idée très profonde relative au lien de l'agriculture et du culte, et même à l'origine cultuelle de l'agriculture. Une opinion, qui paraît vraisemblable, prétend que la chèvre est l'image mythologique de l'âme des céréales fauchées, qui se cache dans les dernières gerbes. Le lien de cette image avec celles des faunes et du dieu Pan ne fait presque aucun doute. Il est intéressant de comparer cela avec le mot *tragedia* (τραγωδία, de τράγος = bouc, et de ᾠδή = chant).

Rien ne peut donner une idée approchant de la richesse et de la finesse poétiques des koljadki et des ščedrivki de la petite Rusie ; il faut prendre contact avec cette réalité pour la connaître. Gogol dans une de ses nouvelles intitulée : *Nuit avant la Noël*, donne une belle peinture, géniale et vivante,d'un de ces chants (l'élément fantastique mis à part).

Les koljadki des Blancs Russiens sont généralement semblables à ceux de la petite Russie ; ils n'ont qu'une seule particularité : les jeux en rapport avec la divination y reçoivent une nuance un peu érotique dans les symboles des mariages qui seront célébrés dans l'année.

Les usages populaires de la grande Russie sont beaucoup moins riches ; ils se rapportent à la vie courante exclusivement : on cuit un pain spécial qui symbolise le bouc. Selon la croyance populaire ce pain augmente la fécondité du bétail et en général la prospérité de la maison.

Pour conclure, disons qu'aucun de ces usages n'est en contradiction avec l'élément religieux ecclésiastique de la fête, mais au contraire favorise sa pénétration dans la masse du peuple sous la forme que l'on appelle « religion de la vie courante ».

Depuis longtemps le peuple est habitué à rattacher tout dans sa vie : la prospérité de la maison, la vie familiale heureuse et même les récits héroïques de la chevalerie, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dispensateur de tous les biens.

V. N. ILJINE.

Paris, octobre-novembre 1930.

---

# Chronique de l'Orthodoxie russe.

## I. — En Russie.

### I. — LES HIÉRARCHIES ORTHODOXES.

**96. — L'Église patriarcale.**

Quelle est l'attitude de la hiérarchie et des fidèles de l'Église patriarcale vis-à-vis du métropolite Serge, depuis les déclarations faites par celui-ci, au milieu de février, à la presse soviétique et étrangère, et d'après lesquelles il n'y aurait pas de persécution en Russie ? Il est difficile de le savoir au juste. Dans l'émigration les appréciations varient. Les uns le condamnent comme « apostat », beaucoup s'abstiennent délibérément de le juger, d'autres encore approuvent sa *pia fraus* et admirent ce « martyr du mensonge ». Sans doute toute la gamme des opinions se rencontre aussi dans la Russie persécutée. On peut dire en tout cas que peu de gens là-bas se seront trompés sur la nature réelle de ses communiqués. Dans un pays où depuis treize ans les humiliations de l'esclavage vont toujours en *crescendo*, où tous ont appris que, pour survivre et garder quelques restes de liberté, il faut prendre une part involontaire à des « démonstrations prolétaires » (1), ou signer des déclarations auxquelles on ne croit pas, dissimuler d'une façon ou d'une autre, ou même espionner ses voisins au profit du Guépéou, la majorité des orthodoxes auront vite compris de quoi il s'agissait. Peu de ci-devant intellectuels, membres de l'Académie des Sciences, savants, artistes, etc., restés au service du régime soviétique afin de sauver la culture russe pour l'avenir, ont échappé à l'humiliation de

(1) Voir p. ex. DOUILLET, *Moscou sans voiles*, ch. 3.

voir leurs signatures publiées en bas d'absurdes et grossières déclarations préparées pour eux dans l'odieux jargon soviétique. Le patriarche Tichon dut en faire autant pour sortir de sa prison et sauver ce qui restait de l'organisation ecclésiastique. Mais après avoir compris qu'il s'agit, encore une fois, d'un consentement donné à contre-cœur à un document mensonger ou demi-mensonger préparé par d'autres mains, pour mettre fin à une situation périlleuse, il reste encore à savoir de quelle manière, dans le cas concret, on aura jugé cet acte malheureusement si commun.

A côté de certains indices permettant de constater des tendances favorables au métropolite Serge en Russie, d'autres documents ont été publiés à l'étranger provenant de milieux qui lui sont hostiles. Vers le milieu du mois de juin, parut dans les *Poslednyja Novosti* (2) un écrit anonyme, daté de Moscou, du 12 mars, dans lequel un groupe de croyants, dont on ne connaît ni le nombre ni la situation, donne la réponse correcte aux questions des journalistes sur la réalité de la persécution, pour « dissiper la calomnie et le mensonge » des réponses du métropolite Serge. Inutile de reproduire ici la longue liste des faits passés prouvant à satiété l'épouvantable réalité de la persécution, et dont le dernier cité est l'expulsion du métropolite lui-même de sa propre maison à Moscou, le 22 janvier. Après avoir déclaré que l'Église, à l'exemple des premiers chrétiens, sera bientôt forcée de se cacher dans les catacombes, les auteurs se réfèrent, comme dernière preuve, à une note remise par le métropolite au gouvernement soviétique le 19 février (le jour même de son interview avec les journalistes étrangers), où il demande la cessation de nombreuses injustices administratives dont souffrent les orthodoxes. Ce document est donné par eux en appendice et nous en parlerons plus loin. Ils y voient un méprisable

(1) Paris, nº 3, 401.

effort du métropolite pour « obtenir un pourboire » du gouvernement après ses fausses déclarations. Sa pétition regardant principalement des questions secondaires d'ordre matériel qui ne peuvent intéresser que les membres du clergé actuellement en liberté, révélerait, d'après eux, son indifférence devant les tragiques besoins fondamentaux de l'Église, et le sort des exilés. Il serait indifférent aussi au fait que sa déclaration a privé l'Église orthodoxe de la protection de l'opinion publique européenne. Elle a été le baiser de Judas, la suprême trahison.

Ce document anonyme, provenant d'un milieu qui rejette l'autorité du synode de Mgr Serge, — fruit d'un « compromis avec le pouvoir soviétique », par lequel un groupe d'évêques, lors de la déclaration de 1927, « s'achetèrent une liberté d'action relative », — ne semble pas pouvoir justifier en réalité son titre de *Réponse de l'Église orthodoxe.* Mais il représente une tendance d'opinion qui doit avoir une certaine importance en Russie. On rapporte des faits témoignant du mécontentement du peuple. Mgr d'Herbigny écrit : « L'impression faite par ces déclarations si contraires à la vérité fut énorme dans le public russe, mais très opposée à ce qu'attendaient les Soviets. Les fidèles manifestèrent sévèrement leur irritation. Les membres du synode et le métropolite Serge lui-même ne purent plus se présenter dans les églises sans être outragés par leurs ouailles. A l'église de l'Ascension, de Nikitskié Vorota, Serge fut non seulement injurié, mais frappé ; à l'église de la Tverskaja, l'évêque Pitirim, ayant voulu justifier Serge et son synode, fut réduit au silence. De même, l'évêque Philippe, à l'église de l'Épiphanie, dans le quartier de Dorogomilovo...La même opposition devait trouver mille occasion de se manifester (1).

(1) Ceci est confirmé par ce que l'évêque Séraphim, de l'Église synodale d'Ukraine, récemment arrivé de l'U.S.S.R., a déclaré au journal émigré *Rull* vers le milieu de juillet. Il a ajouté qu'un ecclésiastique qui se soustrairait à la juridiction du métropolite Serge serait menacé d'emprisonnement.

Le gouvernement soviétique n'en a pas moins enregistré comme un succès le fait que beaucoup de fidèles, pour marquer leur mécontentement contre leurs évêques, cessent de fréquenter les églises, ou ne consentent à revenir que dans celles où l'on omet la prière pour le métropolite » (1). Cette révolte se répercute sans doute aussi dans une certaine mesure à l'intérieur de la hiérarchie tichonienne.

Les *Cerkovnyja Vědomosti* de cette année continuent à publier des écrits dirigés contre le métropolite Serge par certains ecclésiastiques en Russie. Ainsi dans le n° 1-2, sous le titre *La littérature ecclésiastique dans la Russie soviétique*, M. E. Macharoblidze affirme, dans une courte préface, que le métropolite Serge peut quelquefois profiter de la typographie du gouvernement soviétique pour faire imprimer ses déclarations, ukazes, etc., mais que « la vraie Église orthodoxe et ses chefs » en sont réduits à écrire à la machine ou à polycopier une littérature secrète et anonyme. Les auteurs de cette littérature très répandue, et tous ceux qui la distribuent ou la retiennent, seraient l'objet de persécutions impitoyables de la part des bolchéviques, secondés en ceci, du moins indirectement, par le métropolite Serge et son synode. Elle accuse ces derniers d'une trahison qu'aucune torture ne peut justifier, discute la question des rapports entre l'Église et l'État, examine la manière dont l'unité ecclésiastique peut être rétablie, et donne tort aux métropolites Serge et Euloge dans la question des rapports avec l'étranger. En un mot, elle représente en Russie des opinions semblables à celles du Synode émigré, dont les *Cerkovnyja Vědomosti* sont l'organe officiel. Le premier document (2) est un traité anonyme et sans titre, provenant d'un milieu où toute reconnaissance du pouvoir soviétique par l'Église est catégoriquement rejetée ; l'essence du bolchévisme, l'Écri-

(1) *La persécution religieuse diminue-t-elle en Russie? — Revue des Deux Mondes*, du 15 juillet.

(2) Nos. 1-8 des *Cerkovnyja Vědomosti*, 1930.

ture sainte, l'exemple des Pères, l'inconséquence et le mensonge des déclarations « loyalistes » à partir de 1923 sont cités à l'appui de ce point de vue extrême. Le synode de 1918, qui appuya l'anathème lancé contre les communistes sacrilèges par la patriarche Tichon, est probablement le 8e concile œcuménique aux temps de l'antéchrist prédit par Séraphim de Sarov, et en tout cas inspiré et irréformable. Par conséquent le métropolite Serge et les siens ne sont pas meilleurs que les différents groupements schismatiques (Grégoriens, Rénovateurs, etc.) qui se sont succédés depuis 1921. Même certains évêques qui refusent sa juridiction, comme par exemple le groupe de Jaroslavl (1), sont au fond dans le même cas : ce sont des « demi-sergiens », des « demi-communistes ». Le patriarche Tichon lui-même, par ses déclarations d'août 1923, après avoir anathématisé les Soviets en janvier 1918, a fini par partager la même erreur(2), laquelle a commencé à germer chez lui le jour où il refusa de bénir une personne qui voulait conduire, à la défense des reliques de Serge de Radonež, 25.000 hommes prêts à résister jusqu'à la mort. L'auteur semble conscient d'être un peu « une voix criant dans le désert » : ceux qu'il condamne sont « la plus grande partie de l'épiscopat et du clergé », « la majorité, peut-être, de ceux qui prirent part au concile de 1917-18 » ; c'est « notre épiscopat » qui a reconnu le pouvoir des Soviets comme étant de Dieu ; « voilà déjà dix ans que pas un seul des évêques orthodoxes russes n'a osé résoudre cette question si importante pour nous ». Il ne s'agit donc probablement pas d'une opinion très répandue.

(1) Voir Chronique, 1928, p. 411-412, 536-537 ; 1929, n. 73.

(2) Dans une lettre pastorale, signée par le patriarche, les métropolites Tichon d'Ural et Séraphim de Tver, et l'archevêque Illarion, il est dit que l'Église est favorable au pouvoir soviétique, qu'elle prie pour lui, qu'il provient de Dieu, etc. L'auteur de l'étude rapporte aussi qu'il ordonna la commémoraison du pouvoir soviétique en 1923-24, — tout comme le métropolite Serge en 1928, — mais qu'il dut retirer cet ordre.

Un second document (1), intitulé *Analyse des actes de tous les groupements (hiérarchiques) depuis le* 16-24 *juillet* 1927, *avec indication des moyens de sortir de la situation qui s'est créée. Deux conversations de « deux amis », en forme d'exposition historique,* est beaucoup plus modéré. La partie parue jusqu'ici s'occupe de différend entre le synode de Moscou et le groupe de Léningrad-Jaroslavl, qui éclata en décembre-janvier 1927-28 (2) par suite des déclarations et dispositions du métropolite Serge. Le synode doit être reconnu comme un corps consultatif du métropolite tenant de lui ses pouvoirs, et non pas comme ayant une juridiction autonome. La déclaration de juillet 1927 sur le « loyalisme » doit être considérée comme l'opinion personnelle du métropolite Serge et de ceux qui sont d'accord avec lui ; elle n'est pas obligatoire pour les autres membres de l'Église et doit être examinée par tout l'épiscopat, y compris les exilés. Il faut révoquer l'ukaze d'octobre 1927 sur la commémoraison liturgique du gouvernement bolchévique et du métropolite Serge (3), et rappeler à leurs sièges les évêques qui en ont été éloignés à cause de leur opposition. Le métropolite devrait cesser de considérer ses déclarations comme infaillibles, les soumettre, avec les désaccords qu'elles ont causés,au jugement d'un tribunal d'évêques, et révoquer les suspensions dont il a frappé ses adversaires. De leur côté, les dissidents doivent reprendre leur ultimatum provocateur, afin de ménager les susceptibilités du métropolite, et faciliter l'intervention d'une tierce partie. La rupture, commencée par des suspenses illégitimes, n'est pas comparable à celle des Rénovateurs etc., et les fidèles ne doivent pas l'empirer en prenant ces suspensions au sérieux. Les dissidents ont eu tort de ne pas faire, avant de se séparer, les trois représentations officielles exigées par les canons. Ce

(1) *Cerkovnyja Vĕdomosti*, 1930, nos. 9-10, 11-12, 15-16 (à suivre).
(2) Chronique, 1928, p. 411-412, 536-537 ; 1929, n. 2, 30, 73.
(3) Chronique, 1928, p. 409-410.

document est plein d'esprit de modération, et reconnaît le métropolite Serge comme remplaçant légitime du métropolite Pierre, *locum tenens* du Trône patriarcal, qui est toujours exilé en Sibérie. Le synode de Moscou est inexcusable, mais on aurait dû lui résister avec plus de tact et de modération.

Les déclarations loyalistes du métropolite Serge en 1927 semblent avoir libéré de Solovki une douzaine d'évêques qui s'y rallièrent (1). Quelle est l'attitude des nombreux autres qui y sont restés, ou qui se trouvent emprisonnés ou exilés ailleurs, comme le chef de l'Église, le métropolite Pierre lui-même ? Évidemment leur opinion a beaucoup de poids auprès de tous, et leur attitude présumée est constamment citée, soit pour, soit contre le synode actuel, en Russie et à l'étranger. Ainsi, par exemple, dans une lettre au journal parisien *Vozroždenie* (du 11 août), le comte Grabbe déclare que l'archevêque Illarion et onze évêques enfermés avec lui à Solovki au moment de la déclaration, s'y opposèrent absolument et en principe et en pratique ; il tenait ceci d'un prêtre catholique polonais, le P. Sokolovski, libéré de Solovki en 1928. Mais ceci implique-t-il qu'ils rompirent la communion avec le métropolite Serge et ne le reconnurent pas comme chef *de facto* de l'Église ? La même question doit se poser en bien des cas ; il semble bien qu'à côté de certains qui se sont détachés complètement de lui, d'autres auraient adopté une ligne de conduite plus modérée. Sans doute la manière dont le chef du synode a récemment nié l'existence de la persécution aura encore aggravé le situation. Le facteur principal sera toujours l'attitude du *locum tenens* exilé, le métropolite Pierre Kruticky, et là-dessus il n'existe à peu près que des bruits contradictoires.

Le synode de Moscou a émis d'importants documents concernant les éparchies de l'émigration et celles de Pologne. Nous en parlerons plus loin.

(1) Chronique, 1929, 2.

Les partisans du métropolite Joseph de Léningrad et de son vicaire l'évêque Dimitri, entrés en schisme avec le synode de Moscou au début de 1928, détenaient dans l'ancienne capitale l'église de la Résurrection « au Sang » (1). Le *Bezbožnik u Stanka* du 1er juillet parle de services solennels qui y ont lieu « presque tous les jours », et où des « popes et évêques » prient devant les souvenirs du Tsar avec une ferveur particulière. Cette mention de *plusieurs* évêques « joséphins » (« un des groupes les plus réactionnaires des *cerkovniki* ») est-elle à prendre en sérieux ? Signifie-t-elle une augmentation du nombre des évêques dissidents à Léningrad ? En 1928 il n'y resta que l'évêque Dimitri, le métropolite Joseph ayant dû quitter son diocèse. Cette église est peut-être fermée aujourd'hui, car à l'occasion du jubilé des *narodovolcy*, héros de l'assassinat, les autorités ont décidé de la convertir en musée dédié à la mémoire de ces révolutionnaires ; cette décision ne fut pas mise en pratique, mais voici que l'on s'agite pour sa réalisation dans l'organe des sans-Dieu.

## 97.— L'Église synodale (Obnovlency, « Rénovateurs »).

Un évêque de l'Église synodale ukrainienne qui, étant sujet allemand, put quitter l'U. S. S. R. le 31 mai de cette année, donna des informations intéressantes à Berlin, au journal *Rulj*, vers le milieu du mois de juillet. Pour ce qui concerne la situation hiérarchique, l'évêque Séraphim souligne l'effort fait par le gouvernement persécuteur pour créér des factions et des schismes dans l'Église afin de diminuer son autorité. Ainsi, la censure permettait aux rares organes ecclésiastiques de publier seulement des articles polémiques dirigés contre d'autres tendances existant dans l'orthodoxie

(1) « Na krovi » — ainsi nommée parce qu'elle est bâtie à l'endroit où eut lieu l'assassinat d'Alexandre II, dont elle contient de nombreux souvenirs.

et défendait absolument les écrits d'ordre apologétique. Grâce à cette politique il existe en Russie blanche et en Ukraine sept branches considérables et plusieurs plus petites de l'Église orthodoxe. Toutes sont persécutées. Plusieurs évêques dirigent leurs diocèses comme des autocépalies indépendantes, suivant la recommandation du patriarche Tichon pour le cas où le pouvoir ecclésiastique légitime cesserait d'exister. Un organe ecclésiastique refuse-t-il de publier un article polémique, on répond : « Dans ce cas là nous n'avons pas besoin de votre publication ». Cela se passait en 1928 ; depuis le commencement de 1929 toute littérature religieuse est défendue.

Le même journal a publié un appel du synode ukrainien fait au gouvernement à la fin d'avril, contre les taxes insupportables imposées au clergé, dont 20 à 50 % sont forcés ainsi à abandonner leurs fonctions. Comme punition, le signataire de ce document, le métropolite Pierre, président du synode, se trouve actuellement dans une des prison de Moscou.

*Bezbožnik u Stanka* (n. 12) décrit une église des *obnovlency* à Moscou, dont les fenêtres et les portes sont couvertes de grandes affiches disant : « Ici les offices se célèbrent d'après l'ancien rituel orthodoxe. Cette église n'est pas rénovatrice (obnovlenčeskij) mais orthodoxe ». Les sectaires évangélistes, chassés de leur propre local, se sont adjoints aux Rénovateurs. « Il apparaît donc que toutes les disputes et différences dogmatiques s'éteignent ; les tichoniens, les obnovlency, les sectaires — c'est tout un. »

### 98. — L'Église vivante.

D'après le *Journal rouge*, l'ancien archevêque de l'Église vivante, André (autrefois suspendu), a déclaré dans un meeting à Orenbourg que le Christ n'a jamais existé (1).

(1) Cette ineptie est un des lieux communs de la « science » antireligieuse en Russie !

Puis il annonça qu'il abandonnait le sacerdoce, et se rendit à la fin du meeting au musée antireligieux local, auquel il remit tous ses ornements.

**99. — L'Église arménienne (1).**

Le synode national, qui devait avoir lieu le 26 octobre de cette année à Etchmiadzin pour l'élection d'un nouveau catholicos, a été remis indéfiniment. Ceci semble être l'œuvre des bolchéviques. Le catholicos devait être élu par des représentants de toutes les colonies arméniennes de quelqu'importance, dans le monde entier ; et dans plusieurs pays ces délégués avaient déjà été choisis.

## II. — RÉACTION RELIGIEUSE (2).

### A. — DANS L'ORTHODOXIE.

**100. — Signes de vie.**

Maxime Gorkij, le célèbre écrivain ami des bolchéviques, fonda un journal *Nos Succès*, à son retour en Russie il y a quelque temps. Dans le n° 6 de cette année (août) parut un article où il se moque de ses correspondants « sourds et aveugles » qui ne voient pas ces succès qui l'enthousiasment. Parmi les questions qu'il cite se trouve celle-ci : « Est-il possible que vous pensez vraiment que la religion a fait son temps ? »

(1) Nous la rangeons sous le titre général *Hiérarchies orthodoxes* pour des raisons de simple commodité.

(2) Nous renvoyons nos lecteurs à notre dernière chronique, où l'on trouvera une esquisse du développement général des affaires en Russie, et spécialement depuis le commencement de cette année ; elle peut servir de contexte aux informations un peu éparses, glanées de différents côtés, que nous donnons ici sur la vie religieuse et l'attaque athée, depuis la chronique du mois de juin.

Non, elle n'est pas morte — pas même en Russie soviétique. Dans les usines « Amo » et « Dinamo » près de Moscou, « les rites religieux sont accomplis non seulement par les ouvriers neutres (sans-parti) mais même par des ouvriers du parti (communiste). Chez la communiste Kramarovaja, dont la fille est *komsomolka*, il y a même toute une iconostase. Des *komsomolcy* et communistes de l'usine Amo prirent part aux funérailles religieuses d'un ouvrier. Au travail dans un dépôt, le citoyen Jašin chante des prières » (1). Dans les églises des quartiers industriels de Moscou, à Pâques, il n'y avait pas que des vieilles femmes. « Les églises étaient pleines... Il y avait quelques ouvriers, emmenant avec eux leurs enfants... Des ouvriers et des ouvrières vinrent à l'église. » (2). A Novaja Usmanj « la majorité de la jeunesse se trouve sous l'influence des popes et des sectaires. L'église est toujours remplie de jeunesse » (3). A Bučiga « il suffit de passer un seul jour de fête pour comprendre combien la vie locale est obscure et peu cultivée. Le jour a à peine commencé, que les cloches de l'église inondent la ville de leur bruit. Les habitants vont en grandes colonnes à l'église. La jeunesse est en tête : ce sont les chantres du chœur » (4). « A Možakovo on ne sait rien de l'athéisme. Beaucoup vont, comme autrefois, à l'église... La jeunesse est largement employée pour le chœur ». (5) A la campagne, « même parmi la jeunesse, il y a des croyants » (6). Des ouvriers occasionnels venus de la campagne, « beaucoup croient encore fermement à l'existence de Dieu et du démon » (7). « Au village de Grecova,

(1) *Bezbožnik u Stanka*, 1930, 7 (15 avril). Nous citerons ce periodique sacrilège, avec l'autre *Bezbožnik*, au moyen des sigles *B. u S.* et *B.* respectivement. Sauf indication contraire, les numéros mentionnés sont ceux de cette année, 1930.

(2) *B. u S.*, 9.

(3) *Ibid.*, 10.

(4) *Ibid.*, 11.

(5) *Ibid.*, 11.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*, 15.

six jours avant le Grand carême, le bruit courut qu'on allait fermer l'église. Les gens firent queue, désireux de se confesser et de communier une dernière fois. Tout un camp s'établit près de l'église. Chaque jour les popes confessèrent et communièrent 500 personnes... » (1).

Ces faits, cités au hasard de la masse des dénonciations qui ne cessent de paraître dans la presse antireligieuse, montrent que le « succès » de la longue persécution est loin d'être complet.

### 101. — Les églises.

On sait que la fermeture intensive des églises fut arrêtée au mois de mars par le gouvernement, agissant sous la pression de diverses influences (2). La circulaire du 15 mars *Sur les fautes commises dans la formation de kolchozy* parla de « déviations tout à fait inadmissibles de la ligne générale du parti, dans le domaine de la lutte contre les préjugés religieux », de « fermeture administrative des églises, sans le consentement de la vaste majorité des villageois, qui conduit généralement au renforcement des préjugés religieux ». Il ordonna aux organisations du parti de « mettre une fin décisive à la pratique de fermer les églises par voie administrative, — pratique *masquée par la fiction d'un désir* (3) public et spontané de le population. Ne permettre la fermeture d'églises que dans le cas d'un véritable désir de la vaste majorité des paysans, et alors seulement avec l'approbation des autorités administratives de la région. En cas d'insultes contre les sentiments religieux des paysans et des paysannes, soumettre les coupables à une sanction sévère. »

« De telles déviations, écrivit *Bezbožnik u Stanka* au mois

(1) *B. u S.*, 15, 16.

(2) Voir notre dernière chronique, p. 595.

(3) Remarquez la candeur de cet aveu.

d'avril (1), suscitèrent naturellement le mécontentement des croyants... Dans les derniers temps beaucoup de localités et de régions sont tombées dans l'autre extrémité ; *on s'efforce de rouvrir toutes les églises*, indépendamment de la question, quand et comment ces églises furent fermées. » Il y eut, en effet, des cas de réouverture un peu partout, d'autant plus qu'un grand nombre des églises nouvellement fermées restèrent tout simplement inoccupées.

Quelques exemples. Dans la région de Balašicha, les ouvriers de l'usine « Rykov », oubliant « que dans les villages vivent beaucoup de paysans étroitement attachés à la religion et à l'Église », avaient voulu fermer toutes les églises. Par suite de la forte agitation chez les paysans, ils ne réussirent qu'à en fermer deux, et dans les deux villages en question beaucoup sortirent du *kolchoz* communiste. Finalement dans l'un d'eux « on rouvrit l'église, et le service divin y continue. Mais les ennemis n'en sont pas tranquillisés. De village en village on répand le bruit que les ouvriers vont donner leurs salaires de six jours de travail pour rendre à l'église les cloches qu'on a enlevées » (2). Exactement la même chose, jusqu'aux rumeurs sur une réparation à faire par les ouvriers, est signalée à Sadki près de Dedovka (3). (Ne semble-t-il pas que les ouvriers, forcés à « exiger » la fermeture des églises des villages voisins, ont peut-être vraiment voulu faire réparation après le réouverture, en restituant les cloches enlevées ?) A Serpuchova les *bezbožniki* durent se plaindre de la « réouverture en masse » des églises ; à quoi les autorités locales répondaient : « Ce n'est pas maintenant le moment de calculer ce qui peut revendiquer le plus de signatures, la fermeture, ou la ré-

(1) N° 7, p. 6.

(2) *B. u S.*, 7, p. 22.

(3) *Ibid.*, 10, p. 6. — *B.* ajoute qu'après un *moleben* à l'église la foule s'en alla à Anosino et rouvrit celles du monastère local ; elle avait auparavant livré et gagné une bataille contre la police.

ouverture. Nous ouvrirons l'église de suite et contrôlerons après » (1). « En beaucoup d'endroits dans la région de Kaluga on prélève une taxe volontaire pour réparer et redécorer l'église. Dans la ville elle-même on a déjà rassemblé 2.500 roubles pour réparer la cathédrale ; la collecte continue » (2). A Vagžani, près de Nižni-Novgorod, « on a décidé de bâtir une église. Une quête intensive est en train ; en quelques jours on a reçu plus de 2.000 roubles » (3). A Chochol « on ferma l'église sans le désir de la majorité de la population. Souvent le vote pour la fermeture fut conduit ainsi : celui qui lève sa main en faveur de l'église est contre les révolutionnaires et un *fedorovec* (4). Il n'y en avait évidemment pas, — et l'on ferma l'église. Elle resta plus de six mois sans être employée pour les besoins de culture communiste. Les conditions indiquées par le gouvernement... ne furent pas remplies. » Finalement, après toutes sortes de troubles, à la démonstration communiste du premier mai, les participants, ayant écouté lecture des lois dans cette matière, « décidèrent de pétitionner pour la réouverture de l'église, et la punition des violateurs de la loi » (5). Un sans-Dieu raconte : « Au moment du mouvement collectiviste beaucoup d'églises furent fermées. Là où l'on eut le temps de les adapter comme institutions culturelles, elles restèrent fermées, mais là où l'on ne les transforma pas, elles se rouvrent. On remarque que pour la reconsécration de quelque petite église il arrive presque des dizaines de popes. Chacun d'eux, ayant entendu parler de cette réouverture s'y rend, croyant être seul, et voilà que beaucoup s'y rencontrent. Alors tous ensemble ils commencent à célébrer, toute une collection ; ils portent des icones tout autour, et con-

(1) *B. u S.*, p. 8.
(2) *Ibid.*, p. 8.
(3) *Ibid.*, p. 6.
(4) Secte anti-soviétique. Cf. Chronique, 1930, 6.
(5) *B. u S.*, 11, p. 8-9.

sacrent tous les coins de l'église » (1). A Krasnogorje « on a inventé un moyen extraordinaire pour la cohabitation paisible de la religion et de la culture. On a converti l'église en école de par la volonté des citoyens. Mais pour ne pas offenser les croyants et le *batjuška*... on laissa le sanctuaire pour les offices » (2). Dans une région, des agitateurs ambulants assurent que Kalinine a permis de rouvrir les églises et de fermer les clubs communistes, parce que la collectivisation est « supprimée » (3). *Vozroždenie* (du 25 août) publie une lettre reçue de Russie, où l'on dit : « Dans notre église de l'Ascension on fait de belles réparations, et un peintre est occupé à peindre pour elle une icone de proportions gigantesques. »

Évidemment beaucoup des églises fermées pendant la grande attaque, surtout celles qui furent aussitôt transformées en institutions soviétiques, restent séquestrées. Mais un assez grand nombre d'entre elles a été rendu au culte ; et même, malgré la pénurie actuelle, on fait des décorations, des constructions nouvelles ça et là, — beaucoup moins sans doute qu'il y a quelques années. La réaction officielle fut à peine sentie dans certaines régions ; dans d'autres elle eut des effets remarquables. *Bezbožnik u Stanka* (nº 15, p. 22) décrit un administrateur soviétique de l'Ukraine qui fulmine contre « les excès de gauche ». Une église catholique est fermée — de quel droit ? Elle est vide, personne n'y va, il n'y a pas de prêtre. « Des bêtises ! On peut chercher un prêtre. Il faut ouvrir l'église. Qu'on y prie librement ... En aucun cas, l'on ne peut la fermer. » Une synagoque a été convertie en cinéma, avec le « consentement » de 90 % des croyants. « On l'a fermé par voie administrative ; allons, admettez-le ! » Il écrit des actes, menace de procès criminels, etc. Ailleurs la maison des évangélistes a été convertie en école.

(1) *B. u S.*, 13, p. 7.
(2) *Ibid.*, 13, p. 10.
(3) *B.*, juillet.

« Sur quel fondement ? » — « Mais nous n'avons pas d'école ». — « Je ne veux rien savoir. Rouvrez-la de suite. » — « Mais les évangélistes eux-mêmes sont d'accord. » — « Pas un mot... » Le peuple, conscient de cette réaction générale reprit courage et se mit à s'agiter pour qu'elle allat jusqu'au bout. Il eut l'impression, comme disait le prêtre qui « chômait » dans son village de Slobodka, que « maintenant, *de par une loi du pape de Rome, toutes les églises doivent être ouvertes*, et donc nous devons rouvrir aussi la nôtre » (1).

A la fin d'août, en comparaison avec la grande lutte de l'hiver passé, les sans-Dieu avaient l'impression qu'il y avait « maintenant une tranquillité opportuniste de droite, *coupée par le son des cloches dans les églises nouvellement ouvertes*, et par les prêches contre-révolutionnaires des popes et des sectaires » (2).

En fin de compte, souvenons nous qu'en 1912 il y avait en Russie 50.000 églises paroissiales orthodoxes. Dans les derniers temps on en a fermé peut-être 2.000 ; mais il en reste quelques 30.000. Enlevez aussi celles qui se trouvent actuellement dans les nouveaux pays limitrophes, et l'on voit que les bolchéviques n'ont pas pris grand'chose jusqu'à présent... Combien d'églises sont encore fournies de clergé ? Voilà la question principale.

**102. — Icones.**

Voici un extrait d'une lettre expédiée des environs de Moscou peu après Pâques. « On accueillit la Pâques sans le son des cloches : elles ont été enlevées, et les églises sont devenues des catacombes. Mais cela ne doit pas décourager. Entre Noël et Pâques nous avons eu un signe. En effet, vers la Noël il y eut beaucoup d'iconoclasme. On emporta les icones, beaucoup d'habitants les apportèrent eux-mêmes

(1) *B. u S.*, 15, p. 14.
(2) *Ibid.*, 16, p. 2.

sur la place. Elles y furent entassées et allumées ; toutes brûlèrent. Mais quand tout cela fut fini, on commença à en acheter et commander de nouvelles, et il y en eut une telle demande, que non seulement les peintres habituels mais aussi de bons artistes de profession se mirent à peindre des images. Et on les peint non pas d'après l'imagination, mais d'après les meilleurs modèles anciens ; et pas avec de simples huiles — on prépare les matériaux selon les traditions reçues des maîtres les plus célèbres. Nous pensions que pas une trace de ces traditions ne restait, que tout était éteint. Mais non, dans la mémoire populaire les traditions sont vives, et les modèles des figures sont religieusement conservés. Et maintenant les habitants, surtout ceux des ateliers et des fabriques, n'achètent pas comme avant,... ils achètent avec discernement et choix, et les plus pauvres ne se refusent pas à les payer 10 ou 15 roubles la pièce. Et ils demandent encore que ce ne soit pas n'importe quel bois, tilleul ou tremble, ils exigent du cyprès. Nous pensions que même le nom de peinture sur bois de cyprès n'existait plus, mais il est reparu comme surgi de la terre... Donc voilà ce qui est arrivé — non pas la destruction des icones, comme nous pensions au début avec notre faible raison, mais une grande rénovation des icones parmi le peuple. Le badigeonage superficiel et profane de Cholnj et de Palecha a brûlé, et une iconographie profondément religieuse s'établit à sa place. Et quand on pense à cela on voit un signe, et l'on comprend d'une autre manière beaucoup des événements de notre vie » (1).

Ajoutons à ce récit si intéressant qu'en réponse à l'iconoclasme, la rénovation *miraculeuse* d'icones semble avoir lieu quelquefois. Cet *obnovlinie* est un phénomène préternaturel spécifiquement orthodoxe et ce n'est pas seulement depuis 1917 qu'on le signale. Les innombrables profanations en auraient augmenté la fréquence. Ce serait

(1) Publié dans le journal émigré *Dni* (25 mai), qui donne souvent des lettres intéressantes provenant de Russie soviétique.

une des « manœuvres mensongères » par lesquelles les *kulaki* s'efforcent d'arrêter la collectivisation (1). On signale, par exemple, une rénovation de l'image de la Mère de Dieu de Kazan, annoncée par une femme dans la région de Romensk près de Moscou, et qui « souleva un grand mouvement ecclésiastique » (2). « Des rénovations d'icones en masse sont devenues un phénomène systématique. Tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, une face de Dieu couverte de crasse commence soudainement à reluire, et sur les lèvres desséchées de la sainte Vierge paraît un frais sourire. Non seulement ces rénovations sont crues encore par les vieilles femmes ténébreuses, — même un secrétaire de cellule communiste a cru à ces miracles, et fut frappé d'une contrition divine pour ses péchés » (3). On dit que des cas semblables ont lieu aussi en Pologne et dans l'émigration.

### 103. — Merveilles.

Outre les rénovations d'icones, les milieux paysans sont en général imprégnés d'une atmosphère apocalyptique de merveilleux. « Les *kulaki* effrayent les croyants par des sermons sur la fin du monde, par des inepties comme la pluie enflammée, par des apparitions de saints, par la distribution de lettres « du ciel », « du Christ lui-même », par des « rénovations d'icones » (4). Ici quelqu'un a été miraculeusement guéri (5) ; là la Vierge est apparue pour défendre d'entrer dans le *kolchoz* (6), une image mystérieuse a été vue par certains (7), une lampe s'allume miraculeusement, ou l'on entend chanter des anges. Dans le village de Nečaevo (région

(1) *B. u S.*, 16, p. 2.
(2) *B.*, août
(3) *B. u S.*, 16, p. 7.
(4) *Ibid.*, p. 2.
(5) *Ibid.*, p. 15.
(6) *Ibid.*, 11, p. 7.
(7) *Ibid.*, 15, p. 19.

de Rjazanj) une femme paralytique, la « sainte mère Matréna » prophétise contre les Soviets (1); à Mordovo (Borisoglebsk) le « fou pour le Christ » Petja est vénéré pour sa sainteté par des milliers de paysans, surtout des femmes, qui viennent vers lui de toute la région ; malgré l'agitation, les autorités l'éloignent, mais il reparaît au bout de trois jours (2).

Les lettres miraculeuses, écrites souvent en « caractères d'or », sont spécialement fréquentes ; *Bezbožnik* en cite une, remise par la Mère de Dieu à deux petits pasteurs près de Kiev : « Craignez Dieu, observez les fêtes. Bientôt je viendrai juger le monde des impies. Écoutez et comprenez ; qui m'a reniée périra. Bientôt les justes se réjouiront. »

Les jours de l'antéchrist sont venus, c'est la fin du monde. « Gardez votre monnaie, il n'y aura bientôt plus d'argent... Le pouvoir soviétique le ramasse pour bâtir un palais tout en argent pour l'antéchrist » (3). « L'heure est arrivée où les prédictions du Seigneur se réalisent — l'antéchrist règne sur la Russie. On force les serviteurs de Dieu à se séparer et se défroquer » (4). « A certains endroits les popes réduisent les paysans croyants à un état de stupeur par des rumeurs sur la fin du monde, et les forcent à se confesser » (5). « Dieu enverra en 1931 la famine et la peste», disent les paysans (6).

### 104. — Les fermes collectivisées.

Comme nous avons dit dans notre dernière chronique, c'est surtout autour de ces *kolchozy* que se mène aujourd'hui la lutte pour et contre Dieu. Les prêtres et les plus croyants sont généralement les ennemis actifs de la collectivisation, et ce n'est pas sans raison que le métropolite Serge affirme

(1) *B. u S.*, 16, p. 2.
(2) *Ibid.*, 15, p. 19.
(3) *B.*, n. 44.
(4) *B. u S.*, 10. p. 20.
(5) *Ibid.*, 16, p. 2.
(6) *B.*, octobre.

qu'ils sont punis pour « contre-révolution », c'est-à-dire pour avoir agi contre cet instrument de déchristianisation. Les journaux antireligieux sont pleins de dénonciations de divers actes de violence. Une foule de paysans, par exemple, se jette sur un propagandiste athée pour le battre, en criant : « Mort à tous ceux qui sont contre Dieu» ; ou bien des granges sont brûlées, du bétail et des instruments sont détruits, des *kolchozniki* sont attaqués, etc. Le *kolchoz* est identifié avec Satan, l'antéchrist, l'enfer ; des rumeurs épouvantables circulent à son sujet, qui retiennent ceux qui oseraient y entrer. Dans le gouvernement de Tula, « on lança des bruits sur la fin prochaine du monde, la descente sur terre de l'antéchrist qui est en train de fermer les églises. Agissant ainsi sur les paysans arriérés, les gens d'église en effrayèrent tellement certains, qu'ils marchèrent vingt ou trente *verst* pour faire baptiser leurs enfants âgés de cinq ans, avant la fin du monde, et payèrent cinq roubles au pope pour le baptême... Il y eut des cas où les femmes importunèrent leurs maris et leurs enfants pour qu'ils n'entrassent pas dans le satanique *kolchoz* ... elles recourent parfois à des menaces de divorce... Les paysans les plus arriérés ont cessé de travailler, considérant le travail comme inutile ; ils attendent la fin du monde et la descente de l'antéchrist » (1). Sameck (Kostroma) le prêtre déclare que, « en entrant dans le *kolchoz* il faut se confesser et communier, car celui-ci est le premier pas vers le socialisme, et le socialisme — c'est l'enfer. Beaucoup de femmes ont déjà commencé à se confesser et communier » (2). Sous l'influence cléricale certains paysans pétitionnent : « Étant donné que le *kolchoz* est la voie qui mène à l'enfer et les peines éternelles, veuillez nous en exclure » (3). Les paysans, surtout les femmes, craignent d'y recevoir « la marque de l'antéchrist » ; les prêtres leur

(1) *B.*, fin-juin.
(2) *B. u S.*, 15, p. 16.
(3) *Ibid.*

annoncent qu'ils n'admettront plus dans l'église, ni ne baptiseront leurs enfants, et que dans le *kolchoz* elles seront obligées de se couper les cheveux, de jeter leurs icones, etc.(1). Tous les enfants leur seront enlevés, pour être élevés comme communistes (2). On raconte même que toutes les femmes y seront « collectivisées » ; que les *kolchozniki* dorment tous sous une seule couverture d'immenses proportions. « Vos enfants iront pieds-nus, vos femmes seront communes ». Il apparaîtra une colonne de feu qui dévorera les membres du *kolchoz*. « Une croix est tombée du ciel avec la neige et a tué un communiste qui prêchait la collectivisation ». « On vous mettra une marque de l'antéchrist sur le front, car le *kolchoznik* renonce à Dieu ; une autre sur la main, signe du renoncement à l'indépendance ». « Dans le *kolchoz* vous mourrez de faim, dit un moine, on vous coupera des tranches de chair ». « Dans une des provinces, dit le prêtre de Sudzily, sont apparus cinq saints avec des bannières et personne ne put leur résister ; ils s'occupèrent de défendre ceux qui n'entrent pas dans le *kolchoz*. Et à Moscou un saint s'est révélé auquel un ange est déjà venu trois fois pour lui dire que la limite est atteinte et que bientôt viendra l'écroulement universel » (3).

Beaucoup de fermes collectives ont été dispersées ou entravées par suite de cette agitation apocalyptique. Voici une missive et qui ne resta pas sans effet :

« Note.

« Au *kolchoz* « *Bezbožnik* », de la part de la société pacifique des orthodoxes nommée « Amour de la Vérité ».

« Nous protestons contre votre *kolchoz* athée, et nous vous prévenons que nous demanderons à Dieu de prendre les mesures les plus décisives contre vous. Qu'il fasse même en sorte qu'il ne reste de votre *kolchoz* qu'un endroit nu,

(1) *B. u S.*, 9, p. 22.
(2) *Ibid.*, 7, p. 13.
(3) *Antireligioznik*, 6, p. 114.

où il n'y aura pas une pierre et où pas une mauvaise herbe ne croîtra. Nous espérons que vous abandonnerez cette œuvre impie et insensée. Avec notre salut bienveillant... »

Les paysans athées se moquèrent de cette note, mais « les amis de la vérité » intimidèrent les gens et personne n'est entré dans le *kolchoz* (1).

Ces quelques citations aideront à comprendre combien la collectivisation est synonyme d'athéisme, et combien elle permet au régime soviétique de sévir contre les croyants qui s'y opposent.

Il y a cependant des fermes communistes où la religion survit. Ainsi, dans la région de Tula, on prie sur les champs pour que la sécheresse, punition de Dieu, prenne fin. A Vasilkov les *kolchozy* arrêtèrent la moisson pendant trois jours, pour la fête patronale de l'église locale. Dans la région de Sretensk ils célèbrèrent avec grande solennité la fête de l'automne (2).

## 105. — Les moines.

Il y a encore des moines et des moniales en Russie soviétique. Ils sont souvent cités comme les meneurs de révoltes religieuses. Inutile de citer une longue liste des faits divers de ce genre, où la presse athée dénonce l'hiéromoine un tel, ou la religieuse une telle. En voici un exemple ; la scène a lieu dans une usine près de Moscou.

« La nuit de Pâques, les ouvrières de l'équipe nocturne furent étonnées par des sons peu communs :

« *Christo-os voskre-e-se iz mer-r-r-tvych, smer-r-r-tijn smertj popr-r-rav...* » (3).

« Est-ce que le Saint-Esprit n'est pas descendu sur la fabrique « Mostrikaž » ?

(1) *B. u S.*, 15, p. 16.
(2) *B.*, divers nos.
(3) « Le Christ est ressuscité des morts, par la mort Il a vaincu la mort.. » ; c'est le fameux chant pascal de l'Église orientale.

« En réalité l'affaire fut plus simple : l'ouvrière en soie Kuricyna (une ancienne moniale) célébrait solennellement la sainte liturgie, se servent d'une machine comme pupitre. Certaines ouvrières, s'intéressant à ce rare spectacle, s'approchèrent de la Kuricyna et se mirent à la plaindre :

« — Elle s'est probablement fait mal avec la machine ; eh ! comme elle souffre !

« — Il faut chercher de l'aide médicale !

« — Elle a trop mangé !

« Le chef de l'atelier arrive, attiré par le bruit. Tous se tiennent là, regardent et s'étonnent. Mais la « sainte » Kuricyna ne leur prête aucune attention.

« Elle prie, les yeux levés vers le ciel, et des larmes de dévotion tombent de ses yeux sur la soie.

« Le contremaître la voit et ne peut se contenir :

« — Cesse tes folies... Tu mouilleras toute la soie !

« Mais la Kuricyna en a pour longtemps. Finalement elle cesse de prier, sèche ses larmes et s'approche doucement pour donner le baiser pascal à tous, à tour de rôle. Les ouvrières, effrayées et déconcertées, s'éloignent d'elle...

« Le 25 avril la Kuricyna parut humblement à l'usine et annonça, pour ainsi dire en passant, qu'à son profond regret elle doit quitter le travail pendant une ou deux semaines, puisqu'elle va... en pèlerinage ; elle est venue demander qu'on lui accorde cet intervalle de vacances. On lui demande avec curiosité où elle a tout à coup pris cette idée et où elle va :

« — Le *starec* de sainte vie me commande d'aller à l'ermitage de Sarov (1).

« Ayant compris que la ci-devant nonne s'en va « prier » par l'ordre de quelque pope, le président de la commission ouvrière et le secrétaire de la cellule communiste commencèrent à lui prouver que son acte porte atteinte à la disci-

(1) Ce sera le grand *starec* Séraphim de Sarov, mort il y a cent ans et canonisé par l'Église russe.

pline du travail, nuit à la production, et ainsi de suite ....»

Peine inutile, après beaucoup d'agitation, la « furieuse petite sainte » s'en alla « sans bénédiction », fut exclue de l'association ouvrière et privée de son travail (1).

On sera étonné d'entendre parler de grandes communautés religieuses existant encore. Mais voici que dans l'ancien monastère *Alekseevskij* il existe encore *environ* 300 *moniales* à côté des ouvriers qu'on a installés dans les bâtiments et qui d'ailleurs sont souvent influencés par elles (2). Dans la localité lointaine de Pschu (république soviétique d'Atchazie), où « le régime soviétique n'a pas existé en pratique jusqu'à la fin d'avril 1930 », les moines du monastère Nouvel-Athos se refugièrent en 1925 après la fermeture de leur couvent. Ils pénétrèrent dans la forêt, coupèrent les arbres, s'emparèrent de la terre, bâtirent des cellules et des chapelles, plantèrent des jardins, et commencèrent à étendre leur influence sur le paysans. En 1929 l'administration en dispersa quelques-uns, mais environ 200 restèrent. Toute la vie locale était dirigée par leur conseil ecclésiastique ; l'école soviétique était fréquentée par neuf enfants seulement, tandis qu'une centaine recevaient l'instruction des moines. Le conseil ecclésiastique leur donnait tout le nécessaire,pain, bois, etc. Ils auraient défendu de profiter de l'aide médicale gouvernementale : « La vaccination met la marque de l'antéchrist sur le corps humain. » Il ne faut ni planter, ni semer, ni élever du bétail ; car en 1933 aura lieu la fin du monde et le jugement dernier. Tous les chrétiens pieux, y compris les moines, seront cachés par la sainte colline (endroit favori de l'établissement des moines à Pschu), quand commencera le tremblement de terre et toutes les terreurs de la colère divine » (3).

(1) *B. u S.*, 10, p. 15.

(2) *Ibid.*, p. 7. Une aussi grande communauté serait, chez nous, plutôt une rareté !

(3) *Ibid.*, 15, p. 17.

**106. — Le « Pape de Rome ».**

La presse soviétique tâcha d'abord de passer sous silence les protestations du Saint-Siège, mais elle dut finalement en parler. Bientôt le peuple comprit toute l'importance de l'action du « Pape de Rome », que les communistes accusent vouloir organiser une « croisade » militaire contre l'Union soviétique, au nom du capitalisme bourgeois. Nous avons déjà rapporté (n. 101) la déclaration d'un prêtre, que « de par une loi du Pape de Rome, toutes les églises doivent être ouvertes ». « Les agitations des popes et des sectaires se résument actuellement dans un effort pour écarter l'attaque des masses athées, en profitant de la croisade des popes de l'étranger » (1). « On organise la persécution de l'Église russe, dit un agiteur religieux ; on ferme les églises de Dieu ; on n'y admet pas les fidèles. Voilà la Pâque qui arrive, et vous allez tous travailler — vous avez la *nepreryvka* (2) à l'usine. Mes enfants, dans quel État a-t-on jamais vu cela ? Ce n'est pas sans raison que maintenant le Pape de Rome, vicaire du Christ sur la terre, se préoccupe de nous autres pécheurs, et offre des prières »(3). Et d'une lettre à un soldat : « Prie pour le Pape de Rome, il nous a donné la liberté. On avait fermé notre église et on nous avait tous chassés dans le *kolchoz*, mais le Pape de Rome a ordonné au régime de l'antéchrist de rouvrir les églises et de disperser le *kolchoz*. Maintenant on a rouvert notre église, et le *kolchoz* s'est écroulé » (4). Après une conférence donnée par un *bezbožnik* contre Pie XI, certains ouvriers étaient ouvertement mécontents du conférencier. « Les *bezbožniks*, à leur avis, noircissent le Pape uniquement parce qu'il a agi en faveur des

(1) *B. u S.*, 7, p. 2.

(2) Nouveau système de distribution « incessante » du travail dans la semaine ; une des grandes armes contre la religion, dont il supprime les fêtes.

(3) *B. u S.*, 7, p. 13.

(4) *ibid.*, 9, p. 18.

fidèles. Un des jeunes ouvriers fit même une démonstration, sortant du « coin rouge » avant la fin de la réunion. Un autre, déjà avancé en âge, explique après le débat : « Tous aiment le pouvoir — inutile de mettre le Pape en cause. Moi, je suis ouvrier ; et moi aussi, je n'aime pas travailler au banc. Je veux aussi monter plus haut, plus près du pouvoir, pour travailler moins. C'est la même chose chez les papes » (1). A une conférence des enfants athées (sic !) tenue en avril-mai à Moscou, un des jeunes délégués dit que dans sa région la Ligue des sans-Dieu militants ne voulut pas agir, bien que les enfants eussent fait le tour des maisons et obtenu des signatures en nombre suffisant en faveur de la fermeture des églises. « Elle entra en panique — probablement effrayée par le Pape de Rome », dit-il (2).

Non, les protestations du Saint-Père ne sont pas restées sans effet, et le prestige de la papauté est immense dans le pays des Soviets. Mgr d'Herbigny, dans l'article de la *Revue des Deux Mondes* déjà cité, écrit : « Des lettres de remerciement arrivèrent à Rome, expédiées spontanément par des orthodoxes, des juifs ou des musulmans qui avaient recours aux voies les plus diverses. De braves paysans, des gens simples, écrivaient à une adresse allemande, en demandant que leur message fût ensuite transmis au Vatican. Bornons-nous à citer une de ces lettres :

« A Sa Sainteté le Pape Pie XI.

« Au nom des femmes russes — mariées, sœurs et mères, — dont l'âme garde le souvenir du nom de Dieu et l'a toujours sanctifié, j'ai voulu dire le plus vite possible, à Votre Toute Sainteté, quelle joie et quel bonheur a rempli leurs cœurs lorsque d'un coup nous apprîmes, nous, souffrantes et tristes, l'heureuse nouvelle que vous avez appelé tous les hommes à prier pour les orthodoxes, pour leur foi outragée... Saint

(1) *B. u S.*, 10, p. 7.
(2) *Antireligioznik*, 6, p. 103.

Père ! Il y a des sentiments si élevés, si profonds que la langue humaine ne peut pas les exprimer...

«Et les cœurs qui bénissent votre Saint Nom, je ne peux moi, si faible en paroles, exprimer l'enthousiasme et l'admiration qu'ils ressentent ! C'est pourquoi, Très Saint Père, j'ose me jeter à vos pieds en pensée du moins, et les arroser de mes larmes.

« Du fond de mon âme et de mon cœur russe, au nom de toutes : nous Vous remercions !... Nous Vous bénissons d'un seul cœur et d'une seule voix ! ! !

« Une femme russe. »

« Une simple femme orthodoxe décrivait dans une lettre adressée en Allemagne un interrogatoire qu'elle venait de subir, dans un village :

« Pourquoi as-tu été prier et brûler des cierges devant saint Nicolas le 12 mars ?

« — Parce qu'on m'avait rendu mon cochon, après que le Pape avait dit de prier ce jour là.

« — Mais sais-tu seulement qui est le Pape ?

« — Non. Seulement il doit être fort, puisque vous êtes si fâché contre lui pour la peur qu'il vous fait.

« — Peur ? Pas plus que de ton Christ, dont il se dit le vicaire (ici une grossièreté).

« — Ah ! s'il est l'évêque-vicaire du Christ, je comprends sa force et votre colère. Et je me suis signée. Sonia, écris à ce Pape, évêque-vicaire du Christ, combien je l'aime et je le remercie, en disant chaque jour pour lui quarante *Gospodi pomiluj* (1) — et j'en ajoute quarante pour nos diables afin qu'ils se convertissent et prient un jour aussi le Christ, avec le Pape et avec nous tous ».

Ce « Pape de Rome » tant aimé aujourd'hui du peuple orthodoxe, figure partout dans les caricatures bolchéviques les plus dégoûtantes ; vieillard hideux et sanguinaire, oppres-

(1) Le slavon pour *Kyrie eleison*.

seur du prolétariat, qui lance une croisade armée, financée par les bourgeois, contre le paradis soviétique. Sans le vouloir les communistes font de la propagande pour le rapprochement et l'union des Églises dans la Russie libérée de l'avenir...

**107. — Les enfants.**

Voici une lettre d'une grand'mère, sur son petit-fils. — « Pour Petja, n'aie pas peur ; aussi longtemps que je vivrai il sera sauf. Il prie Dieu matin et soir, va avec moi à l'église, se prépare avec moi à la communion. Les deux dernières années il revenait souvent de l'école avec des contusions, tout rossé. — Grand'mère, dit-il, ils parlent mal de Dieu et vont à des démonstrations athées, et moi je ne veux pas. Alors les enfants livrent bataille. — Je voulais le reprendre de l'école. Mais maintenant il revient tranquille, il est le meilleur élève ; les élèves et les maîtres le respectent et ne le touchent plus. N'aie pas peur, je le préserverai » (1).

A mesure que l'instruction publique devient plus antireligieuse (un très grand nombre de maîtres d'école sont encore croyants cependant, ou au moins neutres), la lutte pour l'âme des enfants se livre surtout entre l'influence du foyer paternel et celle de l'école athée. La proportion des enfants croyants varie. Pour prendre des exemples, dans la région de Balašov « le pourcentage des enfants croyants a indubitablement diminué, mais insuffisamment encore ; par exemple, l'année passée (1929), dans les écoles de la deuxième catégorie, il y en avait 20 à 25 %, dans celle de la première 30 à 35 % ; aujourd'hui, en 1930, il y en a respectivement 10 à 15 % et 20 à 25 %. Un pourcentage considérable des enfants entrent dans la catégorie des chancelants. » Mais là ou l'influence communiste est faible, « représentez vous ce tableau. L'école inspire à l'enfant une philosophie matérialiste, mais quand il revient à la maison, ses parents ne

(1) Dans *Vozroždenie*, 25 août.

lui donnent pas à manger avant qu'il ne se signe, lui mettent une croix autour du cou, le forcent à aller prier à l'église, à se confesser, etc. Dans la banlieue de Serdobsk, sur 487 élèves de la première catégorie, 50 à 60 %, sous la pression des parents, vont se préparer à la communion » (1).

Qui gagnera finalement cette bataille entre la famille et l'école... ?

### 108. — Communistes religieux.

Il y a des croyants même parmi les représentants du régime soviétique et les membres du parti communiste.

Le président de la commune de Kojukov tient un coin de son bureau plein d'icones où l'on allume une lampe les jours de fête ; dans une assemblée de la commune il parle contre l'imposition de taxes au clergé, qui « exerce son ministère non pas pour gagner sa vie, mais pour sauver son âme » (2). Le candidat communiste Šabaev à Šalkino fréquente régulièrement l'église et est ami des prêtres. A Kazan les autorités ferment les yeux sur le fait que neuf sociétés religieuses n'ont pas payé la taxe (3). « Il y a eu des cas où, grâce à l'absence de travail antireligieux, des pionniers (enfants communistes) allaient à l'église, faisaient bénir des gâteaux, portaient des croix, et ainsi de suite » (4).

Le Soviet de Kolomdinsk donna gratuitement pour la construction d'une église la quantité de bois nécessaire (5). La *komsomolka* Trubina porta une icone dans une procession religieuse. Dans la république de Čubaš «certains communistes savent combiner le travail pour le parti avec l'assistance aux services religieux » ; les autorités entreprennent de restaurer cloches et églises ; de nouvelles églises se bâtissent,

(1) *Antireligioznik*, 5, p. 84-85.
(2) *B.*, fin juin.
(3) *Ibid.*, mi-octobre.
(4) *Antireligioznik*, 5, p 87.
(5) *B. u S.*, 8, p. 11.

payées, par leur ordre, du travail de tout le village ; des membres du parti participent aux comités de construction, observent les fêtes ; l'un d'eux a même fonctionné comme lecteur à l'église. « Un pope avec des icones n'est pas chose rare dans les maisons de communistes, qui en attribuent toute la faute à leurs femmes : elles sont croyantes, disent-ils, c'est elles qui le font » (1). « Dans le local du Soviet villageois de Kanaev pendent encore des icones ; les paysans qui y entrent, regardent avec étonnement les « saints *ugodniki* » installés dans une institution soviétique » (2). A Pomostje un membre du parti aide la femme d'un prêtre ; « sa mère sert à l'église, dans sa maison tous les murs sont couverts d'icones, et jour et nuit de petites lampes brûlent devant chacune d'elles » (3).

A Michaleva, le prêtre — un Rénovateur — dit dans un sermon : « Un communiste mourant vint à l'église, et fit pénitence pour ses péchés ; il avait mené une vie méchante, ne priait pas, n'allait pas à l'église, bien qu'il crut en Dieu. *Tous les communistes croient en Dieu, bien qu'ils ne le montrent pas extérieurement...* » (4). On se demande combien de membres actuels du parti communiste, combien d'administrateurs locaux du régime soviétique, « croient en Dieu, bien qu'ils ne le montrent pas extérieurement », étant donné qu'on ne peut « réussir » sous ce régime, si l'on n'est pas (extérieurement du moins) partisan de son athéisme officiel. Les quelques zélotes antireligieux se livrent à un travail acharné pour fonder des cellules athées et augmenter la propagande, mais ils se plaignent partout de l'apathie de leurs confrères...

(1) *B. u S.*, 8, p. 11.
(2) *Ibid.*, p. 19.
(3) *Ibid.*, 11, p. 7.
(4) *Antireligioznik*. 5, p. 97.

## B. — LES SECTES.

### 109. — Un nouveau facteur dans la vie religieuse russe.

Nous ne voulons pas augmenter cette chronique, déjà longue, par la citation de nombreux faits rapportés dans la presse antireligieuse. On sait qu'il y avait déjà bien de « sectes » en Russie avant la révolution. A côté des anciennes sectes, on a signalé depuis 1917 le succès très considérable des grandes confessions protestantes d'origine anglo-américaine : Baptistes, Méthodistes, Adventistes, etc. (1). D'après *Bezbožnik u Stanka* (2), les Baptistes, qui autrefois existaient à peine, constituent aujourd'hui la secte la plus nombreuse. La revue protestante allemande *Die Eiche* (1930, n. 3) contient un article très intéressant sur *Die Evangeliums-Bewegung in Russland als ein Werk Gottes*, par l'évangéliste J. S. Prokhanoff. La Réforme s'installe sérieusement en Russie. Quelque soit l'avenir du pays, elle sera un facteur avec lequel l'Église orthodoxe devra compter (3). Mettant l'accent sur la parole vivante, l'activité sociale, l'émotion évangélique, là où elles sont de provenance étrangère ; sur l'élément miraculeux, apocalyptique et ascétique, là où elles continuent la tradition des anciennes sectes russes, — elles correspondent parfaitement aux besoins actuels de la classe ouvrière, des paysans désespérés, des intellectuels à la recherche d'une religion à la fois moderne, active et émotive. Les bolchéviques, dit-on,

(1) Voir nos chroniques précédentes, surtout V, 276, 541-3 ; VI, 262, 587-8 ; VII, 78-81, 315-16.

(2) 14, p. 8.

(3) Au mois d'août le journal émigré *Rulj* (Berlin) publia le texte d'un appel fait par le synode ukrainien des Rénovateurs où ceux-ci se plaignent, entre autres choses, de ce que les orthodoxes, privés de secours religieux, s'en vont vers les sectes ; et le document attire l'attention du gouvernement sur le caractère dangereusement antisoviétique de ces sectes...

les encouragèrent au début au détriment de l'orthodoxie ; aujourd'hui devenues trop dangereuses, elles sont persécutées comme toutes les autres religions. Il serait exagéré de leur prédire une place prépondérante dans la vie religieuse de la Russie future, mais il ne faut jamais oublier leur nombre et leur activité très considérables. N'ayant pas de sacerdoce, de rituel ou de hiérarchie, opérant par la parole et la fraternité, libres de toute association historique ou culturelle, elles ont pu pénétrer ou survivre là où l'orthodoxie a été facilement supprimée ou entravée. Leur influence va en augmentant. Qui peut dire quel avenir les attend dans une Russie libérée ?

### 110. — Les sectes et le régime athée.

Résumons en quelques mots les traits principaux de leur mentalité et de leur activité. Il y a évidemment des sectes de tout genre. Certaines partagent le goût du miraculeux, le sens apocalyptique, que nous venons de signaler en parlant des paysans orthodoxes. On signale leur détestation du *kolchoz*, leur haine de l'antéchrist, leurs prédictions de la fin du monde, leur refus d'entrer dans l'armée, leurs voies de fait, etc. etc. De nombreuses sectes nouvelles apparaissent, le plus souvent tout à fait révolutionnaires et étranges. A côté de cela, on remarque un travail méthodique et tout à fait « normal » des grandes confessions protestantes : par la conversation et la propagande, les confraternités modelées sur les associations communistes, ils travaillent les usines, les mines et les villages, s'efforçant d'y maintenir la croyance en Dieu et son Christ, et les principes de la moralité chrétienne.

Peut-être peut-on dire que les sectaires « normaux » sont plus actifs dans les milieux urbains et ouvriers, tandis que les sectes « étranges » sont surtout d'origine paysanne. Cependant tous ces mouvements semblent s'entrecroiser.

## C. — LES CATHOLIQUES.

**111.** — Nous avons bien peu à dire sur la « réaction religieuse » des communautés catholiques encore existant en Russie. Les nouvelles sont presque exclusivement celles d'une persécution acharnée qui ne laisse parcer que les cris d'épouvante jetés par les victimes. Les catholiques ont-ils bénéficié un peu des protestations du Saint-Siège et des zigzags de la politique communiste cette année ? Il semble plutôt que non. Dans son article du 15 juillet déjà cité, Mgr d'Herbigny donne une longue liste de prêtres catholiques arrêtés « durant les dernières semaines » dans les grandes colonies allemandes du Volga, en y ajoutant des lettres de là-bas dont l'horreur dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer...

## D. — LES JUIFS.

**112.** — On dit souvent que le régime soviétique est une tyrannie judaïque. Il est vrai qu'il y eût de nombreux juifs parmi les premiers révolutionnaires, que les juifs, élément dépossédé dans la Russie tsariste, vinrent souvent à leur rencontre, et que bien des dirigeants et serviteurs du gouvernement actuel sont juifs de race. Mais la religion judaïque à toujours été persécutée, et l'est aujourd'hui encore. Le Dieu des juifs, Jéhova, figure (est-ce ignorance ou ironie ?) à côté de celui des chrétiens, avec le Christ, Allah et Bouddha, dans les caricatures sacrilèges. *Toute* religion est persécutée avec un égal acharnement ; les *bezbožniki* n'y voient guère de différence. Seuls les juifs qui ont renié leur Dieu et leur patriotisme sont accueillis dans le parti communiste où siègent tant de leurs compatriotes. Les juifs religieux luttent noblement pour la loi de Dieu, pour laquelle ils souffrent d'intolérables vexations ; les synagogues aussi sont séquestrées, les rabbins arrêtés ou persécutés, les choses saintes

profanées ou flétries, les enfants pervertis (1). Les juifs qui empêchent de travailler les jours de fête israélites sont coupables, eux aussi, de « contre-révolution » (2).

## E. — LES MAHOMÉTANS.

**113.** — Une population mahométane très considérable (Tatars, Kalmuks, etc.) habite différentes parties du sud-est de la Russie d'Europe, et la Sibérie septentrionale. Ils souffrent la même persécution, qui est une pour tous indifféremment. Ils résistent de toutes leurs forces. On doit procéder avec précaution, car ils sont « fanatiquement croyants » (3). Mais on réussit dans une certaine mesure dans les villes, témoin ce village de Nuri-Abad, peuplé de réfugiés qui sont « tous des mullahs, ou des *ishiny*, ou des ci-devant fonctionnaires, ou des *basmači* ou simplement des *saints* », qui ont dû fuir devant « l'athéisme croissant de la ville » (4). Mais dans les villes aussi ils résistent ; à Stalingrad un jeune mullah, s'étant préparé à l'Université de Moscou, est revenu créer tout un mouvement religieux par ses méthodes « modernes » (5).

Voici le texte d'un télégramme reçu à Rome au mois de mai : « Nous musulmans... nous permettons de porter à la connaissance de Votre Sainteté, comme représentant de la chrétienté, que nos coreligionnaires tatars de Volga et de Crimée sont âprement persécutés tout comme les chrétiens, par les autorités soviétiques. Nos mosquées sont fermées par milliers, nos prêtres jetés en prison, déportés et exécutés pour leur croyance et leur attachement à la

(1) Les pionniers et les écoliers de Konotop résolurent de mener une campagne antireligieuse parmi leurs parents et d'obtenir leurs signatures pour la fermeture de la synagogue. *B. u S.*, 9, p. 20.

(2) *B. u S.*; 7. p. 13.

(3) *Ibid.*, 9, p. 22.

(4) *Ibid.*, 12, pp. 10-11.

(5) *Ibid.*, 13, p. 8.

religion de nos pères. Les bolchéviques ne font en cela aucune distinction entre les chrétiens et les musulmans. Car le gouvernement de Moscou tend à anéantir tout sentiment religieux et lutte contre Dieu. Puisque les persécutions religieuses en Russie menacent la foi en général et la haute morale basée sur cette foi, nous aimons à croire que Votre Sainteté élèvera également sa haute voix pour la défense, auprès de l'opinion publique et la conscience des croyants chrétiens du monde, de la religion islamique... »

Comme le remarque Mgr d'Herbigny, qui publie cet appel, la lettre pontificale du 2 février avait déjà étendu la prière catholique au delà des multitudes chrétiennes, en l'intéressant « aux autres victimes fidèles au culte de Dieu ».

## III. — LUTTE ANTIRELIGIEUSE.

### A. — THÉORIE.

#### 114. — Les zigzags du parti.

Nous nous sommes efforcés dans la dernière chronique de donner quelques idées de la manière dont la politique communiste, et avec elle la lutte antireligieuse, a évolué cette année : « écarts à gauche » (excès de communisme militant), puis « opportunisme à droite », corrigés finalement par « la ligne générale du parti », rétablie au XVI[e] congrès général du parti. Voici un article de fond paru dans *Bezbožnik u Stanka* après ce congrès, qui illustrera les répercussions de cette politique sur les directives de la Ligue des sans-Dieu militants (1).

« Les thèses du XVI[e] congrès du parti, étant le programme de l'attaque à poursuivre encore contre les restes de capitalisme dans le pays des Soviets, — un programme de

(1) La traduction littérale donnera une idée du jargon politico-économique du journalisme communiste.

construction d'une société socialiste, — atteignent la religion et ses racines par chacun de leurs points.

« Et cela est facile à comprendre, car la ligne du parti, toute sa politique, son but et ses visées, sont purement athées par leur essence. Le travail à faire sur le front antireligieux s'inspire de la ligne générale du parti, des circonstances de l'étape atteinte dans la construction socialiste, et du résultat auquel la classe ouvrière doit viser à un moment donné.

« Quel que soit le désir des classes ennemies, quel que soit le nombre des cierges brûlés par les *kulaki* et les popes devant les images des saints, le parti ne changera pas sa politique bolchévique sur le front athée, et ne cessera pas sa lutte décisive contre les brouillards pestilentiels de la religion. Au contraire, dans les thèses sur l'effort à fournir par les sociétés ouvrières dans la période de reconstruction, on leur propose « d'accorder une attention spéciale à l'éducation socialiste (donc, matérialiste et athée) de nouveaux cadres d'ouvriers ; de lutter systématiquement contre les tendances bourgeoises (parmi elles, évidemment, les tendances sectaires), contre les préjugés, et contre tout ce qui survit de l'ancien capitalisme dans les milieux ouvriers ; *de bien organiser et intensifier la propagande antireligieuse*, la lutte contre l'antisémitisme, et ainsi de suite. »

« Le but des sans-Dieu militants doit être, en se basant sur ces directives très précises, sur la ligne générale du parti exposée dans toutes les thèses des rapports présentés au XVI^e^ congrès, de trouver les meilleures façons et méthodes de travail antireligieux, et de faire ce travail avec un rythme correspondant à celui de toute la construction socialiste et de la croissance d'une culture et d'une ambiance nouvelles.

« La bonne organisation de la propagande antireligieuse exige avant tout l'intelligence de la ligne générale du parti et de la lutte contre les déviations de celle-ci et contre toute adultération. Et cependant, jusqu'à présent, on connaît des cas d'une incompréhension absolue de cette ligne du

parti dans le travail antireligieux, incompréhension qui se révèle par des faits d'écart « à gauche » et d'opportunisme à droite. De plus, certains camarades locaux, effrayés par les bévues qu'ils ont faites en s'écartant « à gauche », sont portés actuellement à considérer ces déviations de gauche comme étant le danger principal qui menace le front antireligieux. A beaucoup d'endroits on remarque des cas d'un opportunisme tout à fait ouvert, qui va jusqu'à l'aide directe offerte aux popes et aux *kulaki*, lesquels, on le sait, interprètent la lutte du parti contre les déformations, admises dans l'organisation des *kolchozy* et dans le travail antireligieux, comme étant une concession, une retraite en arrière. Et voilà précisément le danger des déviations et écarts « à gauche » : ils justifient la position des éléments capitalistes et de leurs porte-parole, les opportunistes de droite.

« Voilà pourquoi la question de la lutte contre les déviations de la ligne générale du parti est une des plus importantes pour le front athée. Une lutte décisive sur deux fronts, contre les écarts « à gauche » et l'opportunisme de droite, mais en dirigeant le feu surtout contre ce dernier, est le devoir des sans-Dieu militants. Le front antireligieux n'est pas séparé de la ligne fondamentale du parti par quelque mur chinois.

« En quoi consiste l'opportunisme de droite en matière d'activité athée ?

« D'abord, partant du fait indiscutable que la construction socialiste, en détruisant les racines du capitalisme, par ce fait même jette les bases de l'extinction des croyances religieuses, on tire la conclusion : la religion meurt et mourra d'elle-même ; pourquoi donc se donner une peine inutile ?

« En second lieu, les opportunistes de droite, effrayés par l'inévitable acuité de la lutte des classes qui accompagne la construction socialiste, sont prêts à attendre la gratitude du petit-fils du *kulak* actuel, auquel on aura donné la possibilité de « grandir paisiblement vers le socialisme » ; ils inclinent

à réduire tout travail antireligieux à une simple activité culturelle et éducative, sans connexion avec la lutte des classes, obscurcissant ainsi ce qu'il est notre but de révéler : le caractère de la religion et de ses serviteurs comme instruments d'une classe.

« En troisième lieu, les opportunistes de droite, faisant écho aux chants des *kulaki*, inclinent à regarder la correction des écarts et la lutte contre les déformations « de gauche », comme un renoncement au combat implacable livré contre les préjugés religieux...

« Trait caractéristique : ceux qui expriment ces opinions opportunistes et les mettent au pratique sont souvent non pas les organisations athées, mais les organes soviétiques et cellules communistes des différentes localités...

« En quoi se manifeste l'opportunisme « de gauche » ?

« Si les « gens de droite » s'abstiennent de la lutte décisive en prétextant que la construction socialiste va enterrer la religion et peut se passer de l'aide d'agitation et de propagande, de leur côté les « déviateurs de gauche » croient, dans un accès de vertige, que la religion est déjà morte, que *déjà* existent des conditions sociales qui ont réussi à modifier la conscience de tous les ouvriers et paysans, que *déjà* il il ne reste plus rien de l'ancien capitalisme dans les milieux ouvriers, rien, chez les millions de paysans, des préjugés de petit bourgeois « hérités de générations de petits propriétaires privés ». De là, chez les « gauches », la soif d'en finir avec les églises et les popes, les temples des sectaires et leurs chefs.

« Ceux qui s'écartent « à gauche » ne prennent pas en considération ce fait, que si une vie économique socialiste systématiquement organisée jette en effet la base pour l'extinction de la religion, cependant, d'abord nous n'avons pas encore créé une pareille société, et ensuite, toute idéologie est tenace et conservatrice et survit longtemps aux conditions économiques qui l'ont produite.

« Dans les *kolchozy* les paysans ne se déferont de la psy-

chologie du petit propriétaire, de la soif du commerce privé héritée de générations de petits propriétaires, que *par suite d'années de travail intense en vue de baser les* kolchozy *sur une forte agriculture mécanisée, de créér les cadres parmi les paysans, et d'élever le niveau culturel de toute leur masse* ». Ce point des thèses du camarade Jakovlev doit s'implanter fortement dans l'esprit de tout *bezbožnik.* Il faut des années de travail culturel, inlassable, systématique, et qui ne se borne pas à des agitations transitoires, avant que, sur la base des nouvelles formes collectives du labeur, les brouillards pestilentiels de la religion ne disparaissent définitivement de l'esprit de ces héritiers « de générations de petits propriétaires. »

«' Éxiger, dit Iakovlev dans ses thèses, que les paysans, en entrant dans les équipes de travail collectif, renoncent incontinent à tout instinct ou intérêt individualiste... c'est oublier l'alphabet du marxisme léniniste. »

« Les déviations « de gauche » en matière de collectivisation et de lutte antireligieuse se distinguent précisément par ce fait d'ignorer « les instincts individualistes » du paysan moyen « hérités de générations de petits propriétaires ». Ces instincts, ces habitudes, parmi lesquels le poison religieux occupe une place importante, ne sont pas détruits, est-il besoin de le dire, par le fait de fermer une église par ordre des autorités. Les bévues « gauches » atteignent avant tout le paysan moyen, portent atteinte à l'entente de la classe ouvrière avec les grandes masses paysannes, renforcent la position des paysans riches, et préparent le terrain pour ce qui est le plus dangereux pour la ligne générale du parti — l'opportunisme de droite.

« Étudiant les thèses du congrès et réalisant ses décisions, les sans-Dieu doivent comprendre, reconnaître et corriger les fautes qu'ils ont commises, et continuer à mener une lutte énergique et effective contre la religion, en se basant sur la ligne générale du parti. Lutte décisive contre l'opportu-

nisme de droite — c'est là le danger principal, — et contre les grands mots et les bévues « de gauche », correction de tout départ de la ligne générale du parti : voilà la base du renforcement futur et de la bonne organisation de tout le front athée » (1).

Et encore : « Certains groupes travaillent par des charges de cavalerie, sans aucun plan... Mais les sectaires ne se limitent pas à des campagnes passagères ; ils préparent leurs cadres d'après un plan, systématiquement... Il faut que nous abandonnions et le travail culturel trop nu, et l'habitude de se livrer uniquement à de violentes campagnes périodiques, pour passer à des formes de travail plus substantielles, correspondant à la lutte pratique pour la réalisation du plan quinquennal. » (2)

Une circonstance favorable au succès, c'est « la transition actuelle de la S. V. B. d'un travail faiblement organisé, dispersé, mal combiné, produisant des résultats partiels, locaux et hétérogènes, à un effort centralisé, discipliné et combattif, basé sur une seule directive. Il est vrai que cette transition ne s'est pas encore effectuée partout... » (3).

*Antireligioznik* écrit : « Les déviations à gauche, et la manière dont elles convertissent la lutte antireligieuse en de simples mesures administratives, créent un terrain favorable aux tendances opportunistes de droite. Là où les organisations ne réussirent pas à diriger un mouvement antireligieux des masses, et où elles remplacèrent un tel mouvement par des mesures administratives de la part des autorités soviétiques ; là où des masses de fautes furent faites en cette matière, — dans ces régions les éléments opportunistes de la droite s'efforcent actuellement de lever la tête. Les gens de droite préconisent une cessation complète de propagande antireligieuse, et la réouverture des églises, même là où

(1) *B. u S.*, 11, p.2.
(2) *Ibid.*, 13, p. 12.
(3) *Ibid.*, 14, p. 2.


Рис. В. Люшина

elles furent fermées par suite des véritables désirs des ouvriers, et des grandes masses de paysans laborieux.

« Toutes ces tendances doivent être sévèrement condamnées; ce sont des manifestations évidentes de la déviation à droite (1). Ceux qui préconisent de telles vues ne veulent pas comprendre que lutter contre les déformations du travail antireligieux n'est aucunement abandonner ce travail, et que, au contraire, c'est obtenir une attaque plus sérieuse sur le front antireligieux ; tout comme la lutte contre les déformations du mouvement des *kolchozy* n'est nullement l'abrogation du collectivisme » (2).

**115. — Préoccupations et directives actuelles de la propagande.**

Il serait trop long d'entreprendre une étude détaillée de tous les points qui occupent spécialement l'attention des directeurs de la Ligue. Bornons-nous à mentionner les défauts le plus souvent signalés, les directives le plus souvent répétées :

1. On se plaint continuellement que la grande masse des communistes, ou des incroyants neutres, ne veulent pas se donner la peine de travailler *contre* la religion. « Je ne crois pas moi-même, alors pourquoi dois-je participer à vos meetings ? »

2. La propagande antireligieuse est trop souvent menée sans plan et sans discipline, par des heurts passagers et des campagnes occasionnelles ; entre ces courtes périodes d'agitation fébrile et souvent excessive, on oublie complète-

(1) Souvenons-nous que cette « déviation à droite » (*pravyj uklon*), c'est la politique générale des ennemis de Staline ; un nombre très considérable, peut-être la majorité des communistes, sont « opportunistes de droite » et trouvent qu'il les mène à la ruine par ses excès de communisation. Mais Staline a pour lui le Guépéou, les sommités du parti (souvent ses créatures), et cette presse officielle que nous citons ici.

(2) N° 6, p. 113.

ment l'existence des cercles athées. En particulier personne ne fait rien pendant l'été. « D'une façon générale on s'occupe de ce travail seulement pendant l'hiver » (1).

3. Beaucoup de cercles athées fondés pendant des campagnes éphémères de ce genre n'existent bientôt que sur papier, ou bien leurs chiffres sont absurdement exagérés, ou leurs membres absolument inactifs.

A ces trois principaux aveux faits par les *bezbožniki* eux-mêmes, ajoutons certaines faiblesses dont ils ne semblent pas aussi conscients :

4. La propagande antireligieuse touche rarement le véritable fond de la religion. Elle insiste surtout sur les défauts humains du clergé et des croyants (ivrognerie accompagnant les fêtes religieuses, avidité du clergé, mélange de politique avec la religion, etc., etc.) ; sur des superstitions qui n'ont rien à faire avec l'essence de la religion ; sur « le rôle de la religion comme instrument de la bourgeoisie dans sa lutte contre le prolétariat » ; sur la religion comme obstacle aux succès matériels que le socialisme procure (quelle ironie dans un pays qui est exténué chaque fois que l'on recommence à le « communiser » intensément !) ; sur le caractère peu hygiénique de certaines pratiques religieuses, et ainsi de suite...

5. Quand on descend à l'essence de la religion, on constate une naïveté sans bornes. Il semble qu'il suffit d'étudier un peu les sciences naturelles et l'ethnologie pour se convaincre que Dieu n'existe pas, que *Jésus-Christ n'a jamais existé* (*sic* !), et que la religion tient debout uniquement parce que la bourgeoisie persiste à tromper le peuple !

6. L'on s'imagine que le simple fait de bâtir des usines, d'introduire des machines agricoles à la campagne, d'élever des quantités de cochons, et d'apprendre aux gens à lire et à écrire (tâches réalisées dans une mesure bien faible

(1) *B. u S.*, 15, p. 19.

jusqu'ici, surtout vu le capital et le travail dépensés), va « liquider la religion » parce que ces biens matériels auront été produits par un gouvernement communiste. Le fait est qu'ils existent partout, et que la révolution n'a fait que retarder leur progrès en Russie, là où elle ne les a pas tout simplement supprimés.

Ajoutons que les directives sont malheureusement plus sagaces, et les résultats plus concrets dans d'autres domaines.

7. On insiste sur l'éducation non seulement areligieuse mais fortement antireligieuse des enfants. Elle n'est pas réalisable partout, étant donné le manque de maîtres d'école qui y consentiront et aussi le fait qu'un très grand nombre d'enfants ne va pas du tout à l'école ; mais beaucoup de « progrès » a été fait pendant les dernières années. Un enfant, dégagé des influences de famille, et grandissant dans un milieu exclusif où l'on entretient des idées absurdes mais très nettes et absolument uniformes sur l'histoire passée et actuelle du monde — idées qu'il n'a guère moyen de contrôler par l'étude ou l'observation, — adoptera tout naturellement la mentalité de ses éducateurs. Comme nous avons dit plus haut, tout dépend de la force avec laquelle l'influence religieuse du foyer paternel, là où elle est telle, est capable de réagir sur l'âme des enfants.

8. On utilise beaucoup l'idée d'une guerre que le monde extérieur projette contre l'Union soviétique, et dans la préparation de laquelle les « popes de l'étranger », avec le Pape de Rome en tête, jouent un rôle capital. La menace de guerre tend toujours à produire une certaine solidarité, un certain patriotisme, et à rendre odieux les agresseurs éventuels. (Bien souvent cependant ces rumeurs ont exactement l'effet contraire là-bas...).

9. On exploite au maximum le fait que le prêtre, le sectaire et, en général, tous les croyants les plus convaincus se sont montrés les ennemis actifs de la réorganisation communiste d'une grande partie de la campagne pendant les derniers

dix-huit mois. Évidemment chez la majorité des paysans ceci est un argument *en faveur* de la religion ; mais il y en a aussi qui en sont impressionnés, pour diverses raisons, au détriment de ce qui leur reste de croyances religieuses.

10. On fait beaucoup d'attention à l'*étranger*. Nous ne connaissons pas assez le mouvement des sans-Dieu militants qui s'implante *au milieu de nous*. Nous y reviendrons une autre fois.

### 116. — La vraie force de l'attaque.

Le vrai secret des « succès considérables obtenus dans la libération des masses de l'influence de la religion » (1) est évidemment *la persécution*. La propagande, telle que nous l'avons décrite dans ses grand s lignes, n'aurait que peu de succès si elle n'était pas la doctrine officielle d'un régime impitoyable qui ne permet à personne d'y répondre. Comme l'a bien dit récemment un auteur anglais (2), le peuple russe est comme un homme qui se voit, en cauchemar, attaché à une table où un vivisecteur diabolique coupe et dissèque sa cervelle et ses organes pour changer sa nature et les fonctions de son corps. Ce cruel travail n'est possible que si la victime est bien liée.

Si le régime communiste osait le faire devant l'opposition du monde civilisé, la résistance désespérée de la population et les besoins économiques du pays, il aurait vite fait de supprimer d'un coup toute manifestation extérieure des convictions religieuses : hiérarchies, temples, littérature, objets sacrés, influence religieuse de la famille, etc., etc. Procédant avec précaution, il les réduit progressivement, reculant temporairement là où (comme pendant l'hiver 1929-30) il est allé trop vite et trop loin. Les circonstances forcent le parti communiste, qui n'est ni riche ni suffi-

(1) Décisions du XVI[e] congrès général du parti.
(2) Canon DOUGLAS, dans le *Morning Post*.

samment puissant, à ménager les « préjugés » du peuple dans une certaine mesure, mais il lutte contre la religion par tous les moyens prudents : la persécution occulte, une législation intolérable, la pression exercée au moyen de la détresse matérielle et de l'exclusivisme des institutions communistes, l'emploi de prétextes politiques pour masquer des sévices antireligieux, la propagande intense, la suppression de toute liberté de la parole ou de la plume, l'éducation d'une nouvelle génération athée. On peut supprimer la religion extérieure ; ils ont fait, et continuent à faire tout ce que les circonstances permettent dans ce domaine. Restent le cœur et l'âme des victimes. Là aussi ils ont pu obtenir certains résultats. Mais « il faut des années de travail tenace »... Espérons qu'ils ne les auront pas.

En attendant, si cette stupide propagande, qu'un homme libre et instruit aurait de la peine à prendre au sérieux, peut contribuer à détacher la religion de la superstition, de la politique, de l'ignorance, du cléricalisme exagéré et des mille défauts humains dont le christianisme peut souffrir, les chrétiens auront été les premiers à en bénéficier.

Dans une persécution la religion diminue en quantité, mais sa qualité devient meilleure.

## B. — LES FAITS.

### 117. — On persécute toujours.

Il y a neuf mois il était très facile de savoir ce qui ce passait sur le « front antireligieux » — on n'avait qu'à lire la presse antireligieuse ou même les journaux soviétiques ordinaires. Aujourd'hui l'on ne trouve plus les mêmes cris de triomphe, accompagnés de faits et de statistiques. D'abord les communistes ont appris qu'il ne faut pas fournir trop d'informations aux étrangers ; ensuite il y a réellement eu un relâchement de persécution, auquel contribuent deux

causes principales : la prudence, et la saison d'été. Mais la persécution n'a pas cessé entièrement, loin de là, et il est fort probable qu'elle s'intensifiera de nouveau pendant cet hiver, allant de pair avec la collectivisation, déjà projetée en détail, de nouvelles terres.

Ces derniers mois, beaucoup de lettres, de descriptions etc. ont été publiées se rapportant aux sévices intenses de l'hiver et du printemps. Nous n'en parlons pas ici, étant donné qu'elles concernent une époque déjà décrite suffisamment dans la presse mondiale et dans le nº 3 d'*Irénikon* de cette année.

Pendant l'été, on a signalé surtout de nombreuses arrestations, suivies de travaux forcés ou d'exécution, de prêtres coupables de *cacher de la monnaie soviétique*. La détresse économique amène les chefs communistes à chercher des boucs émissaires qui en portent la responsabilité ; de là, de nombreuses condamnations pour *vrediteljstvo* (sabotage) parmi les employés du gouvernement, et pour « détention de monnaie » par toutes sortes de personnes. Le papier soviétique baisse tous les jours en valeur, les gens ramassent et cachent l'argent-métal ; on fait des perquisitions, et les coupables sont comdamnés. Beaucoup de membres du clergé ont souffert ainsi : l'on se demande s'ils ont toujours été « coupables » en réalité. Les condamnations, étant politiques, sont souvent tout simplement annoncées par les *Izvestija* (1).

A côté de ces punitions « légales », les prêtres disparaissent çà et là d'une manière plus mystérieuse. Au commencement de septembre, *Vozroždenie* rapporta (« On nous communique ») que le Guépéou aurait fait un rapport au Bureau politique d'où il ressortait que pendant les vingt premiers

(1) Par exemple, le 20 août (un prêtre) ; le 3 sept. (deux prêtres et un *starosta*) ; le 20 sept. (deux prêtres fusillés) ; cf. *Komsomolskaja Pravda*, 20 sept. etc. Il doit y avoir beaucoup de cas de ce genre qui ne sont pas annoncés, car les perquisitions deviennent de plus en plus fréquentes.

jours d'août plus de 300 exécutions ont eu lieu ; les accusations sont résumées en six catégories, dont la quatrième est : « propagation de préjugés religieux ».

En attendant que l'hiver rapporte une activité plus intense, des faits, du genre auquel nous sommes habitués, ont lieu sporadiquement. Citons, par exemple, quelques brins d'information venus au mois d'août. Le curé de la paroisse catholique de Vinnitza, Mgr Lewinski, est arrêté et déporté à Solovki ; une chapelle est détruite à Léningrad; on rapporte que toutes les Bibles et livres de prière doivent être donnés aux autorités, et serviront à suppléer au manque de papier dont souffre la presse bolchévique (on ne semble pas avoir réalisé ce projet, rapporté par le *News Chronicle*) ; la cathédrale de Batum est détruite. D'après le correspondant du *Morning Post* à Riga, 17 prêtres, depuis longtemps incarcérés pour avoir refusé de quitter leurs ouailles, auraient été secrètement fusillés à Léningrad vers le 10 septembre ; même leurs familles n'auraient eu connaissance de ces exécutions qu'au bout de trois semaines. Au commencement d'octobre le prêtre Gvozdev de Tver attira l'attention des autorités : « Il jouissait de la popularité », et « employait la chaire de son Église pour de l'agitation antisoviétique » (il comparaît ceux qui luttent contre les *bezbožniki* à S. Georges vainqueur du dragon). On procéda à une perquisition et... trouva caché sous terre plus de 300 roubles en pièces d'argent. Il fut naturellement arrêté (*Bezbožnik*). Au mois de juillet, dans une colonie latvienne près de Smolensk, 14 paysans furent fusillés et 130 envoyés à Solovki, pour avoir participé à un service religieux ; le prêtre, qui vint à leur invitation, n'avait pas le droit de se déplacer ainsi.

**118. — Universités et musées antireligieux.**

On continue à fonder des « séminaires » et des universités où les propagandistes de l'athéisme militant se prépareront. A Moscou, pendant l'année scolaire 1929-30, 526 per-

sonnes assistèrent aux cours ; 160 achevèrent leurs études : 22 % étaient communistes, et 13 % *komsomolcy*, seulement 15 % étaient des femmes. Plus de la moitié étaient ouvriers ; la majorité des étudiants avaient plus de trente ans, deux seulement n'avaient pas encore dix-huit ans (1). D'après les statistiques du début de cette année (2) il y avait 35 universités et 15 facultés antireligieuses dans toute l'Union soviétique, avec 7.000 et 1.500 étudiants respectivement. La presse athée se plaint de la mauvaise organisation de ces instituts.

A beaucoup d'endroits il existe des musées antireligieux ; ce sont souvent d'anciens bâtiments religieux comme la cathédrale de St.-André à Kiev et le monastère de la Passion à Moscou. Dans ce dernier se trouve le « musée central ». *Bezbožnik u Stanka* y consacre une page dans son onzième numéro de cette année. Dans le « livre des impressions » certains visiteurs ont laissé des remarques (spontanées ?) de ce genre :

« Voilà ce dont on nous empoisonnait autrefois la tête ! Maintenant le musée m'a ouvert les yeux ».

« Nous promettons qu'à notre retour chez nous nous travaillerons contre la religion parmi les croyants ».

« Après ma visite je vois toute l'inutilité de la religion. Je désire entrer dans la Ligue des sans-Dieu. »

« Moi, paysan, j'ai été au musée et j'ai compris que la religion est une fraude. Quand je rentrerai à la maison, je brûlerai les icones. »

« Moi, vieille femme de 66 ans, j'ai cru jusqu'à présent en Dieu. Aujourd'hui je renonce à Dieu, je ne croirai plus, et ne baiserai plus ces reliques en paille. »

Mais les visiteurs se plaignent aussi que les explications

(1) *B. u S.*, 15, p. 6. Ailleurs (n. 13, p. 18) nous lisons que l'on proposait d'accepter aux cours antireligieux de la région de Moscou 2,370 auditeurs; en réalité on en accepta 659, dont 259 passèrent les examens.

(2) Citées par S. A. NICOLAUS dans *Die Eiche*, 1930, n. 2.

données par les guides ne sont pas matérialistes, et de l'inattention et l'impolitesse de ces mêmes guides.

Un correspondant du *Lokal Anzeiger*, Wolfgang Sorge écrit : « Les musées antireligieux sont le comble du mauvais goût. On y trouve d'absurdes caricatures sur la religion, et des spécimens d'histoire naturelle exhibés à l'appui du Darwinisme, qui n'ont aucune relation avec la religion. Sous ces spécimens, que l'on peut trouver dans toute école moyenne de l'Europe, se trouve l'inscription : « *Ce qui est caché au peuple dans les pays bourgeois.* »

Plusieurs touristes rapportent que leurs guides les ont conduits à des services religieux ; pour leur prouver, sans doute, qu'il n'y a pas de persécution (1).

**119. — Les déclarations arrachées au métropolite Serge.**

Quelques précisions ont été données ces derniers mois sur les fameuses déclarations faites par le chef de la hiérarchie tichonienne sur l'inexistence de la persécution (2). Les journalistes étrangers furent convoqués chez le métropolite le 19 février ; ils n'avaient sollicité aucune entrevue, et répondaient à une invitation du commissariat des Affaires étrangères dont ils eurent connaissance par leurs ambassades respectives. Après une longue attente, Mgr Serge apparaît, distribue à chaque correspondant une feuille de questions et de réponses écrite à la machine, refuse toute explication sous prétexte qu'il ne peut parler sans son synode, et les renvoie. Il ne peut y avoir aucun doute sur l'authenticité du document, signé de sa main. Le correspondant du journal italien *La Stampa*, un des douze journalistes présents, nie catégoriquement que le métropolite

(1) Voir par exemple la description publiée par un touriste français dans certains journaux émigrés (*Vozroždenie*, le 8 octobre).

(2) Voir surtout l'article de Mgr d'Herbigny dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 juillet.

soit apparu, comme l'a affirmé la presque totalité de la presse étrangère, en ornements pontificaux.

Un signataire d'une des déclarations orthodoxes a fait parvenir au Vatican une lettre émouvante décrivant les horreurs de la persécution. Elle conclut :

« Il est impossible d'énumérer tous les malheurs qui accablent l'Église russe, ils sont innombrables... *L'interview du métropolite Serge a été signée par lui, d'une part sous la pression la plus violente du Guépéou, d'autres part pour sauver la vie de toute une multitude de prisonniers... Nous nous trouvons dans la gueule du lion, dit-il...*

« J'écris cette lettre parce que ma conscience me presse de dire la vérité, mais je ne sais ce qui m'attend. Peut-être sous la menace du revolver, me forcera-t-on à démentir ces paroles ; peut-être m'attribuera-t-on de fausses déclarations. Nous nous trouvons dans la gueule du lion et nous ne pouvons rien dire, sous peine de mort, non seulement contre nous-mêmes, contre les ministres du culte, mais en général contre tous ceux qui restent fidèles à l'Église.

« Aidez-nous... ».

## 120. — Le mémorandum du métropolite Serge.

Comme nous l'avons dit plus haut, en même temps qu'il fit ces déclarations à la presse, le métropolite Serge remit au gouvernement soviétique un rapport attirant son attention sur certaines injustices commises dans l'administration contre l'Église orthodoxe. En voici le texte (1) :

« Le 19 février 1930. N° 525. Copie.

« Mémorandum sur les besoins de l'Église orthodoxe patriarcale dans l'U. S. S. R. Pour le camarade P. E. Smidovič (2).

(1) Nous le citons de *Voskresnoie Čtenie* (Varsovie), n° 27.

(2) Smidovič est un communiste important, rapporteur pour les affaires religieuses auprès des organes suprêmes du parti : le Bureau politique,

« 1. L'assurance obligatoire des Églises, surtout dans les villages, atteint parfois des proportions telles, que la paroisse est mise dans l'impossibilité de se servir du bâtiment. Il faut diminuer et l'estimation des bâtiments ecclésiastiques (ils ne doivent pas être équiparés à ceux qui rapportent des bénéfices), et le tarif d'assurance obligatoire.

« 2. Il faut restreindre le prélèvement des droits d'auteur en faveur de l'Union dramatique aux limites strictement légales ; c'est-à-dire que le prélèvement doit être imposé seulement lorsqu'on exécute à l'église des œuvres musicales qui sont ou bien nationalisées, ou appartiennent, d'après la loi sur les droits d'auteur, à quelque personne, — et non pas à l'occasion de n'importe quel chant d'église, et en particulier de ceux qui s'exécutent aux offices. Il faut que les ministres du culte, en remplissant leurs fonctions liturgiques, ne soient pas considérés comme des artistes qui exécutent des œuvres musicales ; et que par conséquent on ne leur impose pas la taxe de 5 % sur leur revenu, même quand ils reçoivent des honoraires pour des rites accomplis hors du temple.

« 3. Il faut mettre fin au prélèvement de la taxe pour l'assurance des chantres, taxe abolie en juin 1929, mais qui est prélevée sur les églises pour les années écoulées jusqu'au jour de cette abolition (parfois depuis 1922). En y ajoutant le pourcentage, cette taxe atteint parfois des sommes très considérables (par ex., plus de 4000 roubles).

« 4. Il faut cesser de taxer les églises de divers produits agricoles etc., comme le blé, le pain, la laine et autres choses de ce genre, et aussi de différentes collectes en faveur de

le Comité administratif central, et le Conseil des commissaires du peuple. Le rapport lui aurait été remis par l'intermédiaire d'Eugène Tučkov, chef de la 3e section du Guépéou spécialement chargée des affaires religieuses. On dit que Mgr Serge a consenti à ne rien faire sans le contrôle de ces deux personnages sinistres. Ayant signé les mensonges préparés par eux, le métropolite tâche au moins d'en tirer quelque profit au moyen de ce mémorandum.

l'agriculture (« tractorisation », industrialisation, emprunts gouvernementaux, etc. ), sans leur consentement. Étant donné que les églises ne possèdent pas de terres, ce prélèvement, qui tombe naturellement sur les membres de la paroisse, n'est autre chose qu'une taxe spéciale sur la foi, superposée aux autres taxes que payent les fidèles en même temps que les autres citoyens.

« 5. Il faut que la disposition du 5 janvier de cette année, d'après laquelle on ne peut imposer une amende ou une séquestration à la propriété des membres d'un conseil paroissial qui n'a pas payé les taxes pour son église, soit étendue aussi aux assurances, droits d'auteur, etc.

« 6. Il faut donner des directives pour que les membres des conseils paroissiaux, les *starosty*, gardes et autres personnes desservant une église ne soient pas pour cela assimilés aux *kulaki* et frappés d'amendes exceptionnelles.

« 7. Il faut donner des directives pour que les représentants administratifs locaux, dans le cas où des communautés orthodoxes ou des membres du clergé leur adresseraient des plaintes, ne refusent pas de défendre leurs droits légitimes, là où ceux-ci ont été violés par les organes locaux du gouvernement ou par d'autres organisations.

« 8. Il faut prendre comme règle que, quand il s'agit de fermer une église, la décision dépend non pas de ce que veut la portion incroyante de la population, mais du nombre de fidèles désireux et capables d'utiliser le bâtiment en question ; qu'un temple orthodoxe, après la liquidation d'une communauté, ne peut être transmis qu'à une autre communauté orthodoxe, s'il y a assez de personnes désireuses de la former ; et que lors de la fermeture d'une église (quelle qu'en soit la raison) les membres de la communauté orthodoxe ont le droit d'inviter leur prêtre dans leurs propres maisons, pour y accomplir tous les rites de son ministère auprès de leurs familles.

« 9. Il faut donner des directives sur la mise en vigueur des

dispositions du 8 avril 1929 sur les associations religieuses, et aussi des instructions qui s'y réfèrent (du 1 octobre 1929) et des dispositions complémentaires, puisqu'il arrive quelquefois que les autorités locales n'acceptent pas les avis d'enregistrement présentés par les associations, et même défendent de faire des pas, quels qu'ils soient, en vue de préparer cet enregistrement (tandis que la loi détermine clairement le 1 mai 1930 comme la date ultime avant laquelle toutes les communautés, désireuses de prolonger leur existence, ont l'obligation de s'enregistrer).

« 10. Le clergé désire: que les ministres du culte, qui ne touchent pas leurs honoraires en exploitant le travail d'autrui, soient assimilés comme avant aux personnes de profession libérale et non à l'élément oisif, encore moins aux *kulaki*.

« 11. Que lors du prélèvement des taxes sur les revenus, les sommes à payer ne soient pas désignées arbitrairement, parfois au-dessus de toute possibilité (ainsi, à Iževsk, on a exigé de l'évêque Sinezij Zarubin 10.300 roubles, et ensuite encore 7.000 avec pourcentage, sous forme d'avance pour l'année prochaine) ; et que la taxe soit égale à celle qui est imposée aux personnes de profession libérale.

« 12. Que des instructions claires soient données aux autorités villageoises en ce qui concerne leur attitude vis-à-vis des ministres du culte, qui ne sont pas des *kulaki*, et sur la date et l'étendue des taxes locales imposées par la commune à ses propres membres.

13. Que les ministres du culte non engagés dans l'agriculture, l'élevage, la chasse, etc., ne soient pas taxés des produits de ces professions (grain, pain, laine, huile, gibier, etc.), et cela parfois d'une manière urgente (« dans les vingt-quatre heures »).

« 14. Que lors d'un inventaire des biens fait là où l'intéressé n'a pas payé les taxes, le minimum d'habitation, vêtements, chaussures, etc. exigé par la loi lui soit laissé.

« 15. Que lors de l'imposition de travaux forcés, ces travaux

soient mesurés conformément au sens commun (ainsi on a imposé au prêtre du village de Ljuk, dans la région de Votsk, de couper, dégarnir et tailler 200 mètres cubes de bois), et que l'âge et l'état de santé des intéressés soient pris en considération.

« 16. Que les ministres du culte ne soient pas privés du droit d'habiter dans les limites de leur paroisse et près de l'église, dans les localités villageoises, même là où celles-ci sont devenues *kolchoz*, et que les personnes qui leur procurent pareille habitation ne soient pas, pour cela, frappées de taxes augmentées.

« 17. Que les enfants du clergé soient admis à étudier dans les écoles de la première et de la seconde catégorie ; que ceux parmi eux qui étaient déjà enregistrées au nombre des étudiants d'une école supérieure depuis l'automne de 1929, n'en soient pas expulsés uniquement à cause de leur origine ; et que ceux qui en ont été expulsés aient le droit d'achever leurs études.

« 18. Il est à souhaiter que les chantres amateurs et professionnels, membres de la société « Rabis » et d'autres sociétés professionnelles, et qui participent à des chœurs d'église pour y gagner un bénéfice supplémentaire, ne soient pas pour cela exclus du « Rabis » et des autres sociétés.

19. En été 1929 on a fait des démarches en vue de l'ouverture à Léningrad, par l'Église orthodoxe patriarcale, de cours théologiques supérieurs ; il est très désirable que l'on fasse satisfaction à ces démarches, au moins afin de mettre notre tendance ecclésiastique au même niveau que les Rénovateurs, qui ont leur Académie.

« 20. Depuis longtemps on sent le besoin d'avoir dans le patriarcat quelque publication périodique, ne fût-ce qu'un bulletin mensuel, pour imprimer les dispositions, ordonnances, encycliques, etc. du pouvoir ecclésiastique central, ayant un intérêt général pour l'Église.

« 21. Comme des articles de journaux ont parlé de la

nécessité de réviser la constitution de l'USSR, dans le sens d'un perfectionnement de la défense de propagande religieuse, et de limitations ultérieures de l'activité ecclésiastique, nous demandons la protection et la conservation des droits qui sont garantis par la législation actuelle de l'USSR.

« Signature apposée à l'original :

« Ivan Nikolaevič Stragorodskij.

(Métropolite Serge de Nižni-Novgorod, remplaçant du *locum tenens* patriarcal). »

Nous donnons en entier ce long document parce qu'il illustre admirablement deux choses.

D'abord le raffinement avec lequel le régime soviétique applique sa législation, et en particulier le prélèvement des taxes, pour étrangler la vie de l'Église orthodoxe. Même quand les campagnes tapageuses s'arrêtent pour un temps, ses intolérables exactions continuent à s'accumuler sur la tête des malheureuses victimes.

Ensuite, la politique du métropolite Serge vis-à-vis du gouvernement. Il a pris le parti d'accepter la législation soviétique comme un fait accompli et d'entretenir des rapports de « loyalisme » avec les persécuteurs sur la base de cette législation. Il a consenti à taire la moitié de la vérité en déclarant publiquement que les injustices relatées par la presse étrangère sont inexistantes ou doivent être mises sur le compte d'organisations «libres» comme le SVB. Maintenant il s'adresse au gouvernement pour attirer son attention sur certaines des moindres injustices commises, en dépit de de cette même législation, par ses représentants. Laissant de côté l'essentiel de la situation, où il n'espère rien obtenir, il tâche de l'améliorer sur des points de moindre importance.

### 122. — Que penser de la tactique du métropolite ?

A-t-il réussi ? Cette politique de « loyalisme » vaut-elle la peine ? Ses adversaires les plus éclairés reconnaissent volon-

tiers qu'il ne s'est pas préoccupé en ceci de son propre avantage, mais a agi en vue des intérêts généraux de l'Église, tels qu'il les comprend dans la situation tragique où elle se trouve. Mais les a-t-il bien compris ? Nous n'aborderons pas ici la question délicate et angoissante de savoir si son « loyalisme » et ses déclarations déroutantes sont conciliables avec la doctrine et la morale chrétiennes. Même s'ils le sont, sa tactique a-t-elle été efficace et sage ?

Les défenseurs du métropolite font remarquer que la législation nouvelle proposée par le SVB au début de cette année, à laquelle il se réfère dans son dernier point, n'a pas été introduite. « Cette demande, comme certaines autres qu'il fit dans son rapport, fut en dernière analyse accordée par le pouvoir soviétique » (1). Et d'après Mgr d'Herbigny (dans l'article déjà cité), il a obtenu « le droit d'ouvrir à Moscou une petite école de théologie pour les adultes » (son vingtième point), avec « la libération d'environ cinq cents prêtres orthodoxes ».

Quant à son interview avec les journalistes, il faut comprendre que toutes les ressources de la publicité soviétique furent mobilisées pour faire passer les protestations étrangères pour une attaque politique, économique et même militaire contre l'USSR. Il faut interpréter la signature du document en question comme un acte auquel il a consenti pour se désolidariser d'avec le mouvement tel qu'il était présenté au public, d'avec la « croisade » cléricale, capitaliste et impérialiste contre le peuple russe. Iaroslavskij déclara au journaliste américain Lyons que la Ligue des sans-Dieu militants, dont il est le chef, explique son attitude « par le fait que toute déclaration du clergé contre le gouvernement de l'USSR éloignerait de l'Église et de la religion des millions de travailleurs croyants. Des millions d'ouvriers

(1) K. Ševič, dans le nº 6-7 du *Cerkovnyj Věstnik*, organe du diocèse de Mgr Euloge (Europe occidentale).

et de paysans, qui n'ont pas rompu avec la religion et l'Église, sont en même temps d'ardents patriotes de l'USSR, d'ardents défenseurs de l'ordre socialiste. Si le métropolite Serge agissait autrement, les masses laborieuses y verraient une trahison de l'Union soviétique » (1). Notons aussi que les journaux communistes publièrent des déclarations de ce genre de la part de représentants officiels de *toutes* les religions : orthodoxes, catholiques, juifs, etc., etc. Il est vrai, que ces déclarations furent obtenues dans des circonstances particulièrement révoltantes(2); que le Guépéou mêla à leur rédaction des opinions qu'aucun des signataires ne pouvait partager sincèrement et des expressions grossières qu'ils n'auraient jamais employées eux-mêmes ; il est vrai aussi que le « patriotisme soviétique » est exagéré par Jaroslavskij dans le passage que nous venons de citer. Il n'en reste pas moins que le fin fond de cette triste affaire est la continuation de la ligne prise déjà par le patriarche Tichon et héritée de lui par ses successeurs : se désolidariser d'avec l'étranger, qui, à tort ou à raison, est présenté au peuple comme étant son pire ennemi, et se solidariser autant que possible avec le « nouveau monde » que le bolchévisme est en train de créer, dans l'espérance d'y sauver ce qui reste du christianisme.

En tout cas cette déclaration n'à guère empêché les protestations étrangères de produire leur effet ; au contraire, elle a contribué, mais d'une tout autre manière, au même effet : le relâchement de la persécution.

Il sera intéressant de reproduire ici l'appréciation de deux personnes compétentes.

Le correspondant de la *Kölnische Zeitung* à Moscou écrivit (le 27 février) :

« Telle est l'histoire du métropolite Serge, qui mène, dans

(1) *B.*, le 5 mars.

(2) Un prêtre catholique qui refusa par lettre de donner sa signature, la vit photographiée (de cette même lettre) au bas du document refusé.

une misérable ruelle de la banlieue moscovite, une vie d'austérité monacale et d'humilité chrétienne, martyr pour son Dieu et sa foi, mais aussi pour sa patrie. Dans le monde entier, où peut-on trouver un héros qui prendrait sur lui, avec joie, le martyre du mensonge ? Que sont les souffrances des grands confesseurs qui, soumis à la torture, voyaient s'ouvrir le ciel ! Serge s'est tenu devant le microphone du monde (1), mais est resté silencieux devant la tentation de dire par lui sa vraie pensée... Ils ont tort, les croyants myopes qui l'accusent de trahison, et les prêtres qui excluent sa commémoraison de leurs prières. Si l'Église orthodoxe peut sauver son autonomie politico-ecclésiastique, c'est là l'unique moyen. Si elle a encore gardé ses forces, quelques feuilles tapées à la machine ne la détruiront pas... Si l'Église survit, alors le sacrifice de Serge n'aura pas été vain, et peut-être même il sera vénéré comme un saint ».

Canon Douglas, de grande autorité chez les anglicans en matière d'orthodoxie orientale, écrit (2) :

« Il n'est pas libre, il vit dans la terreur et la contrainte. Mais il est bien connu pour ceci, qu'en ce qui concerne son sort personnel, il ne connaît pas la peur. Et nous pouvons être sûrs que la menace d'exécution ou d'arrestation ne l'amènerait pas à justifier le régime soviétique... La menace contre le métropolite Serge n'est pas une menace personnelle. C'est un ôtage, et s'il refusait de faire les déclarations que les bolchéviques exigent de lui, des milliers de pauvres prisonniers auraient à payer pour sa résistance, et la terreur s'intensifierait dans les régions les plus lointaines. Ceux parmi nous qui sont le plus au courant de l'état des choses en Russie, ont prédit il y a trois mois, dès le début du mouvement chrétien de protestations, que le métropolite Serge serait obligé de déclarer qu'en Russie il n'y a pas de

(1) Les douze journalistes.
(2) *Church Times*, le 21 février (signé « J. A. D. »)

persécution religieuse. Bien que pendant les cinq dernières années, sa position ait été pleine d'une anxiété incessante, intense, crucifiante et d'une responsabilité épouvantable, Serge est considéré par tous comme étant un homme sans peur, capable en même temps de prendre de grandes décisions et de les poursuivre résolument... Comment le métropolite Serge a-t-il pu jusqu'ici conserver en Russie quelque organisation ecclésiastique tout en évitant l'arrestation : cette histoire a encore besoin d'être écrite. »

Les adversaires du métropolite répondent que les bienfaits à procurer à l'Église ne peuvent justifier les équivoques et l'appui prêté aux ennemis de Dieu, et qu'au lieu de sauver son organisation par ces compromis, l'Église devrait « descendre dans les catacombes ».

Hiéromoine DAVID.

---

*Nous donnons, avec cet article, deux reproductions en fac-similé de caricatures du* Bezbožnik. *Elles illustrent bien la thèse des Soviets* : *la religion, invention et instrument du capitalisme ! Sur l'une on voit le masque du Christ pacifique qui ne sert qu'à cacher le militarisme, créé par les capitalistes, et conduit par le pape en personne. L'autre dessin porte le titre* : A l'étranger : impérialisme et religion. *Le missionnaire qui prêche la religion, « opium du peuple », est suivi du soldat muni de gaz asphyxiant ; derrière eux, la figure grimaçante du capitaliste.*

# Bibliographie.

**Nikolaj Arsenjev. — Pravoslavie, Katoličestvo, Protestantizm** (Orthodoxie, catholicisme et protestantisme). Paris, YMCA Press, 1930 ; in 12, p. 175.

La première partie de cette étude sur les trois principales formes du christianisme, est une courte élévation mystique sur l'essence de l'orthodoxie, religion de louange, de joie, d'ascétisme, de transfiguration, d'amour, de *sobornostj*. Le protestantisme, et surtout le catholicisme reçoivent un traitement plus long et, par endroits, plus critique.

Le livre a été écrit au moment des sévices antireligieux en Russie, qui marquèrent le commencement de l'année ; moment où les chrétiens sentent surtout ce qui leur est commun. L'auteur a voulu contribuer à révéler à ses coreligionnaires « le monde intérieur des christianismes non-orthodoxes ».

L'essence du catholicisme est difficile à décrire. Se définit-il bien comme *complexio oppositorum* (Heiler) ? Tout découle-t-il chez lui de la « visibilité » (Niesir) ? En tout cas, Chomjakov avait tort de croire que le catholicisme n'est qu'une puissante organisation; c'est un organisme vivant. Cet organisme, qui porte d'admirables fruits de sainteté, se concentre autour de l'Eucharistie et est en union de prières avec Dieu et l'humanité sanctifiée, a comme point central ce qui forme aussi le *nucleus* de l'orthodoxie : l'union rédemptrice avec le Verbe incarné, par le moyen d'une institution visible et des sacrements.

Mais l'« ordo » catholique est exagéré. Conçu trop extérieurement, d'une manière trop terrestre et juridique, l'ordre catholique entrave la liberté spirituelle, et fausse sa pensée théologique et son idée de l'Église. A ce « juridisme » exagéré s'ajoute le « rationalisme aristotélicien et scolastique ». L'Église catholique reste un organisme vivant, mais cet organisme souffre d'un processus maladif qui le mécanise — processus assez avancé, mais pas encore décisif.

Après avoir de nouveau insisté sur l'identité foncière entre catholicisme et orthodoxie dans le domaine mystique qui lui est spécialement cher, (il ne critique que la multiplication des messes privées, et le culte du S. Sacrement exposé), le prof. Arsenjev revient à ce qui contitue à ses yeux le défaut principal du catholicisme, son « juridisme », son « mécanisme ».

Celui-ci est surtout évident dans la doctrine sur les prérogatives papales. C'est là « le fondement de tout le système romain ». Toute l'Église est, par abus, résumée et concentrée dans le Pape ; tous sont devenus ses sujets ou ses représentants ; l'unité de l'Église n'est plus mystique, mais juridique ; l'Église est devenue un *État ecclésiastique*, despotiquement gouverné par un monarque absolu ; le Pape a « monopolisé ses fonctions vitales ».

Mais la conscience catholique est quand même profondément mystique. De là un phénomène sur lequel l'auteur insiste . Le papisme juridique et la conscience mystique étant contradictoires, les catholiques ont fini par élaborer *une mystique de la Papauté*, qui convertit une centralisation, juridique à ses origines, en une concentration *mystique* de la vie de l'Église dans le Vicaire du Christ. Le Pape est devenu une espèce de sacrement, une sorte de demi-incarnation du Chef invisible de l'Église.

Il faut avouer que l'auteur a pu trouver des exagérations théoriques d'auteurs catholiques pour illustrer cette « nouvelle mystique ». Ainsi Mgr Prunel, dans son *Cours supérieur de religion* écrit : « Le Pape, l'être unique à qui l'on attribue des honneurs presque divins... L'éclat de sa majesté surhumaine etc...» Et le P. Przywara, S.J.,(article «Le Pape-Roi » dans *Stimmen der Zeit*, avril 1929) : « La sacrée majesté de Dieu concrétise et rend visible sa sainteté et sa grandeur d'une manière décisive dans la dignité du Pape, comme investi de la primatie de juridiction, c'est-à-dire comme pierre angulaire de la succession apostolique... » La dignité papale est un symbole de ce qui est écrit au deuxième chapitre de l'épître aux Philippiens sur la manière dont le Verbe s'est humilié sous la forme d'un esclave. Mgr Bougaud, dans l'épilogue : « De la piété envers le Pape», du quatrième volume de son ouvrage *Le Christianisme et les temps présents*, offre à l'auteur des exemples frappants de cette tendance : « C'est donc toute une moitié de vous-même qui me manque, ô mon Sauveur ! et que je cherche en vain dans ce tabernacle muet où vous ne parlez pas. Et quelle moitié de vous-même ! J'allais presque dire la plus nécessaire. Cette parole infaillible qui seule peut empêcher les âmes et les peuples de flotter à tout vent de doctrine... Elle est ailleurs, en effet ; elle est au Vatican ; elle est dans le Pape. Le Pape est le second mode de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Église... Il s'est fait deux modes de présence réelle absolument différents, ineffables tous deux, et qui, réunis, forment l'extension totale de l'Incarnation... ô, mystère des deux voiles sous lesquels se cache Jésus-Christ complet !... O douceur des sentiments que l'on éprouve auprès du tabernacle et aux pieds du Pape !... Il a d'abord fait le Pape. Il l'a fait avant l'Église... L'Église est l'incessante et permanente création du Pape. » M. Arsenjev cite aussi les paroles du Cardinal Vicaire à l'occasion de l'élection de Pie XI : « Rome heureuse, qui seule possède les deux tabernacles : le tabernacle eucharistique d'où Jésus se communique à tous les cœurs, et le Vatican d'où Jésus, par la bouche du Pape, transmet à tous les hommes la parole de la vérité, immuable et infaillible. »

« Ce n'est pas là, dit l'auteur, de l'ambition ou de la vaine gloire de la part des Papes, ou un esprit de servilité de la part des fidèles ; c'est une sorte d'attribution *mystique* au Pape des propriétés de toute l'Église, une attitude profondément sincère et pieuse envers le pouvoir papal, qui s'exprime sur un ton émouvant et fervent. Mais en même temps, le pouvoir papal prétend ici (sans que les participants en soient conscients) à

ce qui appartient à Dieu seul, à l'Esprit de Dieu qui habite la plénitude de l'Église. C'est une tendance à une certaine confusion entre le Pape et le Christ... La racine des prétentions papales se trouve bien plus dans cette tendance à remplacer pratiquement l'invisible Seigneur par son Vicaire concrètement présent, et à se créer un appui matériel, sensible et extérieur pour sa foi, que dans tous les arguments historiques... C'est là avant tout *un objet de foi*, et non le résultat de raisonnements et d'arguments historiques et exégétiques. L'histoire nous montre seulement comment cette prétention et cette foi ont surgi peu à peu. Voilà pourquoi il est si difficile de parler avec un catholique sur ce sujet. En réalité les arguments historiques et scripturaires ont bien moins d'importance que les catholiques eux-mêmes ne leur attribuent quand ils font de la polémique. Le sens de tout est dans cette chose fondamentale, dans la tendance à *concrétiser jusqu'à l'extrême limite* la vérité de l'Église dans la personne du Pape vivant ; et en pratique il arrive quelquefois que le « Vicaire » obscurcit l'image du Christ invisible. Psychologiquement parlant, peut-être, cela est compréhensible ; mais on se demande : est-ce là l'esprit chrétien, ne se présente-t-il pas ici à nos yeux un terrible danger, celui d'une *substitution* ? »

Que répondrons-nous à tout ceci ? Il est certain que l'auteur touche à l'un des points sensibles du catholicisme contemporain. Depuis cent ans une évolution s'opère ; l'ultramontanisme simplement théologique et pratique de la contre-réforme a cédé la place chez beaucoup d'esprits à un certain « néo-ultramontanisme » d'allure mystique, affective, hyperbolique. Suffit-il de répondre que cette rhétorique néo-ultramontaine n'est pas de la théologie ; qu'aucun théologien sérieux n'écrirait de pareilles choses ? Mais cette distinction entre la saine théologie et les « élévations mystiques » est une chose que les orthodoxes refusent d'admettre — et qui dira qu'ils ont tort ?

Évidemment le danger d'une véritable substitution, signalé par le prof. Arsenjev, n'existe guère. Tout homme qui a vécu le catholicisme lui répondra cela sans hésitation. Il reste quand même vrai qu'il y a bien lieu d'appliquer ici, en grand sérieux, l'admonition que nous adresse M. Thureau-Dangin dans la préface de son livre *La renaissauce catholique en Angleterre* : « Quand quelques catholiques prennent plaisir à exagérer la portée de certains dogmes ; quand ils érigent, de leur propre chef, en articles de foi, des opinions erronées ou douteuses ; quand ils préconisent des dévotions tout au moins puériles, sinon suspectes,... quand, en tout, ils semblent se donner pour tâche de diminuer dans les âmes la virilité et l'indépendance qui ne sont nullement incompatibles avec le vrai catholicisme, je ne sais s'ils se flattent d'être ainsi des catholiques plus complets, mais il leur suffirait d'entendre ce qui se dit, de lire ce qui s'écrit (dans des milieux non catholiques), pour se rendre compte du contre-coup fâcheux qu'ont des imprudences auxquelles ici nous serions parfois tentés de ne pas prêter grande attention ».

Les passages où l'auteur s'effraye de cette conception mystique de la papauté constituent la partie la plus originale de son ouvrage. Inutile de parler de la manière dont il discute la base scripturaire et historique du *dogme* de la papauté ; ou de ses autres critiques du catholicisme, portant surtout sur la scrupulosité, la casuistique, les indulgences, la satisfaction, le rationalisme, la mystique émotionnelle. Nous sommes depuis longtemps habitués à ces arguments et à cette critique. Il admire la manière dont l'Église catholique a maintenu dans le monde le christianisme dogmatique. Mais il trouve que « la tragédie de l'Église catholique, c'est qu'à côté des magnifiques fruits de l'Esprit de vie, dans son système même.. souffle souvent un autre esprit — celui de ce monde, de la puissance, un esprit d'interprétation juridique, terrestre et utilitaire qui défigure les mystères de Dieu ».

Quant au protestantisme, le prof. Arsenjev y voit des éléments précieux, mais il critique beaucoup son individualisme, son instabilité, son principe de l'Église invisible, etc. etc. ; il se détourne surtout du protestantisme libéral, rationaliste, humanitaire des professeurs du genre de Harnack. En un mot, son attitude envers le protestantisme est à peu près celle qu'adopte un catholique de vues larges mais fortement attaché aux formes traditionnelles du christianisme.

Hiéromoine DAVID.

**Wladimir Solowjew. — Monarchia Sancti Petri.** Die kirchliche Monarchie des heiligen Petrus als freie und universelle Theokratie im Lichte der Weisheit. Aus den Hauptwerken von Wladimir Solowjew systematisch gesammelt, übersetzt und erklärt durch L. KOBILINSKI-ELLIS. Mayence, Matthias-Grünewald-Verlag, 1929 ; in 12, XXXI-632 p. M. 19.

La crise mondiale, d'après l'A., a eu pour résultat d'accentuer le désarroi des orientations religieuses russes, créant une « situation extérieurement plus compliquée quoique intérieurement elle n'ait pas varié. La cause principale de toute cette complication extérieure est d'une part la situation anormale de l'émigration russe, d'autre part l'absence des œuvres capitales de Solovjev sur le terrain de la lutte religieuse d'aujourd'hui, aussi bien en Orient où elles sont détruites et prohibées, qu'en Occident, où jusqu'ici elles n'ont pas été exactement traduites et ne sont dès lors pas connues » (p. 624).

Grâce au présent volume, à l'ampleur des extraits qui ont été traduits, au soin et à la compétence du traducteur, les lecteurs de langue allemande seront les mieux partagés pour s'initier aux conceptions religieuses du plus grand des penseurs russes et d'un philosophe dont la pénétration égale celle de Newman.

Les textes sont empruntés à cinq ouvrages différents : 1° La dissertation intitulée : *La critique des principes abstraits* (ou *La crise des principes exclusifs*, Mgr d'Herbigny), 1877-1880 : chap. LVI et conclusion ; 15 p.

— 2° L'ouvrage : *Leçons sur le Dieu-Humanité*(ou *sur le Théandrisme*, Mgr d'Herbigny), 1877-1881 : 8e, 9e, 10e, 11e leçons ; 39 p. — 3° Un tract : *Le grand débat et la politique chrétienne*, 1883 : fragment de l'introduction et les chapitres I à VI, notamment celui intitulé : *La séparation des Églises*, et un autre, qui produisit lors de sa parution un vif émoi : *Papauté et Papisme* ; 130 p. — 4° Le livre : *L'histoire et l'avenir de la Théocratie*, 1887 (manque dans les œuvres complètes éd. Mgr d'Herbigny, p. 218, note) : Préface, Livre I, fragment du Livre III ; 173 p. — 5° Le livre français : *La Russie et l'Église universelle*, 1888 : 2e Partie ; 174 p.

Les traductions sont complétées par des notes marginales très étendues, réunies en une cinquantaine de pages, et par un aperçu du traducteur, qui résume les conceptions religieuses de Solovjev.

M. K.-E. a extrait de l'œuvre du penseur russe ce que l'on pourrait appeler son traité de l'Église, ou mieux son ecclésiologie, œuvre historique, philosophique et théologique tout à la fois, à laquelle Solovjev a consacré sa vie et qui n'a pas sa pareille en Occident.

Dans l'étude qu'il a faite de cette œuvre en 1911 (*Vladimir Solovjev*), Mgr d'Herbigny, l'éminent Président de la Commission russe pontificale, parle d'une évolution du théologien, des hésitations de Solovjev(p. 205), d'une orientation nouvelle et définitive de sa pensée (p.209), de conquêtes nouvelles et définitives(p. 266). Il serait arrivé à reconnaître la vérité du *Filioque*, de l'Immaculée Conception, de la Primauté du Siège romain, après avoir nié ces vérités ou tout au moins en avoir douté.

M. K.-E. qui en fait « un théologien du rang de S. Augustin et de S. Athanase, un mystique du rang de Görres et de J. Böhme, un métaphysicien du rang de Fr. Schelling, un érudit de l'exactitude de L. Pastor, et un poète de l'élévation de Navalis» (p. 598), est loin de partager cette opinion. Solovjev a adhéré d'emblée à la vérité, il a édifié un système grandiose où il harmonise tous les courants opposés de la pensée religieuse contemporaine ; « il est le plus grand guide spirituel de notre époque » (p. 599). Il ne s'est jamais rétracté, il ne s'est pas converti. « Dans l'idée de Solovjev, une orthodoxie parfaitement conséquente avec elle-même conduit inévitablement à l'Unité universelle et apostolique de l'Église. Ainsi un passage de l'orthodoxie au catholicisme serait une absolue impossibilité et un non-sens, comme serait, p. ex., le passage de Moscou en Russie » (p. 2). Le silence de Solovjev sur ces questions vitales dans ses premiers ouvrages serait dans ce cas seulement un acte de prudence vis-à-vis de la censure et des susceptibilités de ses compatriotes. « Le fond des idées ne l'arrêtait plus, mais la démarche extérieure était-elle opportune, imposée par la conscience ? » (Mgr d'Herbigny p. 205).

Une seconde question primordiale dans l'ecclésiologie de Solovjev, c'est la détermination de l'essence de l'Église : où est le fondement de son unité, et quelle est la voie de sa réintégration ?

Ici encore, Mgr d'H. et M. K.-E. adoptent un point de vue différent. Le premier considère à part en Solovjev l'écrivain, le métaphysicien, le

moraliste et le théologien. La dernière partie du livre *La Russie et l'Église universelle* est comme un appendice « où, selon la méthode de S. Augustin, Solovjev cherchait à reconnaître les vestiges de la Trinité, soit dans l'ordre naturel, matériel, moral ou social, soit dans l'œuvre surnaturelle de Jésus-Christ, dans son Église et dans ses sacrements. Ces applications sont parfois obscures et arbitraires » (p. 271). — M. K.-E. admet au contraire que Solovjev applique « à chaque sujet son universelle compétence (allseitigkeit) ». (p. 599.) Tout se compénètre et s'explique dans ce système gigantesque et, p. e., toutes les idées développées dans *La Russie et l'Église universelle*, sont étayées sur les ouvrages précédents.

En particulier l'ecclésiologie de Solovjev serait dépendante de sa sophiologie, c.-à-d., que la notion de l'Église serait en relation étroite avec la notion de la *Sophia* en métaphysique.

Voici, si je ne me trompe, quelle est cette relation de dépendance.

De même que, à la création, le Logos divin a donné à toutes choses leur réalité et leur unité dans l'Univers, de même le Verbe incarné donne à tous les membres de l'Église l'existence et la vie dans l'ordre surnaturel et les réunit dans une Église universelle. En d'autre mots, de même que l'acte créateur a fait de tous les êtres les éléments d'*un universel tout*, réalisant un plan de la Sagesse increéée, de même l'acte régénérateur de la grâce nous fait membres d'une Église universelle, qui est le corps mystique du Christ.

Le premier univers est le règne de la « Théocratie non-libre », le second le règne de la « Théocratie libre ».

Ces conceptions grandioses et les vastes horizons qu'elles ouvrent à la spéculation ont leur attrait et leur utilité si, toutefois, elles n'ont pas pour but de nier ou seulement de voiler cette vérité primordiale, que l'Unité de l'Église visible de Jésus-Christ est essentiellement une unité dogmatique, hiérarchique et sacramentelle et qu'en dehors de cette unité-là, si on veut rester conforme au parallélisme sophiologique, il faut dire que c'est le néant dans l'ordre surnaturel.

Solovjev y insiste à plus d'une reprise, et si l'on peut faire à l'exposé de M. K.-E. un reproche c'est de ne pas mettre assez en lumière ce côté du système de Solovjev.

Il est vrai qu'il aurait fallu plus alors qu'une courte notice comme celle de M. K.-E. Une étude aussi étendue que le livre lui-même aurait dû être entrepris. Cette étude des théories de philosophie religieuse, dont plusieurs sont à peine ébauchées par Solovjev, devrait être précédée d'une recherche minutieuse des sources où il a puisé ses idées. On sait que Solovjev était un lecteur assidu, aussi bien de la littérature patristique que de la philosophie moderne et contemporaine dans les grandes langues de l'Europe, mais qu'il ne donne presque jamais de références à ces ouvrages. En outre, cette étude devrait préciser le sens des termes employés par Solovjev et marquer en quoi ces notions diffèrent des notions employées dans les ouvrages de théologie catholique ou orthodoxe. Cette étude enfin, de-

vrait accompagner une édition nouvelle des œuvres de Solovjev, plus complète que l'édition de St-Pétersbourg, qui date de 1907 et où la censure avait encore exercé ses rigueurs ; ou, tout au moins, devrait-elle accompagner une traduction complète et très soignée de ces œuvres.

Souhaitons que le présent ouvrage soit un prélude à cette entreprise gigantesque et que M. K.-E. en sera un des principaux ouvriers.

Dom Th. Belpaire.

**W. Solowjew. — Der heilige Wladimir und der christliche Staat.** Uebersetzt von Dr. L. Kobilinski-Ellis. Paderborn, F. Schoeningh, 1930 ; in 12, 42 p.

Cet opuscule est contemporain du livre de Solovjev, *La Russie et l'Église universelle*. Il en reprend la thèse fondamentale que l'État chrétien est au service de l'Église du Christ et ne peut l'asservir comme l'a fait le Césaropapisme des Tsars du XVIIe et XVIIIe siècle. Mais cette thèse est mise ici dans un relief saisissant par l'histoire de la conversion et de l'apostolat de saint Vladimir tels qu'ils nous ont été conservés dans quelques phrases des chroniqueurs russes.

L'A. reproche à la bureaucratie moscovite d'organiser des fêtes à l'occasion du neuvième centenaire du baptême de saint Vladimir, lui qui a fait entrer la Russie dans la Monarchie ecclésiastique universelle, tandis qu'elle maintient en Russie l'Église nationale, en faisant d'elle un département ministériel. « L'État chrétien est un État qui vise à introduire le principe de moralité et de religiosité dans toutes les relations de la vie sociale. C'est le moyen principal par lequel la religion doit réaliser son rôle social. Comme la religion est essentiellement universelle, l'État chrétien ne peut se borner à protéger les intérêts égoïstes et exclusifs de n'importe quelle nation particulière ; au contraire, les énergies nationales mises à sa disposition, il doit les mettre au service du monde chrétien. » (p. 37).

Dom Th. Belpaire.

**A. Pawlowski. — Dogmat Niepokalanego Poczecia w oswietleniu nowszych prawoslawnych teologów rosyjskich.** (Le dogme de l'Immaculée Conception et les opinions récentes des théologiens orthodoxes russes [après 1854]). Studjum teologiczno-krytyczne. (Warszawskie Studja Teologiczne, I.) Varsovie, Société théologique, 1930; in 8, xv-125 p.

La croyance en l'Immaculée Conception était explicite et universelle dans l'Église russe depuis le XVIe siècle jusqu'au milieu du XVIIIe. A partir de cette époque un mouvement de réaction se dessine, qui atteint son maximum d'acuité au moment de la définition du dogme par Pie IX. Trois opinions sont en présence : celle de la *Lecture chrétienne* (1857) et d'Innocent Novogorodov nettement opposée à la doctrine de l'Immaculée

Conception, qu'elle estime contraire aux données de l'Écriture et de la Tradition patristique ; celle de Lebedev pour qui la sainteté de la Vierge est non pas essentielle et innée, mais morale et acquise et atteint son sommet avec le déchirement de la passion ; enfin, celle de Bulgakov. M. Bulgakov, interprétant la doctrine de l'Immaculée Conception en fonction de sa théorie du péché originel, admet en la Vierge l'exemption de la concupiscence, la parfaite domination de l'impuissance native et même l'absence totale de péché originel au moment de l'autodétermination de son âme à l'existence. C'est la chose sans le mot, et M. Pawlowski se plaît à le faire ressortir.

Ce travail est un travail d'optimiste. M. P. n'a pas voulu faire œuvre de polémiste mais un simple et objectif exposé de divergences doctrinales. Sa critique est sobre et modérée. Il aime mieux voir les routes au carrefour qu'à l'horizon où, définitivement, elles se séparent. Qui ne voudrait l'en féliciter ? Dom B. REYNDERS.

**Dom Pl. de Meester. — Liturgia bizantina.** L. II, p. VI : **Rituale-Benedizionale Bizantino.** Roma, Tipografia Leonina, 1930 ; in 8, XXXII-572 p. illustré.

On a publié ces derniers temps beaucoup d'ouvrages dans le but de faire connaître au public les liturgies des rites orientaux, et spécialement les Liturgies byzantines. Bien rares sont les livres qui soient capables de familiariser les lecteurs latins d'Occident avec les autres actions liturgiques, les prières, les sacrements de l'Église byzantine ; l'ouvrage classique de Goar, ceux de Maltzev, de Dmitrievskij, sont devenus introuvables ou ne sont pas à la portée de tous les curieux des choses d'Orient.

L'éminent professeur de liturgie byzantine, Dom P. de Meester, annonce la publication d'un traité complet, en plusieurs volumes, qui pourrait servir de manuel de liturgie byzantine ; le premier volume vient de paraître.

L'auteur divise son traité selon la distinction courante dans le droit romano-byzantin : les personnes, les objets, les actions. Le premier livre décrira le lieu du culte, le mobilier et les vases sacrés, le calendrier, les formulaires de prière, le chant, etc. Le livre second, divisé en plusieurs sections, traitera des personnes et des actions ou cérémonies liturgiques ; le Sacrifice eucharistique, les sept sacrements, les bénédictions, l'office divin y seront étudiés. Le volume paru comprend la Partie VI du Livre II ; il traite des bénédictions et des rites non sacramentels contenus dans l'Εὐχολόγιον, l'Ἁγιασματάριον ou autres livres liturgiques ; c'est pourquoi l'auteur donne à cette partie le double nom de *Rituel-Bénédictional byzantin.* Le texte suivi par le professeur est celui de l'Euchologe grec imprimé à Rome en 1873 ; mais il utilise et compare aussi de nombreuses variantes, pièces de rechange, souvent des ἀκολουθίαι ou services propres d'autres Euchologes grecs, du Trebnik slave, des livres liturgiques roumains et arabes.

L'auteur s'est bien gardé de donner un exposé froid des rubriques ou une suite monotone d'oraisons. Chaque partie, chaque cérémonie est accompagnée de notes théologiques, morales ou canoniques, selon le cas ; les origines et le développement historique des cérémonies sont brièvement esquissés, autant que le caractère, avant tout pratique, du manuel le permet. Nous analyserons brièvement cet ouvrage, en nous arrêtant seulement à certains rites, les plus caractéristiques de la vie religieuse byzantine.

Le chapitre premier regarde la partie du rituel qui est spécifiquement monastique. En une introduction détaillée, l'auteur nous parle du caractère propre de la vie monastique, de la profession et des vœux des moines orientaux. Le lecteur occidental est averti aussitôt qu'il ne doit pas transférer aux institutions monastiques d'Orient ses concepts habituels sur le noviciat et la profession religieuse, — concepts qui dérivent du droit latin.

L'initiation religieuse byzantine comporte trois degrés, ou trois stades : l'état du rasophore (ὁ ῥασοφόρος), celui du microschème ou σταυροφόρος et celui du mégaloschème (ὁ μεγαλόσχημος). Ces trois états constituent pour ainsi parler trois degrés dans les promesses religieuses. Cependant personne n'est obligé de les franchir tous trois. Après une période d'épreuve qui, en droit, dure trois ans, le candidat émet les vœux du rasophore, ainsi nommé parce qu'il reçoit le manteau connu sous le nom de ῥάσον. Est-il vraiment moine ? La plupart des auteurs considèrent la bénédiction du rasophore comme une profession religieuse définitive ; beaucoup de moines demeurent rasophores toute leur vie, et sont choisis comme higoumènes sans faire la profession du deuxième degré.

La distinction entre l'imposition du petit habit (τὸ μικρὸν σχῆμα) et celle du grand habit ou habit angélique (τὸ μέγα καὶ ἀγγελικὸν σχῆμα) est relativement tardive. S. Théodore Studite et beaucoup d'autres moines protestèrent contre cette innovation. Ailleurs même, on trouve plus de trois vêtures monastiques, portant des noms différents des précédents. Il y eut donc au moyen âge une période d'hésitation et de divergence entre les divers rituels de la profession monastique. Finalement la distinction des trois vêtures susdites fut adoptée partout.

Le chapitre second est consacré à l'analyse du rituel des défunts. Les funérailles des laïcs, des clercs, et des moines — fort diverses les unes des autres, — abondent en cérémonies pleines de symbolisme chrétien : tel le baiser d'adieu donné par les assistants au frère défunt, la bénédiction des grains de blé (κόλυβα) comme symbole de la résurrection des morts.

La consécration ou bénédiction des églises et des objets du culte fait l'objet du chapitre suivant.

La bénédiction d'une église est réservée de droit à l'évêque. Elle est toujours précédée de la cérémonie qu'on appelle τὸ σταυροπήγιον (fondation de l'église) : l'évêque du lieu, ou le patriarche, plante une croix

sur l'endroit où on construira l'église. Si cette cérémonie se fait au nom du patriarche, elle porte le nom de σταυροπήγιον πατριαρχικόν, et par suite de cet acte l'église (ou le monastère) est soustraite à l'autorité de l'évêque diocésain, et sujette immédiate du patriarche.

Le cérémonial de l'inauguration d'une église a évolué au cours des âges, aussi bien dans le patriarcat de Byzance, qu'en Occident. L'auteur nous décrit deux types différents de rituels pour la consécration de l'église : le premier type est celui du *Codex Barberinus* auquel on peut rattacher un cérémonial plus développé, que nous trouvons dans l'Euchologe d'Allatius (les deux sont décrits dans Goar, *Rituale Graecorum*, 2e édit, p. 664-665 et 655-664). Un second type nous est représenté par l'ἀκολουθία publiée par l'hiéromoine Anthime à Bucarest en 1703, et a passé dans un bon nombre d'euchologes grecs modernes. Le rituel complet de l'inauguration de l'église fait défaut dans l'Euchologe imprimé à Rome en 1873. Dans le Codex d'Allatius, la première partie de la cérémonie comporte l'érection et la consécration de l'autel : après la célébration d'une Vigile solennelle (ἡ παννυχίς)dans une église voisine où on a déposé les reliques, l'évêque se rend à l'église nouvelle ; il fixe la table de l'autel avec l'aide de son clergé, il la lave avec de l'eau et du vin aromatisé et l'oint avec le S. Chrême ou μύρον.Un des prêtres ayant fait les onctions sur les colonnes de l'église, on dispose sur l'autel des antiminsia et les vases sacrés, pour qu'ils participent à la sanctification de l'autel; l'évêque termine la fonction par une prière. Vient ensuite le transfert solennel des reliques et l'inauguration de l'église (τὰ ἐγκαίνια τοῦ ναοῦ).Cette partie de l'office pouvait se faire le même jour ; mais le *Codex Barberinus* et beaucoup d'autres prescrivent de la faire le lendemain de l'érection de l'autel. L'évêque porte en grande pompe les reliques des Martyrs de l'église voisine au nouveau temple, il dépose la custode des reliques dans l'autel et l'y enferme après l'avoir embaumée au moyen du S. Chrême. Il célèbre ensuite la Liturgie sur l'autel nouveau.

Il aurait été intéressant pour l'auteur de signaler la parenté étroite entre le cérémonial que nous venons de décrire et l'ancien rituel gallican (1), tel que Duchesne le reconstitue dans ses *Origines du culte chrétien* (5e édit.,p. 428). Dans l'un comme dans l'autre il y a d'abord la dédicace de l'autel par des cérémonies calquées sur le rit du baptême; ensuite, dans une cérémonie distincte, l'évêque fait la « déposition des reliques » et inaugure le service liturgique de l'autel.

Le second type d' ἀκολουθία, (celle de Bucarest, 1703), fait une inversion des cérémonies : le transfert des reliques et leur déposition dans l'autel se fait avant l'ablution et l'onction de celui-ci. Mais ici encore nous pouvons nous demander s'il s'agit d'une simple inversion; n'aurions-

(1) Duchesne avait remarqué cette parenté existant entre les deux rituels. Cf. *Origines du culte chrétien*, 5e édit., p. 437.

nous pas ici un écho lointain du rituel romain de la dédicace que nous trouvons dans quelques anciens *Ordines* romains, par exemple celui du ms. de Saint-Amand (cf. DUCHESNE, *ibid.*, p. 498 et 426) ? D'après 1 cet usage romain, la dédicace consistait dans une déposition solennelle es reliques d'un Martyr dans l'autel de l'église nouvelle ; l'évêque embaumait ensuite ce tombeau nouveau et célébrait le sacrifice eucharistique.

A part l'autel et les antiminsia, qui ont besoin d'une consécration de l'évêque, les autres objets du culte, les vases et les vêtements sacrés, par exemple, n'ont pas besoin d'une bénédiction spéciale avant leur inauguration. L'auteur suit sur ce point la coutume ancienne et traditionnelle, dont nous trouvons une confirmation manifeste chez le canoniste Balsamon.

La suite du livre décrit les nombreux rits et bénédictions en usage chez les chrétiens byzantins : tels que les bénédictions des maisons, des fruits de la terre, des animaux, et celles qui sont propres à certaines fêtes de l'année. Dans cette longue série de prières et de cérémonies, — dans lesquelles on retrouve sans peine le caractère byzantin : un esprit de piété et de foi vive, parfois aussi une crédulité trop facile, — nous signalerons l'onction de l'huile sur les malades. Le rituel byzantin connaît plusieurs bénédictions et onctions d'huile distinctes du sacrement de l'εὐχέλαιον (Extrême-Onction) : l'huile de l'ἀρτοκλασία, l'onction que le prêtre fait aux fêtes principales avec l'huile de la lampe des icones, et l'onction des malades. Elles sont toutes fort en honneur chez les fidèles d'Orient. Il est intéressant de remarquer que l'onction ordinaire des malades rappelle en plus d'un endroit l'εὐχέλαιον : l'oraison principale n'est rien moins que la prière que chaque prêtre récite en administrant le sacrement ; et l'onction se fait de la même manière que celle de l'εὐχέλαιον Il ne s'en suit pas pour autant qu'il faille confondre l'une avec l'autre.

Parmi ces rites « sacramentaux » une place spéciale revient à la grande bénédiction de l'eau du 6 janvier, en l'honneur du baptême de Jésus, ou de la Théophanie. Au dire de l'auteur ce rit « est un des plus vénérables, des plus antiques, des plus significatifs de l'Euchologe byzantin » (p. 415). Dom P. de M. y consacre plus de 40 pages, il y étudie l'origine historique de cette cérémonie, sa composition littéraire et sa signification, l'usage que l'on fait de l'eau bénie en ce jour. Si jamais cette bénédiction de l'eau a eu quelque rapport avec celle de l'eau du baptême, en Orient au moins, dès le Ve ou VIe siècle, elle en fut nettement distinguée. Il semble même bien avéré qu'elle tire son origine de Jérusalem et de la Syrie : nous savons par Antoine de Plaisance (vers 570) que le clergé de la Ville sainte allait bénir ce jour-là les eaux du Jourdain pour renouveler la sanctification des eaux que Notre-Seigneur y opéra par son baptême ; ensuite les fidèles s'y baignaient et emportaient de l'eau sainte à leurs demeures.

Ces quelques aperçus suffiront pour que le lecteur puisse se faire une idée de la richesse et de l'étendue des matières contenues dans ce manuel, comme de la manière employée par l'auteur pour décrire son sujet. En ses multiples

subdivisions, le sujet est toujours traité avec une grande clarté et beaucoup d'ordre. L'auteur fait bien voir l'importance que revêtent ces actes et ces prières dans la vie religieuse du peuple. Encore fait-il ressortir, là où il y a lieu, le symbolisme parfois très spécial de ces prières byzantines. Ce qui à notre avis, constitue la qualité maîtresse de l'ouvrage, c'est que l'écrivain a réussi à écrire son étude avec la mentalité orientale : il met le lecteur dès la première page dans l'atmosphère voulue, en désignant chaque acte, chaque objet par les termes byzantins dans leur sens propre authentique, en montrant la distinction de tel ou tel rite d'avec son parallèle latin, et en évitant avec soin le défaut trop commun aux écrivains occidentaux de vouloir assimiler nombre de cérémonies et fonctions byzantines avec ce qui leur semble être le «pendant», sinon «la même chose», dans les rituels latins. A force de comparer, on oublie de distinguer.

Le manuel contient aussi une table des principaux manuscrits cités et un index analytique. Au cours de l'ouvrage l'auteur a mis un grand nombre de notes et de renvois aux manuscrits, surtout à ceux qui sont décrits dans le précieux travail de Al. Dmitrievskij (1). Cependant l'ouvrage se trouve un peu déparé par cette surabondance de notes, et nous souhaiterions que, dans une nouvelle édition, le distingué professeur simplifie l'appareil critique dans le corps de l'ouvrage ; nous eussions aimé aussi que l'auteur fit les renvois aux sources canoniques grecques qui sont dans la Patrologie grecque de Migne : celle-ci est d'un usage plus répandu que le Pidalion par exemple ou le Σύνταγμα de Rallis. Il n'y a aucun doute que ce beau manuel de liturgie byzantine ne rencontre la faveur de tous les studieux du rit de Byzance. Le principal mérite de Dom P. de M. aura été de mettre à la portée d'un grand nombre de lecteurs les richesses accumulées dans les savants ouvrages de Goar, de Dmitrievskij et les nombreux Euchologes byzantins. Nous souhaitons qu'il paraisse bientôt une traduction française de cet ouvrage et que l'auteur puisse livrer au public dans un bref délai la suite de son travail.

Dom A. De Vos.

**M. Kurdjumov. — O Rozanově**, Paris, YMCA Press. 1929 ; in 12 90 p. D. 0.25.

Rozanov est un homme à part. Né entre deux générations de grands écrivains russes, ce penseur est le champ de bataille entre deux extrêmes passionnants, l'athéisme et la religion. Voulant, avant tout, être scrupuleusement sincère avec lui-même et les autres, peut-être aussi un peu entraîné par l'amour du paradoxe, Rozanov pose devant la jeunesse russe moderne, qui l'écoute avec une sorte d'enchantement, les grands problèmes

(1) Al. Dmitrievskij. *Opisania liturgičeskich rukopisei chranjaščichsja v bibliotekach pravoslavnago vostoka.* t. I. Kiev, 1895 ; t. II, Εὐχολόγια.

de la vie. Son succès vient plutôt de son esprit délié que de la profondeur de ses affirmations. Il s'en rend compte d'ailleurs lui-même en disant : « Ma tête se balance sous les nuages, mais que mes jambes sont faibles ! » Tantôt nous voyons en Rozanov un cynique qu'aucune déduction logique n'effraye, un être tout à fait amoral, et même un égoïste orgueilleux et conscient ; tantôt il se montre idéaliste, bon orthodoxe et il va jusqu'à communier quatre fois au moment de sa mort..

Rien ne caractérise mieux Rozanov que les phrases suivantes d'un de ses admirateurs, V. Pozner, dans *Les Nouvelles Littéraires* : « Semblant sortir des tréfonds de la Terre, R. a soulevé avec lui la vie chaotique de la planète et remué la vase qui s'y était déposée dans le courant des siècles. La lecture de ses livres laisse une impression trouble et ambiguë, c'est qu'on est en présence de la zone érogène de la littérature russe. Ses révélations sont passionnantes mais... on voudrait le fuir pour quelque chose de simple et de pur : un dessin d'Ingres, une course de cent mètres, un poème d'André Chénier, mais dès qu'on l'a fait on sent que la vie de cette terre dans toute sa splendeur multicolore s'est subitement retirée et qu'on est plongé dans le règne du conventionnel. »

Dans la présente étude l'A. souligne très bien combien il y a dans cette philosophie de danger pour le christianisme, combien parfois la lumière, au lieu d'éclairer, peut éblouir et aveugler. Rozanov ne sera pas oublié de sitôt : il éveille les esprits, leur montre des abîmes et, malgré tout, indique la seule voie de salut pour l'humanité, l'Église.

Dom A. de Lilienfeld.

**S. L. Frank. — Duchovnyja ochovy obšestva.** (Les bases spirituelles de la société.) Paris, YMCA Press, 1930 ; in 12, 317 p.

L'A., très connu dans l'émigration russe par son amour des grandes synthèses de philosophie, d'histoire et de droit, nous donne dans le présent ouvrage une étude de sociologie.

La routine quotidienne des derniers siècles semble avoir terni les principes sur lesquels se base la société moderne ; le matérialisme païen des bolchévistes conteste même hardiment et logiquement la valeur des concepts qui en sont le fondement ; il a déclaré la guerre au christianisme et semble constituer un grave avertissement pour toutes les sociétés capitalistes et bourgeoises. Mais si le bolchévisme n'est que le résultat des maux dont souffre la société moderne, il est plus important encore de se guérir de ces maux qui l'ont produit, que de réagir seulement contre le bolchévisme lui-même. On y parviendra seulement en revenant au culte des bases spirituelles de la société.

Dom A. de Lilienfeld.

**M. d'Herbigny. — La guerre antireligieuse en Russie soviétique.** La « Campagne » de Noël (Décembre 1929 — Janvier 1930). Paris, Éditions Spes, 1930 ; in 12, 72 p. Fr. 3,50.

D'un style posé et avec profusion de citations de sources soviétiques, sont narrés les malheurs religieux du peuple russe «... dont la religion, d'ailleurs profonde et souvent héroïque en ces jours d'épreuve, était souvent plus sentimentale qu'éclairée, plus rituelle et extérieure, que réfléchie et logique dans ses conclusions », affirme l'A. (p. 11). Il stigmatise le satanisme conscient de la politique antireligieuse, condamne énergiquement la position du métropolite Serge (le métropolite Euloge n'est pas non plus épargné), fait une digression plutôt sympathique à l'Église synodale, et exprime enfin sa confiance dans l'efficacité des prières qui ont suivi la lettre pontificale, dont ces pages semblent vouloir être la déférente illustration.

D. C. L.

**J. Douillet. — Moscou sans voiles.** (Neuf ans de travail au pays des Soviets.) Paris, Éditions Spes, 1928 ; 252 p. Fr. b. 12.

Les relations de voyage en pays soviétique abondent déjà. Mais il ne suffit pas d'avoir vu et vécu les situations tragiques et terrifiantes que l'on rencontre en Russie soviétique, il faut savoir les interpréter dans le cadre de la vie russe. Or peu d'observateurs ont pu donner cette interprétation, indispensable aux lecteurs occidentaux, avec la concision et la clarté de M. D. qui a passé trente-cinq ans en Russie, dont neuf sous le régime soviétique.

Les événements racontés dans ce livre et groupés sous les titres : *Paradis rouge*, *Immoralité*, *Terreur*, ont l'allure non d'un feuilleton, mais d'un roman vécu. Livre de propagande, oui, dans l'intention de l'auteur qui résume sa pensée à la dernière page du livre ; mais non pas par le caractère général de l'ouvrage dont chaque page frappe le lecteur à cause de son exactitude et sa sincérité. De la lecture de ce livre on garde une impression profonde d'indignation et de répugnance contre un régime d'arbitraire et de méchanceté rendu plus intolérable encore par les institutions iniques des Républiques soviétiques.

Dom Th. Belpaire.

**G. Z. Patrick. — Popular Poetry in Soviet Russia.** Berkeley, University of California Press, 1929 ; in 8, VIII-287 p. D. 2.50.

M. P. nous présente des études sur la poésie populaire en Russie, non pas tant pour en faire apprécier la valeur intrinsèque, que pour nous découvrir l'état d'âme qu'elle reflète. La poésie du paysan est d'une inspiration bien différente de celle du prolétaire. Tandis que ce dernier cultive son enthousiasme pour la révolution libératrice, et l'usine, « son Messie de fer », en poursuivant son rêve d'un communisme international, le paysan, fidèle à la voix de la terre séculaire, se désintéresse de plus en plus du bolchévisme en restant attaché à sa patrie et à sa religion. L'A., en

effet, nous cite de nombreux poèmes profondément religieux qui ont paru depuis la révolution et qui prouvent, comme l'a dit le poète, que le paysan russe « garde dans le fond de son âme le secret de Dieu et de l'Univers ».

D. W. v. d. V.

**B. H. Streeter. — The Primitive Church.** Studied with Special Reference to the Origins of the Christian Ministry. (The Hewett Lectures, 1928.) Londres, Macmillan, 1929 ; in 8, XII-312 p. Sh. 8/6.

L'organisation des communautés dans l'Église primitive n'est pas calquée sur un type uniforme. Hiérarchie à trois degrés, collèges de prêtres ou épiscopes avec ou sans président, organisation monarchique, patriarcats, régime charismatique ou prophétique, sans dépasser le second siècle, tous ces types d'organisation s'échelonnent à travers le temps et l'espace. La thèse une fois posée, M. S. s'efforce de la démontrer en passant la revue des différents documents dont nous disposons pour en juger.

C'est dans un but pacificateur qu'il en a entrepris l'étude. Les diverses confessions protestantes revendiquent toutes pour l'organisation de leur Église, à l'exclusion de celle du voisin, la sanction de l'antiquité apostolique. Vaines querelles, puisque toutes les organisations peuvent au même titre se réclamer des apôtres et de la tradition primitive. Un grave obstacle à l'union des Églises est ainsi levé et l'accord pourra se faire au-dessus de tous les systèmes du gouvernement ecclésiastique, sans qu'il faille dévier de la plus authentique tradition chrétienne.

M. S. a-t-il vraiment réussi à apporter à sa thèse la confirmation de l'histoire ? Dans une certaine mesure pour le fond. Toutes réserves faites, théologiquement, sur la légitimité de leur persistance jusqu'à l'époque moderne, une certaine diversité des systèmes d'organisation ecclésiastique aux premiers siècles paraît bien établie. Quant aux détails du tableau esquissé par M. S., les hypothèses et les conjectures qui sont légion suppléent aux lacunes des documents : sort des douze après leur séparation ; le presbytre Jean, métropolite avant la lettre de la province d'Éphèse, avec, entre autres suffragants, le Diotrephes de la 3ª *Joannis* ; la date de composition des Pastorales ; Aristion de Smyrne, auteur de la 1ª *Petri* ; la névrose de S. Ignace d'Antioche et son influence personnelle sur les progrès de l'épiscopat monarchique à Rome, et bien d'autres. Toutes ingénieuses, toutes originales, elles ne sont très souvent que cela. « Scientific, reasonable guesses, » avoue leur auteur. La modestie de ce « guesses » mérite bien qu'on ne chicane pas sur l'épithète. Nous n'entreprendrons pas l'examen détaillé de l'ouvrage et nous nous contenterons de souligner l'importance et la fécondité de ce principe de diversité pour le travail de l'union des Églises. Il a été affirmé bien des fois ici, et les Papes depuis près d'un siècle se sont plu à le répéter : l'union des Églises doit se faire sur cette triple base, et n'en exige point d'autre : l'unité du dogme, moins certaines

présentations théologiques ; l'unité de gouvernement, moins les formes contingentes ; l'unité de culte, moins son vêtement local ou ses expressions accidentelles.

Des études comme celles de M. S., menées avec le seul souci de découvrir la pure vérité chrétienne, mais scientifiquemnt mieux établie dans les détails, aident à dégager l'essentiel de l'accessoire et contribuent à l'œuvre de rapprochement tant désiré.

Dom B. Reynders.

**E. Préclin. — L'Union des Églises gallicane et anglicane.** Une tentative au temps de Louis XV. P.-F. le Courayer (de 1681 à 1732) et Guillaume Wake. Paris, J. Gamber, 1928 ; in 8, xxi-179 p.

Le titre de ce livre est bien choisi. Au commencement du XVIIIe siècle le gallicanisme était encore en pleine vogue, nourri qu'il était par l'indépendance des rois et le mécontentement des jansénistes. C'est bien avec l'Église gallicane, et non avec l'Église romaine, que Wake, archevêque de Cantorbéry voulait faire l'union. Cette tentative gravite autour d'un personnage singulièrement romantique, Pierre-François le Courayer, religieux de l'Ordre de Sainte-Geneviève. Janséniste, esprit original et émancipé, fourni d'amples connaissances, parlant l'anglais, il a pu entrer en contact sans peine avec la théologie anglicane. Un langage qu'il juge excessif chez certains polémistes attaquant les ordinations anglicanes, le pousse à prendre la plume lui-même en leur faveur. D'une nature vive et impétueuse il ne lâchera jamais les positions une fois prises, et luttera toute sa vie, supportant l'exil et l'excommunication, pour la cause qu'il a embrassée. On sait comment il acheva sa vie, presque centenaire, comme protégé de la Cour à Londres, isolé et indépendant jusqu'à la fin.

C'est le fil de cette vie d'un grand intérêt psychologique et historique, mêlée à toute une trame de mouvements pour l'union des Églises, que ce livre nous reconstitue avec une science qui ne laisse rien à désirer. Nous ne pouvons que louer la méthode scientifique et l'analyse de l'A., mais pour que cette reconstitution historique fût réellement vivante, il aurait fallu qu'il sente agir un peu plus ses personnages. L'analyse ne suffit pas, il faut l'esprit qui vivifie. Et cependant le livre reste un roman malgré tout l'apparat historique.

Dom A. Bolton.

**A. C. Headlam. — Christian Unity.** Londres, Student Christian Movement Press, 1930 ; in 12, 157 p. Sh. 4.

Il n'y a pas de doute que des théologiens de la trempe du Dr Headlam peuvent faire beaucoup pour acheminer la masse des chrétiens de préoccupations évangéliques vers une unité plus parfaite. Continuant le travail commencé à Lausanne, il expose la nécessité de l'union et les moyens d'y parvenir. Tout chrétien sentira la force des raisons théologiques

profondes qui poussent tous les croyants, unis au Christ, à s'unir entre eux, et qui sont ici si dignement présentées.

Ce livre veut comme seule base nécessaire d'unité de foi, la confession de Nicée, et l'acceptation des deux sacrements de Baptême et d'Eucharistie. En matière d'Ordre, il propose de s'entendre entre Églises pour une récognition mutuelle des divers ministères dans le passé et pour une organisation épiscopale dans l'avenir. L'A. affirme, d'après la critique la plus avancée, que nos connaissances de l'âge apostolique ne nous permettent pas d'exclure comme nul le ministère prophétique ou presbytérien. Beaucoup de théologiens catholiques admettent certaines divergences au premier siècle, mais exigeraient qu'on admette une tradition sûre dans la succession apostolique, dont l'importance est ici considérée comme minime.

Dom A. Bolton.

**Episkop Valter Trurskij. — Žizn Anglikanskoj Cerkvi** (La vie de l'Église anglicane). Paris, YMCA Press, 1930 ; in 12, p. 113.

L'auteur de ce livre, un peu mystérieusement décoré du nom russe de *Episkop Valter Trurskij*, n'est autre que le Dr Frere, évêque très anglo-catholique du diocèse très protestant de Truro (Cornouaille). Le contenu de l'ouvrage fut présenté sous forme de conférences à un auditoire péterbourgeois en 1912, l'auteur étant encore simple membre de la communauté de la Résurrection (Mirfield).

A-t-il réussi à donner aux Russes orthodoxes une description objective et vivante de l'anglicanisme ?

Divisé en quatre chapitres, le livre parle (1) de l'Église (confession) anglicane, (2) de la vie paroissiale, (3) de la vie du clergé, (4) des ordres religieux, missions, retraites, congrès. Le premier chapitre caractérise assez bien l'essence de l'anglicanisme ; il y aurait cependant beaucoup à redire. Le conférencier anglo-catholique, comme il arrive si souvent, tout en admettant que la Réforme anglaise était une « opération chirurgicale dangereuse mais nécessaire dans laquelle l'Église nationale perdit beaucoup de sang », regarde son histoire ultérieure avec beaucoup d'optimisme, et, en ce qui concerne le dernier siècle, il ne semble constater que du progrès. Les divergences doctrinales sont légèrement marquées comme ne touchant que des questions de second ordre ; elles s'expliquent en partie par le croisement des races dans la nation (!), et la « *comprehensiveness* » qui les concilie est héritée de Théodore de Tarse (!). Quand aurons-nous la satisfaction de voir un anglican qui, traitant *ex professo* la théologie anglicane en vue de documenter ses amis orthodoxes, aura le courage de tracer clairement, avec textes, dates et noms à l'appui, l'histoire des multiples tendances plus ou moins contradictoires qui ont existé et existent encore — surtout des mouvements modernes *autres* que l'anglo-catholicisme ? La vérité, et l'intercommunion à laquelle aspirent les anglicans catholicisants, peuvent-elles souffrir vraiment d'une telle franchise ?

Il est indiscutable que les orthodoxes ne voudront jamais s'unir avec l'évêque Barnes et le Dr Major, et il faut avouer que le ton si vague et si satisfait d'un livre optimiste comme celui du Dr Frere laisse une étrange impression d'irréalité chez un lecteur qui connaît quelque chose du mouvement moderniste et de l'irréligion croissante qui sont tout aussi typiques de l'Angleterre contemporaine que l'anglo-catholicisme.

Les trois autres chapitres, où l'auteur décrit le fonctionnement pratique de la vie anglicane, sont intéressants. L'auteur a pris le parti de représenter l'anglicanisme comme l'extrême manifestation de l'esprit pratique occidental. Mais à côté d'excellentes choses, on ne peut s'empêcher de nouveau de constater de graves défauts dans cette description. On a l'impression que l'Angleterre est un pays très anglican, très pratiquant, où un clergé soigneusement formé exerce partout un ministère diligent et fort fructueux. Le métropolite Euloge, dans une préface favorable mais prudente, écrit : « Si cette réglementation stricte et minutieuse de la vie religieuse, cette limitation de sa liberté par des cadres artificiels imposés du dehors, nous semble étrange, d'autre part nous ne pouvons pas ne pas admirer l'envergure et l'intensité de l'activité pastorale dont fait preuve le clergé anglican, et la forte organisation de la vie ecclésiastique, qui ne manquent certainement pas de produire leurs admirables fruits ». Il nous semble que si c'est là l'effet produit sur le lecteur orthodoxe, le livre n'a pas très exactement décrit ce corps, très actif mais combien anarchique et hétérogène, qu'est l'Église établie.

Beaucoup d'attention est accordée aux différentes institutions pratiques que le mouvement anglo-catholique a adoptées de l'Église romaine. Il est assez amusant de remarquer comment les orthodoxes s'initient à ces choses catholiques (ordres actifs, retraites, méditation, etc.) en les voyant chez certains de leurs amis anglicans. C'est une leçon pour nous autres, qui avons manqué trop souvent de cette charité, de cet intérêt intelligent, de cet accueil fraternel, que les orthodoxes trouvent en Angleterre. Cela fait penser aussi que le contact avec l'anglicanisme, à côté de ses dangers, apprend aux orientaux à respecter et à admirer l'esprit pratique de l'Occident moderne.

Hiéromoine David.

**Halifax. — The Good Estate of the Catholic Church.** Londres, New-York et Toronto, Longmans, Green and Co., 1930 ; in 12, 67 p. Sh. 1 /6.

**Spencer Jones. — Catholic Reunion.** Oxford, B. Blackwell, 1930 ; in 8, VIII-112 p. Sh. 4 /6.

**R. Ll. Langford-James. — The Bridge-Church.** An Outspoken Essay. Londres, Ph. Allan, 1930 ; in 12, 128 p. Sh. 2 /6.

**G. N. Nuttall-Smith. — Hierarchies Hebrew and Christian.** A Contribution towards Reunion. Oxford, J. Vincent, 1930 ; in 8, 12 p.

Il est remarquable que ces auteurs anglicans veulent tous pousser leurs

confrères à considérer la nécessité d'une union avec le Saint-Siège. Les deux premiers insistent ouvertement sur le fait qu'une telle union, ayant pour base la reconnaissance préalable de la primauté du pape *jure divino*, est postulée par la tradition chrétienne de l'Angleterre.

La brochure de Lord Halifax sera lue avec une pieuse attention par beaucoup d'Anglo-Catholiques et surtout par l'ancienne génération qui l'a suivi vers un idéal toujours de plus en plus catholique. Comme les *ultima verba* d'une personnalité si marquante, ces pages sont précieuses.

M. Spencer Jones a travaillé depuis longtemps pour un rapprochement avec Rome. Il sera lu dans un certain milieu, mais il est à craindre que les *scholars* ne le trouvent trop avancé et trop vague.

M. Langford-James voudrait d'abord séparer l'Église de l'État et puis partager les anglicans entre protestants et catholiques. Humainement parlant, le projet semble favorable à l'union, mais le jour est bien loin où un groupe assez considérable d'Anglo-Catholiques serait prêt à pareille mesure. Il est plus surnaturel de penser que finalement le levain catholique transformera toute la pâte protestante.

Le quatrième auteur esquisse une analogie rapide entre l'autorité du grand-prêtre juif et celle du Souverain-Pontife.

Dom A. Bolton.

**T. W. Coleman. — The Free Church Sacrament and Catholic Ideals. A Plea for Reunion.** Londres et Toronto, J. M. Dent, 1930 ; in 16, x-118 p. Sh. 2 /6.

On pourrait dire que ce livre est important, non tant à cause de sa valeur en soi, mais de la tendance qu'il manifeste. Car voici un membre des « Églises libres » et d'origine protestante, qui prêche un « idéal catholique », la « doctrine catholique » et les « sacrements catholiques » à ses confrères. La vitalité du mouvement catholique parmi tous les chrétiens d'Angleterre est prouvée sans contredit par le fait qu'il atteint ainsi même ceux qui étaient fiers autrefois de leur religion protestante.

Dom A. Bolton.

**W. J. Sparrow Simpson. — South Indian Schemes.** Londres, S. P. C. K., 1930 ; in 12, xi-187 p. Sh. 5.

**Mark Napier Trollope. — « The Peace of Jerusalem ».** Reflections of a Missionary Bishop on some Problems of Reunion. Londres, A. R. Mowbray, 1930 ; in 8, 24 p. Sh. 0 /6.

**K. M. Macmorran. — Reunion and the Lambeth Conference.** A Charge... Londres et Oxford, A. R. Mowbray, 1930 ; in 8, 23 p. Sh. 0 /9.

**A. J. Appasamy. — Church Union.** An Indian View. Madras, Christian Literature Society's Press, [1930] ; in 12, v-41 p.

La solution satisfaisante donnée par le Congrès de Lambeth au problème de l'union entre les Anglicans et les Églises libres aux Indes diminue

l'intérêt de cette littérature. Mais le problème posé est différé seulement, et se posera de nouveau en Angleterre même. Il est donc important que l'on continue à rechercher les principes d'une telle union. Comment réconcilier une Église qui ne reconnaît pas la succession apostolique dans l'épiscopat, avec une Église qui maintient ce principe ?

La position du premier A. est très sage. Il expose très longuement et très calmement les diverses théories opposées à l'épiscopat ; la moitié du livre est consacrée à une pleine documentation sur ces points, et est très utile à cet égard. Également sage est la distinction entre apôtres et ministres, et la démonstration que, parmi les ministres, ce sont les évêques seuls qui ont hérité du pouvoir apostolique.

Le tract de Bishop Trollope, missionnaire dans la Corée, est intéressant et et devrait être lu par tous les missionnaires catholiques. Sa sympathie pour les catholiques est bien connue. Il nie la nécessité d'une union prématurée et n'admet pas que les diverses formes du christianisme se nuisent les unes aux autres en pays de mission. Quand seulement les missionnaires auront oublié leurs petites querelles de parti et auront enseigné le christianisme dans la forme catholique, sans rien céder à l'esprit sectaire, alors un jour la vraie union se fera d'elle-même.

Le chancelier du diocèse de Guildford fait remarquer que jamais on n'arrivera à une vraie union en sacrifiant quoi que ce soit de la tradition reçue. Pourvu que la foi soit sauve, c'est seulement en laissant aux Églises particulières leur pleine liberté que l'on saurait faire l'union.

L'avis d'un Indou sur les projets aux Indes vaut la peine d'être écouté. Celui-ci veut montrer aux épiscopaliens que leurs principes sont sauvegardés, et aux autres que l'épiscopat les mettra plus dans la tradition historique. Il croit qu'une grande Église ainsi constituée deviendra une force nationale aux Indes.

Dom A. Bolton.

**G. G. Coulton. — The Pope not Infallible.** A Public Lecture... Londres, Simpkin Marshall, 1930 ; in 8, 63 p. Sh. 1.

Cette brochure est le rapport sténographié d'une conférence contradictoire tenue à Cambridge. Les historiens ne pourraient guère attendre des lumières nouvelles d'une pareille publication. Les positions prises ici sont anciennes : le conflit de deux mentalités. Remarquons que l'A. semble être bien au courant de l'économie intérieure du catholicisme, et enfin que la discussion, comme toujours, s'est perdue dans des à-côtés.

Dom A. Bolton.

**Dom C. Butler. — Religions of Authority and the Religion of the Spirit.** With Other Essays Apologetical and Critical. Londres, Sheed and Ward, 1930 ; in 12, 190 p. Sh. 5.

Il est dommage que les diverses études contenues dans ce volume ne

soient qu'une réédition pour la plupart d'articles parus il y a trente ans. Beaucoup d'eau s'est depuis écoulée sous les ponts. M. Sabatier nous semble facile à réfuter et les idées de Tubingue sont vieux jeu.

S'il faut cependant que nous discutions M. Sabatier, nous dirions que seuls les protestants les plus rationalistes peuvent admettre que la religion chrétienne n'est autre chose qu'une aspiration intime vers Dieu, le Père. Tout chrétien tant soit peu humaniste, ou connaissant quelque peu la tradition, admettra, malgré l'attrait de « la religion de l'esprit », la nécessité d'une Église visible, d'une vie sociale, d'une autorité enfin. Mais ce qu'il faut entendre exactement par cette vie sociale organisée sous une autorité, dom B. ne nous le dit pas. Il laisse entendre que c'est ce que lui accepte dans sa vie ordinaire. Mais c'est justement cela qu'il faut prouver. Si on voulait réfuter M. Sabatier il faudrait tout un grand livre, ayant comme base le christianisme de saint Paul, qui, d'après Sabatier, « représente bien à nos yeux le plus héroïque effort fait par l'humanité pour saisir et s'approprier la pensée et la vie divines du Maître.»

Disons pour finir que notre A. est un philosophe aimable qu'il est agréable d'entendre. Il parle avec calme et avec beaucoup de bon sens. Sa voix devient aiguë quand il touche à la controverse anglicane.

Dom A. Bolton.

**Jean Berton. — Tertullien : le schismatique.** Les problèmes de la vie chrétienne et de l'autorité. Paris, Fischbacher, 1928 ; in 8, 183 p.

En opposant l'attitude du Tertullien prémontaniste, qui est, « à part une secrète tendresse pour les libres prophètes de l'Esprit », celle d'un solidariste et d'un partisan convaincu de la règle de foi ecclésiastique, à celle du Tertullien schismatique, qui est celle de l'individualiste le plus outré et du spirituel le plus dédaigneux de l'autorité épiscopale, M. B. ne veut qu'illustrer une thèse qui lui est chère. La Réforme, par un heureux dosage de ces conceptions extrêmes : foi d'autorité et individualisme dissolvant, rend au Christ et à l'Esprit la place qui leur revient dans l'économie chrétienne. La thèse vaut ce qu'elle vaut, mais on est en droit de se demander si le souci de la démontrer n'a pas, deci delà, obscurci ou précipité le jugement de son auteur.

Dom B. Reynders.

**M. Buchberger — K. Hoffmann. — Lexikon für Theologie und Kirche.** 2e éd. du *Kirchliches Handlexikon*. t. I. (A-Bartholomäer). Fribourg en Brisgau, Herder, 1930 ; in 4, x-16*p.-992 c., illustr., 8 planches, 88 facsimilés. M. 26, rel. 30, cuir 34.

« Le *Lexikon für Theologie und Kirche* donnera, pour tous les domaines de la théologie, de l'Église, de la science de la religion et pour toutes les branches connexes de la science, de la vie et de la civilisation, des infor-

mations concises et approfondies d'après l'état actuel de la science et de la vie ecclésiastique ». Les rédacteurs de cette nouvelle encyclopédie, qui est une refonte du *Kirchenlexikon* de Wetzer et Wette et du *Kirchliches Handlexikon*, n'ont rien omis de ce qui en pouvait faire un instrument de travail sérieux et commode. Ils ont divisé toute la matière en trente-trois branches, dont chacune a été confiée à la direction d'un spécialiste. Chaque spécialiste s'est adjoint à son tour un certain nombre de collaborateurs. On regrette l'absence, dans cette liste, de quelques noms qui s'imposaient pourtant.

Les rédacteurs se sont donné comme consigne d'être concis et complet. On ne les prendra en défaut sur aucun de ces deux points. La brièveté des articles paraîtra peut-être excessive : mais la prolixité de quelques encyclopédies analogues en fait apprécier les avantages. Les articles ont été morcelés dans le but de faciliter la recherche. Le mot *Anglokatholizismus*, par exemple, renvoie à *Anglikanische Kirche*, *Oxford-Bewegung*, *Traktarianismus*, *Ritualismus*, *Hochkirchliche Bewegung*. Ce premier volume permet d'augurer grand bien des neuf suivants qui grouperont avec celui-ci 33.000 articles. Quelques gravures et quelques hors-textes en complètent les informations écrites.

Les notices sur les Églises d'Abyssinie, d'Angleterre et d'Arménie contiennent toutes un paragraphe spécial consacré aux tentatives d'union. A propos de l'Église arménienne on distingue trois méthodes d'union : union par les chefs de la hiérarchie et le Pape, unions populaires par conversions opérées dans le peuple, union par la création d'une hiérarchie unie.

L'article *Amay* contient plusieurs erreurs. Amay a été érigé comme prieuré *sui juris* le 28 juillet 1928, et non pas en octobre 1928 comme dit l'A. Il est inexact que, par le décret du 4 juillet 1928, le monastère d'Amay aurait été subordonné la Congrégation bénédictine belge. L'A. ignore que ce décret du 4 juillet a été suivi à quelques jours de distance, le 28 juillet 1928, d'un nouveau décret promulguant *ad experimentum* les Constitutions propres du monastère d'Amay. Là il est dit expressément que le monastère « n'est pas membre de la Congrégation belge ». L'A. définit ainsi le but de l'entreprise : « Former dans des centres religieux les moines nécessaires à la fondation future en Russie d'abbayes missionnaires. » C'est bien restreint, et on se demande ce que l'A. fait du désir exprimé dans la lettre apostolique du 21 mars 1924, à laquelle il renvoie et où S. S. Pie XI disait : « Efforcez-vous également, par la parole et par la plume, d'intensifier, aussi parmi les occidentaux, le zèle pour la cause de l'unité et d'augmenter chez eux la connaissance de ces problèmes sur lesquels les orientaux sont en désaccord avec nous ». La fondation sur le Bas-Rhin, projetée par les bénédictins de Beuron et de Bavière, en réponse à l'appel du Pape, et dont parle à la fin de sa notice l'A., n'a pas été réalisée.

Dom B. Reynders.

**B. A. Pereira O. F. M. — La doctrine du mariage selon saint Augustin.** Paris, Beauchesne, 1930, in 8, VI-247 p.

Ouvrage posthume remarquable. L'auteur s'est astreint à fouiller l'œuvre immense de saint Augustin pour y recueillir les enseignements sur le mariage et les présenter ensuite en une synthèse bien ordonnée. Le danger de pareil travail est double : on est tenté de compléter les lacunes en interprêtant arbitrairement, et l'on risque de négliger l'évolution qui se serait produite dans la pensée de l'auteur qu'on étudie. Le P. Pereira me paraît s'être gardé à peu près complètement du premier de ces périls et plus soigneusement encore du second.

Le mariage se trouve examiné successivement du point de vue de son principe, de son institution, but et moralité, de ses biens, droits et devoirs, de ses propriétés essentielles, de ses circonstances. Enfin un long chapitre est consacré au mariage comme « sacramentum ». Le P. Pereira conclut d'un examen historique consciencieux et délicat que le concept dogmatique du sacrement n'est pas appliqué encore par Augustin au mariage. Tout est à lire dans ce chapitre de théologie sacramentaire.

Les critiques exigeants trouveront que la disposition générale de ce bon livre aurait pu être plus logiquement réglée. Peut-être l'auteur eût-il modifié la distribution des matières, si la mort ne l'avait surpris avant d'avoir mis la dernière main à son travail.

Dom B. CAPELLE.

**H. Dausend et J. Walterscheid. — Im Heiligtum der Liturgie.** Dûsseldorf, L. Schwann, [1929] ; in 8, 146 p. M. 4.

Que le peuple prend goût à la liturgie, c'est un fait. Qu'il lui manque les moyens de s'initier à ses secrets, en est un autre. Toute nouvelle « introduction » sera donc saluée avec joie si elle est préparée avec soin. Puisque la liturgie entend refaire la piété catholique et « révéler l'Église aux âmes », c'est à cela que doit viser l'initiation à ses mystères ; et peut-être est-ce un reproche à faire à ce manuel-ci de ne pas avoir suffisamment envisagé ce côté de problème. Conçu sur le plan général de ce genre de littérature, il traite exclusivement du côté extérieur, du cadre spatial et des accessoires à la célébration des mystères sacrés. Il est clair et bien illustré. Peut-être y a-t-il quelque disproportion entre le grand texte et les explications de moindre importance. Sa grande qualité est d'avoir souligné les rapprochements des cultes étrangers avec le culte chrétien. Son défaut, de s'être attaché trop exclusivement au côté matériel et d'avoir négligé le contenu réel de la liturgie. De là aussi ce manque de « rigorisme » qui aurait mieux su distinguer entre ce qui est spécifiquement liturgique et ce qui est excroissance ou simple dévotion populaire.

Dom A. ROBEYNS.

**Baudot. — Le Bréviaire.** (Bibl. cath. sciences relig.) Paris, Bloud et Gay, 1929 ; in 12, 171 p. Fr. 10.

Il y a vingt ans, dom B. a publié, dans la collection *Science et Religion*, un fascicule sous le titre : *Le Bréviaire romain, ses origines, son histoire.* Il y résumait l'état de la question d'après les travaux de Baeumer et de Batiffol. Dans le présent volume il reprend cette œuvre en la revoyant et en la mettant au point. Il est inutile de chercher autre chose que de la bonne vulgarisation dans cette étude qui devait se conformer aux cadres de la collection. Ni l'auteur, ni l'éditeur n'ont voulu donner davantage. C'est pourquoi on ne chicanera pas sur l'une ou l'autre affirmation peut-être trop générale.

L'A. cependant a augmenté sa première œuvre d'une nouvelle partie. L'ancien titre, pour rester exact, devrait être complété maintenant comme suit : *sa structure, son contenu.* L'exposé y gagne en ampleur et aussi en justesse. Le but de la collection demandait d'ailleurs ce complément.

Dom A. Robeyns.

**F. Cimetier, P. S. S. — Les sources du droit ecclésiastique.** (Bibl. cath. sciences relig.) Paris, Bloud et Gay, 1930 ; in 12, 204 p. Fr. 12.

L'A. n'entend parler que des sources documentaires, c'est-à-dire des recueils et collections des lois ecclésiastiques parues depuis les origines de l'Église. L'ouvrage se divise en quatre parties qui se terminent respectivement au décret de Gratien, à l'achèvement du CIC (1500), au concile du Vatican et au Code actuel. Elles se subdivisent d'après les grandes collections de lois. Il ne faut pas chercher dans ce petit volume une nomenclature complète et détaillée des sources, ni des renseignements bibliographiques nombreux. L'érudition de l'A. — que l'on devine très étendue, — ne s'y étale pas, mais elle a le grand mérite de s'être mise à la portée des lecteurs par un choix judicieux et un style agréable. Les étudiants en théologie et les laïcs auront grand profit à s'initier à l'histoire des sources canoniques sous la conduite d'un maître aussi engageant.

Dom J. Leclef.

**A. Cappelli. — Cronologia, Cronografia e Calendario Perpetuo.** 2e édit. Milan, U. Hoepli, 1930 ; in 16, XI-566 p. L. 42.

Petit volume qui réunit sous son format commode les renseignements chronologiques les plus variés : notions de chronographie, styles en usage dans les différentes villes ou régions, le calendrier romain, un calendrier julien et grégorien perpétuel, un glossaire des fêtes liturgiques avec dates correspondantes, même glossaire pour les principales fêtes de saints, un calendrier de la République Française, Hégire mahométane, table des consuls romains de l'an 1 à 566, tables synchroniques de empereurs, papes et rois d'Italie, tables chronologiques des souverains et gouvernements des principaux États européens. Ce manuel d'une exactitude que nous n'avons pu prendre en défaut, épargne bien des recherches à travers

d'autres ouvrages moins accessibles, et constitue par là un très précieux instrument de travail.

Dom B. REYNDERS.

**A. Baumstark. — Missale Romanum.** Seine Entwicklung, ihre wichtigsten Urkunden und Probleme. Eindhoven-Nimègue, W. van Eupen, s. d. ; in 12, 238 p.

Jusqu'à présent nous n'avions pas d'histoire complète des origines de notre Missel. Le Dr. A. B., professeur de liturgie comparée aux universités de Bonn, Nimègue et Utrecht, donna, pendant l'année scolaire 1927-28, à l'université de Nimègue, des cours sur l'histoire du missel romain qui furent très appréciés. On insista auprès du professeur pour qu'il fit imprimer ses études. Il est vrai que, sur ces entrefaites, parut dans les *Estudios Ecclesiasticos* une histoire du missel, par le Père Ferreres, S. J. ; mais le genre de l'édition, une série d'articles, et l'ignorance de l'espagnol rendaient ces études inaccessibles à la plupart des liturgistes. Le prof. B. se décida donc à livrer son cours à l'impression. L'ouvrage, vraiment précieux, est une acquisition inestimable pour les études liturgiques.

Le livre de M. B. nous apprend que le missel, tel que nous le connaissons maintenant, résulte de la fusion de trois autres livres liturgiques : le *Sacramentarium*, l'*Antiphonarium* et le *Lectionarium*. Nous voyons cette fusion des trois éléments s'opérer graduellement jusqu'à la création d'un type liturgique nouveau : le *Missale Curiae* ou Missel de la Chapelle papale. Le Concile de Trente ordonna une édition authentique de ce missel, ce qui s'effectua en 1570 grâce aux soins inlassables du saint Pape Pie V. Les changements, modifications et additions, apportés depuis à ce missel, sont peu importants et ne sont donc mentionnés qu'en passant.

Ce qui fait surtout la valeur du livre présent, c'est sa «solidité ». Partout se trahit la main du maître. Nous n'avons pas à faire à une compilation, mais à l'œuvre originale de quelqu'un qui possède son sujet, a ses vues personnelles sur les divers problèmes et qui, plus que n'importe qui, est compétent dans la matière.

Un autre mérite doit être mentionné ici. On peut apprendre dans ce livre une méthode excellente, qualité très importante et qui manque, hélas ! à tant d'ouvrages de ce genre.

La maison W. van Eupen, si infatigablement active ces dernières années qu'elle peut servir de modèle aux librairies catholiques, a réduit le prix de l'ouvrage en sorte que tout liturgiste est à même de se le procurer.

P. VERWILST, O. P.

**F. Stella. — Institutiones liturgicae in Seminariorum usum.**

3e éd. T. I. De liturgia in genere, de sacramentis et sacramentalibus. Rome, « Ephemerides liturgicae », 1929 ; in 12, XX-180 p. L. 6, rel. 8,50.

Au point de vue rubrical et juridique, le livre se recommande par son exposé méthodique et soigné. On aurait souhaité cependant un fondement plus pragmatiquement établi et moins *a priori*, à certaines théories ; ainsi, pensons-nous avec S. Ignace d'Antioche, c'est l'évêque qui célèbre l'Eucharistie et qui préside l'assemblée, bien que l'action liturgique soit aussi le fait des ministres, notamment des diacres, et de tout le peuple.

Nous croyons que les jeunes clercs, pour bien accomplir le ministère liturgique que l'Église leur confie, ont besoin de plus qu'un exposé de rubriques. Celles-ci resteront moins lettre morte, si on les explique historiquement, et surtout si on leur infuse l'esprit de la vie liturgique. Pour cela il faut aller aux principes et établir les bases théologiques spirituelles de ce magnifique service de Dieu, développé et vécu par tant de générations chrétiennes.

Dom A. Bolton.

**S. Samojlovič. — Vsenoščnoe Bdĕnie.** (Vigile nocturne). Polska, 1929 ; in 12, 40 p. D. 0,15.

Une bonne explication de la Vigile nocturne telle qu'elle se fait chez les Russes. L'A. montre comment tous les événements importants de l'Ancien et du Nouveau Testament, symbolisés par les différents rites de l'Office, passent devant l'esprit des fidèles qui y assistent.

D. V. K.

**Th. van Tichelen. — Beelden uit het Evangelie.** 4e édit. Anvers, Geloofsverdediging, 1930 ; in 8, 483 p. Fr. 20.

Le succès extraordinaire de cet ouvrage, qui en est déjà à son 14e mille, est un des signes les plus consolants de la solidité de la vie religieuse chez le peuple pour lequel il a été écrit. L'A. a fait une œuvre magnifique ; ils sont rares dans la littérature catholique, les livres où l'image de Jésus de Nazareth est tracée avec tant de vérité historique, de compréhension humaine et d'ardent amour. L'A. possède au plus haut point le don de rendre la vie à des récits que tous ont lus, mais que bien peu ont *vus*. Sous sa plume, tout ce monde palestinien, les villages de Galilée et les factions politico-religieuses de Jérusalem, ressuscitent à nos yeux et remontent à la lumière. Dans ce milieu historique, nous voyons vivre et agir le Christ, «en qui habite la plénitude de la divinité corporellement » ; et ce sera pour bien des lecteurs une surprise et une joie émue que de le reconnaître si authentiquement humain, si splendidement beau, exprimant en valeurs et gestes humains la perfection du Père.

Dom G. Laporta.

**P. Galtier, S. J. — Le péché et la pénitence.** (Biblioth. cath. des sciences relig.) Paris, Bloud et Gay, 1929 ; in 12, 216 p. Fr. 12.

Personne n'était mieux indiqué que l'A. du *De Paenitentia* et de tant d'articles savants sur le sujet, pour présenter au public ce volume de la *Bibliothèque catholique des sciences religieuses.* Ce petit livre dépasse de beaucoup la banalité ordinaire des manuels de théologie et des livres de dévotion. Il serait difficile de trouver sur le sujet un exposé succinct de la doctrine catholique, aussi averti et aussi nuancé, et à ce titre nous le recommandons spécialement à nos lecteurs non-catholiques. Une idée domine tout le livre : c'est l'importance de la vertu de pénitence. « En cette matière, le plus grand danger qui guette aujourd'hui les âmes et l'Église est de ne pas se rendre un compte exact de la part qui revient au prêtre et au fidèle dans leur action commune contre le péché ; d'oublier que, si la pénitence est un sacrement, elle est d'abord et plus encore une vertu ; parce que la confession de ses fautes est indispensable, de se laisser pratiquement aller à croire qu'elle suffit par elle-même à en obtenir la rémission. Peut-être, ici, la réaction contre la négation de Luther a-t-elle atteint son extrême limite... Depuis des siècles, depuis bientôt un siècle surtout, on se confesse, dans l'Église, avec une facilité, une spontanéité que furent loin de connaître les autres âges. La foi au prêtre et à la vertu de son absolution y apparaît splendide... L'évolution même de la législation ecclésiastique s'en est imprégnée... Mieux habitués à discerner le caractère propre de la confession, mis de plus en plus à l'aise pour y recourir, les catholiques s'y portent donc aujourd'hui sans répugnance ni crainte. Même hors de chez eux d'ailleurs, on y revient. Que d'anglicans et de luthériens en veulent aux auteurs de la prétendue réforme d'avoir décrié et pratiquement aboli ce précieux instrument de culture et de formation morale ! ... Nul ne saurait contester que cette foi au Dieu qui se cache dans son ministre n'ait une réelle valeur. Encore moins peut-on nier que l'aveu fait à l'homme de chacune de ses fautes en implique un réel désaveu et en constitue une certaine réparation. Mais on ne conviendra pas pour autant qu'à cela se puisse réduire normalement la réparation du péché exigée par Dieu. Telle n'est pas, il s'en faut, la doctrine de l'Église catholique sur les conditions requises pour l'efficacité du sacrement qu'elle administre. Aucun prêtre ne l'ignore et aucun fidèle, s'il réussit à évoquer le souvenir des enseignements reçus au cours de sa première formation religieuse, ne méconnaîtra qu'il lui fut également parlé alors de la nécessité d'une contrition intérieure, souveraine et universelle... C'était lui enseigner la nécessité de la vertu de pénitence pour recevoir avec fruit le sacrement. Le présent livre n'a pour but que de remettre en la mémoire de tous cette invariable leçon de l'Église catholique. » (p. 6-9).

La gravité de ces paroles apparaîtra d'autant plus si l'on songe que leur auteur appartient à cette Société qui, plus que tous les autres Ordres de l'Église catholique, a contribué à développer et à étendre, avec l'usage de la direction spirituelle, la pratique de la confession fréquente dite « de

dévotion ». L'opportunité de l'avertissement ne saurait être mise en doute et nous croyons qu'en ce domaine une grande mission est réservée au Mouvement liturgique, qui, en étudiant les enseignements et les pratiques de la Tradition catholique, pourra contribuer beaucoup à restaurer la véritable notion et la pratique parfaite du sacrement de pénitence.

Dom G. LAPORTA.

---

## PUBLICATIONS BRIÈVEMENT ANNONCÉES

H. DENIFLE, O. P. et R. SCHULTES, O. P. *De Weg van Loutering.* Uit het Duitsch vertaald door D. De Pauw, O. P. (Vita vera, N. 5.) Anvers, Geloofsverdediging, 1930 ; in 12, 187 p. Fr. 10.

L. J CALLEWAERT, O. P. *Het verkeeren.* Anvers, Geloofsverdediging, 1930 ; in 8, 31 p. Fr. 3.

LES ÉDITIONS JOCISTES. Bruxelles, J.O.C., [1930] ; in 8 : 23. R. PLUS. *Ma Grandeur de Chrétien.* 39 p. — 24. J. CARDYN. *La J. O. C. et la détresse intellectuelle et morale des jeunes travailleurs.* 36 p. — 25. J. ARENDT. *Aux sources l'énergie.* 63 p.

*Istruzione per servire la messa privata ad uso dei chierici o laici.* 2e édit. Cité du Vatican, 1929 ; in 12, 35 p. L. 0, 70.

*Ordo divini Officii recitandi* Sacrique peragendi juxta Kalendarium universalis Ecclesiae pro Anno Domini 1931. Rome, *Ephemerides liturgicae,* 1920 ; in 12, 166 p. L. 2,50.

*Christos moja Sila. Molitvenik dlja pitomciv.* (Le Christ ma force. Trésor de prières.) (Bibliotheca ascetica Gr.-Cath. Seminarii Leopoli. 1.) Lvov, Éditions des Basiliens, 1929 ; in 24, 156 p.

# Table des matières.

## I. — ARTICLES



## II. — COMPTES RENDUS ET NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

## III. — CHRONIQUE



### I. — En Russie.

---

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

# TABLE DE TRANSCRIPTION

## EMPLOYÉE DANS IRENIKON

| Alphabet latin | Lettres cyrilliques correspondantes | Alphabet latin | Lettres cyrilliques correspondantes |
|---|---|---|---|
| a | а | m | м |
| b | б | n | н, њ (= *nj*) |
| c | ц | o | о |
| č | ч | p | п |
| ć | ћ | q | — |
| d | д, ђ (= *dj*) | r | р |
| e | е, э | s | с |
| ě | ѣ | š | ш, щ (=šč en russe št en bulgare) |
| f | ф | | |
| g | г | t | т |
| h | г (en petit et blanc russe) | u | у |
| ch | х | v | в |
| i | и, і, ї | w | — |
| j | j, й, я (=*ja*), ю (=*ju*) ь (devant voyelle) | x | — |
| | | y | ы |
| k | к | z | з |
| l | л, љ (= *lj*) | ž (ż) | ж |

A noter que :

1° l'ordre des lettres du tableau ci-dessus est observé dans les classements alphabétiques de la revue. C'est celui de l'alphabet latin, muni de quelques signes complémentaires.

2° dans les mots russes, ъ, et ь, s'ils ne se trouvent pas devant une voyelle, ne sont pas pris en considération. ъ devant une voyelle est indiqué dans la transcription par l'apostrophe ( ' ). Il n'en est pas tenu compte dans le classement alphabétique.

3° les lettres tchèques, slovaques, polonaises etc. accompagnées de signes diacritiques et non mentionnées dans le tableau ci-dessus n'ont pas de place spéciale dans le classement alphabétique.

4° le *ch* n'a de place spéciale que lorsqu'il sert à la transcription du x des mots slaves.

# IRÉNIKON

## PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

*Prix d'abonnement pour* 1931 :

Belgique : 40 fr. (*Le numéro* : 8 *fr.*)

Pays à demi-tarif postal * :

12 belgas (soit 43 francs français, 4.5 florins hollandais, 7 marks) (*Le numéro* : 2 belgas).

Pays à plein tarif postal : 17 belgas (soit 10 shillings, 2.5 dollars) (*Le numéro* : 3 belgas)

*Rédaction et administration* :

IRÉNIKON, PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE.

Comptes chèques postaux : Bruxelles, 1612.09
Paris : Laporta, 1300.79.
La Haye : Laporta, 1455.29.

* Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Brésil, Bulgarie, Égypte, Espagne, Esthonie, Éthiopie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Liban, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Syrie, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie.

## SOMMAIRE



## COMPTES RENDUS



(*Voir la suite des comptes rendus à la* 3e *page de la couverture*)

# Irénikon

TOME VII

Nº 6. 1930 Novembre-Décem

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQ